This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07584484 9

(Audibert)
NKW

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

IMPRIMERIE D'ÉDOUARD PROUX ET Cᵉ,
Rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE.

PAR M. AUDIBERT.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

Paris.

ÉDOUARD PROUX ET Cᵉ, ÉDITEURS,
RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANS, 3;

BOHAIRE, LIBRAIRE, BOULEVARD DES ITALIENS, 10,
Et à Lyon, même maison, rue Puits-Gaillot, 9.

1839.

ПЕЧУКА
ИМЕНІ
МЕЛАНІЇ

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

LE

CARDINAL DE RETZ.

Etude Historique.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

« Il étoit ambitieux, et son ambition lui a attiré des disgrâces. »

Saint-Evremont.

« Il a su profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal. »

La Rochefoucault.

« Il avoit une ambition sans bornes... Il lui resta un si grand goût pour les intrigues parmi les bourgeois, que depuis cela il avoit toujours ménagé le peuple de Paris. »

Duchesse de Nemours.

« Il remua tout par de secrets et puissans ressorts, et après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul. »

Bossuet.

« Le coadjuteur, qui étoit piqué de la manière dont on avoit reçu ses offres de service au Palais-Royal, fit aussi solliciter ses amis..... »

Guy Joli.

ГПВЕУВА
ЬЛВГТС.
МЕЖ АОЫК

LE CARDINAL DE RETZ.

—

Le nom seul du cardinal de Retz réveille dans notre esprit l'idée d'un factieux et même d'un révolutionnaire; la Fronde, pour la plupart de nous, est une bouffonnerie dont l'histoire, digne tout au plus d'être écrite en vers burlesques, devrait avoir Scarron pour son Tacite. Voilà, ce nous semble, deux erreurs qu'il serait bien temps de détruire!

Jean-François-Paul de Gondi, célèbre sous le nom de coadjuteur, fut un ambitieux, mais de haute volée; il fut cela, rien autre chose. Cet homme avait en lui tous les caractères de l'ambition : la soif des grandeurs et l'amour du pouvoir. Les grandeurs nous valent le respect des hommes; le pouvoir nous vaut leur obéissance. Cette ambition du cardinal devint turbulente, faute d'avoir pu se poser d'une manière régulière. Les dédains de la cour le jetèrent dans les troubles civils, ce qui lui donne la couleur d'un partisan et d'un aventurier; mais ce rôle fut si bien un pis-aller, qu'il se flatta constamment d'obtenir de la crainte un crédit refusé par la faveur. Du sein même de son hostilité, il ne cessa jamais d'entretenir des intelligences avec la régente et son ministre, jusqu'au jour où ceux-ci furent assez solides dans leur puissance pour rompre bruyamment et le repousser du pied.

La Fronde, au contraire, est une factieuse de bon aloi; elle nous montre la monarchie ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors, une de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois; * et si la

* Bossuet.

Fronde ne devint pas une révolution, c'est qu'il lui manqua, d'une part, précisément ce qu'on accuse le cardinal de Retz d'avoir été, un chef révolutionnaire, et, de l'autre, une société en harmonie avec le mouvement politique resté à sa surface. N'oublions pas non plus la répugnance des bourgeois à se servir du peuple, tant le souvenir de la Ligue les effrayait encore.

Quelles sont donc les causes qui nous font voir l'homme et l'époque sous un jour si trompeur? La réponse est facile.

La Fronde et son cardinal ayant échoué, tous deux ont eu pour juge le vainqueur : or ce vainqueur, c'était la royauté, intéressée à persuader que le cardinal, assez audacieux pour lui avoir suscité des obstacles, était un factieux, et que la Fronde, malgré ses batailles, malgré ses barricades, malgré le roi mis en fuite, était une sorte de carnaval politique dans lequel, pour se divertir, parlemens, bourgeois et grands seigneurs s'étaient barbouillés de révolte. C'est qu'il est important d'établir dans les monarchies absolues deux choses en apparence contradictoires : on est rebelle dès qu'on résiste, comme si les monarchies étaient trop fragiles pour supporter la résistance; on n'entreprend contre elles rien

de sérieux, comme si elles étaient inébranlables.

Les idées d'après lesquelles nous envisageons la Fronde, les voilà : elles nous arrivent stéréotypées des archives du siècle de Louis XIV. Le roi faisait alors l'opinion de sa cour, la cour faisait l'opinion de la ville : aussi, quand Versailles saisissait le côté ridicule de la Fronde, tout le monde la ridiculisait. Pourquoi rappeler, par exemple, ce combat du faubourg Saint-Antoine, où brillèrent les épées passablement redoutables des Turenne et des Condé? C'était chose grave que cela : mieux valait réveiller le gai souvenir de ces femmes, à parure élégante, rangées en demi-cercle dans le jardin de l'Arsenal, d'où elles assistaient à ce combat acharné comme à un spectacle; or, un spectacle et des femmes, c'est presque l'Opéra.

A l'égard du cardinal de Retz, la tactique est toute différente. Personne ne le montre en habit galant, le chapeau garni de plumes flottantes, se glissant par un escalier dérobé, le soir, jusqu'au boudoir d'Anne d'Autriche, pour parler d'affaires, tout fâché de ne pouvoir parler d'autre chose : ce grotesque accoutrement, pour un prêtre, serait par trop risible; mais c'est à qui le comparera à Cromwell, comparaison peu propre à la plaisanterie : c'est à qui

le fera voir à l'Hôtel-de-Ville, ayant sous sa robe sacerdotale un poignard qu'on appelait le bréviaire du coadjuteur; poignard, au surplus, tout aussi innocent que le bréviaire.

Le cardinal s'est beaucoup mieux apprécié; il rapporte que le jour de sa naissance on prit un esturgeon monstrueux dans une petite rivière près du château où sa mère accouchait. Plus tard, lorsque le trouble public eut donné du bruit à son nom, on rappela ce fait, et l'on voulut y voir le présage de ce trouble et de ce bruit. Quoiqu'il ne fût pas un homme à augures, lui-même l'affirme; ce conte populaire n'en a pas moins quelque chose qui le flatte, puisqu'il l'accueille. Il y a loin cependant d'un esturgeon à la comète de César! La comète et l'esturgeon peignent, du reste, très bien la destinée de ces deux hommes, dont l'un, sillon de lumière, alla se perdre dans la gloire; dont l'autre, après avoir troublé les flots de sa turbulence, se laissa prendre dans un filet. Le peuple se sert de ses superstitions pour écrire l'histoire à sa manière.

Le cardinal naquit à Montmirail en Brie; sa famille, d'une noblesse nouvelle et sans éclat, avait pris néanmoins une haute position dans le royaume. Son père était général des galères; il quitta les galères pour se faire prêtre. Son oncle

avait succédé à un autre Gondi dans l'archevêché de Paris, qu'on destinait au frère du cardinal, le second de ses deux aînés, pour faire de ce siége épiscopal un patrimoine de famille. Toutes ces grandeurs dataient d'un parvenu, Albert de Gondi, dont le père, venu de Florence à Lyon pour y faire la banque, y fit deux fois banqueroute. Cet Albert, élevé dans les chiffres et dans les écus, se trouva maréchal de France pour avoir commandé cent chevaux à la bataille de Saint-Denis; ce qui, de nos jours, où l'on arrive à tout, l'aurait fait chef d'escadron. Quoiqu'il fût, ou peut-être parce qu'il était sans esprit et sans talent, au dire de Brantôme, il cumulait, avec ses fonctions de maréchal, celles de général des galères, de gouverneur de Provence, de Nantes et de Metz; il était, de plus, sous-gouverneur du marquisat de Saluces, et enfin généralissime. Ajoutez, comme ornement, l'ordre du Saint-Esprit et le duché de Belle-Isle. Cette éblouissante fortune lui venait de sa mère, Italienne rusée, introduite à la cour de France par Catherine de Médicis elle-même, toujours prête à placer près d'elle ses compatriotes. Le Louvre semblait être un palais de Florence. Cette mère d'Albert avait gagné son crédit à l'aide d'une poudre dont la prétendue vertu devait faire cesser

la stérilité de Catherine. La poudre tint parole : nous lui devons trois pitoyables rois. Les mêmes intrigues, à peu près, nous valurent plus tard le maréchal d'Ancre. Etonnez-vous ensuite de la haine des Parisiens contre les Florentins de Catherine et de Marie! Cette haine était si violente, qu'à la mort de Concini, on sut gré à Louis XIII d'un assassinat dont on le soupçonnait complice. Il est si rare que les crimes conçus sur le trône ou médités à son ombre soient utiles au peuple!

Dans cette situation des choses et des esprits, reproduite bientôt après, quand la France, gouvernée par Anne d'Autriche, l'Espagnole, et Mazarin, le Sicilien, tomba de nouveau aux mains des étrangers, le cardinal de Retz aurait dû lire sa destinée. Elle était là, et non dans la pêche de son esturgeon; mais il lui fallait du merveilleux. S'il se fût borné à l'extraordinaire, le nom de l'homme chargé de son éducation lui aurait suffi : ce fut Vincent de Paule; il fit un saint de son élève, à peu près comme les Jésuites firent de Voltaire un dévot. En sa qualité de cadet, Paul de Gondi devait être chevalier de Malte; mais son frère, l'aîné des trois, ayant été tué dans une partie de chasse, et le second se trouvant forcé par cet événement de renoncer à l'Eglise, pour ne pas laisser éteindre

la famille, les larges portes de Notre-Dame s'ouvrirent alors au jeune Paul. Il faut lui rendre justice : il n'épargna rien pour contrarier les vues paternelles. Refus, menaces, débauches, duels, mariages, en projet du moins, tout ce qu'il était humainement possible de faire pour démontrer qu'il serait un mauvais prêtre, il le fit; tout, jusqu'à vouloir enlever sa cousine, mademoiselle de Retz, dont la taille, un peu contrefaite, se cachait sous quatre-vingt mille livres de rentes. Il espérait voir les volontés du père se briser contre les scandales du fils; il se trompa. C'était pour sa famille une affaire de fortune et de vanité, et non un intérêt d'église et de vertu épiscopale.

Après s'être fait une certaine renommée de spadassin, après avoir montré sous la soutane plutôt un page qu'un abbé, Paul de Gondi ambitionna trois ou quatre autres réputations à la fois. A cet effet, il s'adressa à la théologie, aux lettres, aux voyages et à la politique; en attendant d'être posé dans le monde par les dignités, il demanda secours à son intelligence. En Sorbonne, il soutint une thèse contre un protégé de Richelieu, et il l'emporta, malgré la puissance du protecteur; il dédia cette thèse aux saints pour n'avoir pas à la dédier aux grands,

aimant mieux l'aristocratie du ciel que celle de la terre. Dans les lettres, il écrivit à dix-huit ans la conjuration de Fiesque. Richelieu, après l'avoir lue, dit : « Voilà un esprit dangereux. » On a voulu voir dans ce mot de Richelieu une sorte de prophétie ; ce mot n'a pas cette portée ; dans ce temps-là les hommes d'église jugeaient tous à peu près de cette manière. Strozzi, évêque napolitain, écrivait à je ne sais quel pape : « Les gens d'esprit me sont suspects. »

Par suite de cette lutte où le crédit du ministre avait échoué, on conseilla au jeune Gondi de voyager ; il alla à Venise, dans cette ville singulière, jetée parmi les autres villes comme une page de roman dans un livre d'histoire. Une intrigue galante pensa lui coûter la vie. Arrivé à Rome, il étala un luxe splendide pour en faire venir le bruit à Paris, où il retourna pour conspirer. Ayant pénétré dans la Bastille, cinq ou six prisonniers, parmi lesquels se trouvait Bassompierre, convinrent avec lui qu'à l'arrivée d'un courrier annonçant une bataille gagnée par Louis de Bourbon, comte de Soissons, l'un des chefs du complot, on profiterait de l'agitation du peuple, toujours ému par les grandes nouvelles, pour s'échapper, après avoir mis dans un cachot le gouverneur ;

et qu'alors, soulevant la multitude, on marcherait au Palais-Royal pour surprendre Richelieu et s'en défaire.* La bataille, une bataille en miniature, comme elles étaient presque toutes en ce temps-là, fut en effet gagnée; c'est celle de Marfée; et pourtant la conjuration avorta. On avait tout prévu, excepté la mort du vainqueur, de Louis de Bourbon, tué au milieu des siens, quand le feu des deux armées venait de s'éteindre, tué sans qu'on pût savoir comment la chose était arrivée.** Peut-être Richelieu, de tous les ministres le mieux informé, le cardinal de Retz en convient, avait-il ce secret, car autrement, dans toute cette affaire, tramée sous ses yeux ouverts nuit et jour, et partout, Richelieu aurait joué un rôle par trop ridicule. Quoi qu'il en soit, l'apprenti conspirateur se fit dévot pour se cacher. Je me trompe: comme il sentit l'embarras de ce rôle, il se borna à fréquenter les dévots; ce qui, aux yeux du monde comme aux leurs, donne une apparence de piété qui remplace au besoin la piété même.

Alors il eut l'air de se livrer aux études théo-

* C'est la conspiration Mallet.

** « Cette mort est un mystère qu'on n'a jamais pénétré. »
(Le Père Daniel.)

logiques ; alors il étala sa science, non sans quelque ostentation, dans une assemblée, chez madame de Vendôme, où il soutint neuf conférences avec Mestrezat, ministre protestant. Ces conférences furent couronnées par la conversion d'un gentilhomme de Poitou et par un germe de tendresse mis au cœur de mademoiselle de Vendôme, et qu'acheva de développer une aventure où le jeune abbé surpassa la bravoure de Turenne en marchant à la rencontre d'une troupe de fantômes. Il se trouva que les fantômes étaient des capucins.

Son habileté sut profiter de la conversion du gentilhomme poitevin, de sa lutte victorieuse avec Mestrezat, de quelques sermons prêchés avec éclat devant la cour, pour faire sa paix avec Richelieu, par l'entremise de l'évêque de Lisieux. Le jeune abbé, rendu sage par sa conspiration, avait appris qu'il vaut mieux encore, pour un ambitieux, servir le pouvoir que le combattre. Nous n'avons à craindre avec lui qu'une chance, qu'il nous oublie ; nous en avons deux en nous mettant contre lui : sa vengeance, en cas de revers ; en cas de succès, l'ingratitude de nos complices. La négociation de l'évêque de Lisieux porta ses fruits, tellement qu'à la mort du cardinal-ministre on trouva dans ses papiers des notes favorables sur le petit abbé de Gondi ;

ce qui, dans les premiers momens de la régence, le fit passer pour une créature ministérielle.

Louis XIII suivit de près Richelieu dans la tombe, comme si ce roi n'avait pu ni régner ni vivre sans son ministre. Nous allons voir maintenant Paul de Gondi sur la grande scène des événemens : jusque-là, comme il le dit lui-même, il était resté dans l'orchestre à badiner avec les violons, et sans doute pour y battre la mesure, pendant que, sur le théâtre, Richelieu dansait la sarabande. D'ailleurs Paul de Gondi est devenu un homme ; il a vingt-neuf ans.

La reine fut proclamée régente, quoiqu'elle eût à ses côtés d'Orléans et Condé, auxquels on accorda, par compensation, à l'un la lieutenance générale du royaume, à l'autre la présidence du conseil de régence. Pour se faire pardonner l'autorité souveraine, Anne d'Autriche répandit les faveurs et les dignités, mais en femme, à pleines mains ; elle donnait tout, elle ne refusait rien. Quelqu'un alla jusqu'à solliciter, à titre de pension, un impôt sur les messes, et il l'obtint. Le seul abbé de Gondi eut quelque peine à se faire donner pour sa part, dans cette splendide distribution, la coadjutorerie de Paris ; il la reçut plutôt de Louis XIII, tout mort qu'il était, que de la régente. Avant de mou-

rir, ce prince avait expressément recommandé ce choix; il l'avait même prescrit. Et savez-vous pourquoi? par souvenir d'une aventure scandaleuse où l'abbé de Gondi joua un rôle assez généreux, en renonçant à ses droits sur une jeune fille que des parens abominables lui avaient vendue, malgré elle, cent cinquante pistoles. A ce sujet, le cardinal de Retz s'écrie: « Et voilà, toutefois, comment les choses se font! » Il dit vrai; et voilà pourquoi aussi le public explique presque toujours à faux l'élévation de la plupart des hommes.

Le moment vint de choisir un premier ministre. Avant qu'on s'en doutât, Mazarin l'était devenu; chacun croyait le voir à ses pieds, qu'il marchait déjà sur la tête de tout le monde. On avait bien fait mine d'envoyer chercher à l'Oratoire le père du coadjuteur, Emmanuel de Gondi, pour le charger des affaires; mais celui-ci refusa, et sans doute on s'y attendait. Cette négociation avait pour but de gagner du temps, de donner le change aux intrigues, et de ménager à Mazarin les moyens de s'installer paisiblement : au surplus, le petit abbé Mazarin était initié depuis long-temps aux secrets du cabinet. « Richelieu, l'ayant élevé à la pourpre, sembla montrer par là à la France un successeur : Mazarin s'avançait à la première

place.* » Une fois arrivé, son attitude ne fut pas ferme comme celle de Richelieu. Donnant, au contraire, à l'autorité un mouvement d'oscillation, on le vit jouer à ce qu'on a depuis appelé la bascule politique; leste à changer de position, il sut tour à tour frapper les partis l'un par l'autre.

Nous plaçons ici Mazarin en face du cardinal de Retz; l'histoire le veut. Ces deux hommes s'attaquèrent et croisèrent leur vie comme deux épées; pour seconds, dans ce duel, ils eurent les partis : d'un côté la bourgeoisie, de l'autre la noblesse. La bourgeoisie, qui s'appela la Fronde, avait à sa tête le parlement et les autres compagnies souveraines; la noblesse suivait le prince de Condé, soit qu'elle se rassemblât sous ses ordres aux Cordeliers, où plus de huit cents gentilshommes, ayant la plupart des procurations, constituaient bien réellement toute l'aristocratie du royaume, soit qu'elle lui fournît des troupes pour la guerre civile. Condé était l'expression vraie de l'orgueil nobiliaire à cette époque; il méprisait les parlemens. Quant aux bourgeois, il voulait, disait-il, manger chaque matin à son déjeûner un plat de leurs oreilles.

* Bossuet.

Mazarin put se maintenir dans cette position intermédiaire, parce qu'aucun des deux partis n'avait assez de puissance pour l'emporter. La noblesse, mutilée par le prêtre Richelieu, était en décroissance; la bourgeoisie était en progrès, par cela même que l'aristocratie, sa barrière naturelle, était abaissée; mais ce progrès était loin encore du moment où les victoires sont possibles.

Comme il ne s'agit pas ici du siége de Troie ou de Jérusalem, on nous dispensera de faire le dénombrement de ces deux partis, de dire le nom de tous les chefs; rien cependant ne serait plus facile, et même si, nous élevant jusqu'à l'épopée, nous voulions, pour ce dénombrement, introduire Hélène ou Herminie sur le plateau d'une tour, les Longueville et les Montbazon nous prêteraient leur noble taille et leur majestueuse figure. Rien ne nous manquerait, pas même la haute tour pour les placer; celle de la Bastille, par exemple, d'où mademoiselle de Montpensier, moins belle qu'Hélène, mais plus hardie et mieux servie par son siècle, fit tirer le canon.

Gondi s'offrit à Mazarin comme il s'était offert à Richelieu. Mais les positions avaient changé : ce n'était plus un petit abbé sans consistance, c'était le coadjuteur, personnage im-

portant; car le coadjuteur, en se rapprochant des chanoines de Notre-Dame et du clergé de Paris, s'était donné par là un appui recommandable; car le coadjuteur, par d'abondantes aumônes, avait confié le soin de sa popularité à la reconnaissance de l'indigent. De plus, Richelieu, esprit supérieur, ne prenait ombrage de personne; Mazarin, esprit médiocre, devait craindre beaucoup de monde. Pour tout expliquer en un mot, l'abbé de Gondi n'était auprès du premier qu'un protégé très humble; il était auprès du second un compétiteur fort dangereux.

Il en résulta que Mazarin traita le coadjuteur en ennemi, et que celui-ci se vit contraint d'accepter un rôle qu'il ne prenait pas, mais qu'on lui donnait. De grands désordres s'ensuivirent; et, comme il arrive toujours, la couronne fut en péril, parce que le ministre avait craint un rival. Mazarin, en cette occasion, agit comme agissent tous les ministres. Mirabeau ne fut-il pas repoussé par M. de Vergennes?

Paul de Gondi ne s'était pas borné à de vaines protestations; il avait rendu des services signalés. A la mort de Louis XIII, on fit marcher, par son conseil, un régiment sur Saint-Germain, pour soutenir les droits de la reine contre

les prétentions du duc d'Orléans qui, disait-on, voulait disputer la régence. Il refusa d'entrer dans une cabale formée par le duc de Beaufort contre Mazarin, en rappelant qu'il devait la coadjutorerie à la reine; et comme on lui objectait que c'était plutôt au roi, il répondit : « J'ai oublié ce qui peut diminuer ma reconnaissance; je ne me souviens que de ce qui peut l'augmenter. » Cette parole, pour être spirituelle, n'en est pas moins celle d'un courtisan.

On le paya d'ingratitude en le contrariant dans les réformes épiscopales qu'il préparait; il ne s'en aigrit pas. On le voit, au contraire, fort respectueux dans le cabinet de Mazarin, lorsqu'il vient, à la tête de son clergé, pour soutenir les droits de la cathédrale de Paris. « Étant votre serviteur aussi particulièrement que je le suis, dit le coadjuteur au ministre, j'espère me voir soutenu par vous auprès de la régente. » Et lorsqu'il arrive auprès de cette princesse, il la trouve si bien sifflée, pour nous servir de sa propre expression, qu'il est forcé de reconnaître que Mazarin l'a brouillé avec elle.

Cependant les impôts, qu'on avait promis d'alléger, comme on le promet toujours, deviennent plus lourds, comme cela ne manque jamais d'arriver. Le parlement éclate; le peuple applaudit, Mazarin se fâche. Les bour-

geois, voyant arriver les gardes françaises, s'emparent des trois clochers de la rue Saint-Denis, et les gardes, au bruit du tocsin, cette grande voix du peuple en furie, reçoivent l'ordre de se retirer. Alors la chambre des comptes, la cour des aides, le grand conseil, proposent au parlement un traité d'union pour la défense de l'intérêt général : on le signe. Mazarin mande les principaux membres des quatre compagnies ; il leur commande de déchirer le traité qu'il appelle dans son baragouin le traité *d'oignon*. Il leur dit qu'il faudrait obéir, si le roi leur ordonnait de ne plus porter des glands à leur collet : c'est ainsi que cet étranger comprenait l'indépendance de nos cours souveraines. Les glands et l'oignon firent la joie des caricatures. Le coadjuteur, alors, se présente comme médiateur ; on le joue, on lui promet qu'il ne sera rien entrepris contre le parlement, et quelques jours après, la bataille de Lens étant gagnée, la nouvelle en ayant brillé dans Paris comme un éclair, Mazarin, au moment même où l'on chante un *Te Deum* à Notre-Dame, fait glisser ses sbires à travers l'allégresse publique pour enlever de leur domicile les membres les plus populaires du parlement. Admirable coup d'État, qui fait un recors de la victoire et associe Dieu à la police !

Il en fut alors comme de nos jours, après les actes violens jetés dans le bruit de la prise d'Alger. Toute la population s'enflamma. A ce péril, le coadjuteur accourt dans le cabinet de la régente où l'on tenait conseil, où deux mois avant il avait prévenu Mazarin de la chaleur des esprits. Mazarin, non seulement avait reçu avec mépris ses renseignemens, mais il alla jusqu'à s'en faire des armes contre lui, en insinuant que le coadjuteur lui servait d'espion. Sa présence chez la régente excita d'insolentes railleries. En le voyant paraître, Bautru se mit à dire : « Votre Majesté est bien malade, le coadjuteur lui apporte l'extrême-onction. » Il fit bonne contenance, et prit une mine fort niaise pour avoir l'air de ne rien comprendre. L'événement venait de lui donner raison ; c'était son crime. Quel ministre a jamais su gré qu'on ait été plus prévoyant que lui ? Pour achever le coadjuteur, on le chargea d'aller annoncer au peuple que s'il s'apaisait on lui rendrait Broussel, Blancménil et les autres prisonniers. On voulait, par cette mission, le rendre suspect, car on lui faisait promettre ce qu'on ne voulait pas tenir. Il le sentit. Aussi, pour gagner la faveur populaire, pour paraître dupe et non complice, il s'en alla distribuant çà et là des bé-

nédictions, ce qui fit dire à la cour qu'il avait béni la révolte. Ce n'est pas tout : voyez-le agenouillé près d'un crocheteur blessé à mort et qu'il confesse presque dans le ruisseau ! Il réussit, par ce moyen, à dissiper la foule, à sauver Paris du pillage. Étant revenu au Palais-Royal, il n'obtient de la reine que ces paroles amères : « Allez vous reposer, Monsieur; vous avez bien travaillé. » Alors il rentre à son archevêché, le cœur tout meurtri de moqueries, le front tout rouge du sot rôle qu'on lui a fait jouer ; alors, voyant arriver ses amis empressés de lui rapporter les propos injurieux dont on l'a accablé au souper de la régente, recevant du maréchal de La Meilleraye l'avis qu'on doit le faire arrêter, il se retire dans sa pensée, et n'en sort qu'avec la résolution d'être ce qu'on l'accuse d'avoir été; de montrer, dès le lendemain, par l'aspect des places et des rues hérissées de barricades, par tous les bourgeois sous les armes, par le bruit des tambours et des cloches, par les cris de la populace, par le fracas d'une grande ville échauffée, et pour ainsi dire toute bouillante, sous les ardeurs d'un soleil du mois d'août, que c'est lui, Paul de Gondi, bien lui, coadjuteur de Paris, qui cette fois y a mis la main.

Tout arriva comme il l'avait calculé. Ces grandes scènes populaires où les mères elles-mêmes venaient mettre le poignard aux mains de leurs enfans, faibles créatures de huit ou dix ans, ce grand drame où figuraient plus de cent mille acteurs, tout sembla sortir d'une seule tête. Le chancelier, en se rendant au palais pour interdire le parlement, donne le signal d'un tumulte dont il faillit devenir la première victime. Paris se lève. N'allons pas nous exagérer cependant la puissance d'un homme, Paris se lève, parce qu'il avait bon vouloir de se mettre debout. Quand des matières inflammables sont dès long-temps amassées dans un État, il ne faut qu'une étincelle. Le génie du coadjuteur la fit jaillir : aussi le voilà, ce coadjuteur, traversant avec calme cet affligeant et beau désordre pour aller au Palais-Royal, où venait de l'inviter à se rendre un argentier de la reine. C'est ici qu'il faut descendre à l'un de ces petits détails par lesquels se révèle tout le caractère d'une époque, toute la pensée d'un homme politique. Le coadjuteur, ayant aperçu un hausse-col de vermeil avec cette inscription : *Saint Jacques-Clément*, réprimanda l'officier qui le portait, et fit rompre publiquement, sur l'enclume d'un maréchal, le hausse-col à

coups de marteau. On ne voulait rien qui rappelât la Ligue. Le coadjuteur savait que la bourgeoisie ne se laisserait pas conduire si loin, et lui-même, ce révolutionnaire, ce factieux, comme on dit, n'avait nul dessein de couronner un Guise, d'assassiner Henri III, et de proscrire Henri IV.

En le voyant paraître, Mazarin court à lui et l'embrasse. La régente en fait presque autant. Seul il a bien vu les événemens, seul il a crédit et puissance dans Paris. Peu s'en faut qu'on ne le compare au pape Léon, qu'on ne le presse de sauver Rome par la seule magie de son bâton pastoral; et ils auraient eu raison, car le peuple, quand il se lève, c'est Attila. Le coadjuteur ne prend pas cette fois sa mine niaise, il reste digne et respectueux. A ce moment s'ouvrent les portes du cabinet. C'est le parlement devant lequel sont tombées les barricades, c'est le premier corps de l'Etat, au nombre de cent soixante officiers en robes rouges, venant, avec des paroles austères, demander la liberté des prisonniers. Il la demande et ne l'obtient pas. Le parlement se retire; le peuple le repousse vers le Palais-Royal. C'est ce jour-là que Mathieu Molé, en marchant à petits pas dans le feu des injures, des menaces, des exécrations et des blas-

phêmes, se montra brave comme Gustave, brave comme Condé, au dire de son ennemi, mais de son ennemi généreux, le cardinal de Retz lui-même. La régente résiste encore à Molé, mais elle cède aux larmes de quelques femmes, de quelques courtisans qui se jettent à ses genoux en criant grâce. Cette scène préparée sentait un peu la parade italienne, elle en réussit mieux. Broussel et Blancménil, délivrés, sont portés en triomphe par le peuple, et dès le lendemain tout fut silencieux. Paris, dans son calme, ressemblait à une église.

Le parlement seul ne se calma pas. Sorti de la léthargie où l'avait tenu engourdi le sceptre soporifique de Richelieu, le parlement, après avoir cherché à tâtons les vieilles lois de la monarchie, les avait retrouvées. La lutte s'engage; mais comme dans ces luttes funestes le trône est toujours compromis, parce que le peuple se jette de l'autre côté, et que là où il se jette il pèse, Mazarin perd la tête. Il conseille un de ces grands moyens auxquels on ne manque jamais d'avoir recours dans les grands périls : il conseille la fuite, et l'on fuit. Avant le jour, la régente sort de Paris, emmenant avec elle le roi à Ruel, pour aller de là, mais plus tard, demander asile aux murs délabrés du château de Saint-Germain, à ces salles dé-

sertes et sans meubles; au point que, faute de lits, toute la cour coucha sur la paille. Quant à la régente, quant à cette Anne d'Autriche, si délicate, et dont la peau était si blanche et si fine, elle dut subir le supplice dont la menaçait en riant Bassompierre, si jamais, lui disait-il, elle péchait assez grassement pour aller en enfer : elle coucha dans des draps de toile de Hollande.

Irrité de cette évasion clandestine, le parlement rédige un acte contre Mazarin, sur lequel on secoue les souvenirs du maréchal d'Ancre. A cet aspect de la France, l'Espagne, qui avait des agens, même dans nos grandes familles, fait offrir son épée et son or au coadjuteur. L'Espagne croyait revoir la Ligue, et comme elle était la tête du monde catholique, elle se présentait partout où il lui semblait que le catholicisme implorait secours. Mais la Fronde n'était pas plus la Ligue que Philippe IV n'était Philippe II; mais le catholicisme ne remuait plus les peuples, depuis que le monde catholique s'était déchiré de ses propres mains. Ce qui trompa l'Espagne, c'est la présence du coadjuteur qu'elle prit pour un prêtre, lui qui était tout, excepté cela : aussi traîna-t-il en longueur les offres de l'Espagne. Sa pensée aimait mieux se tourner du côté de

Ruel; à peine eut-il appris que le prince de Condé y était arrivé, qu'il s'y rendit, certain de trouver une sauve-garde dans l'amitié du prince. Mazarin l'accueillit avec une fourberie de politesse admirable. La régente le reçut, comme Calypso, dans une grotte de verdure où elle lui fit manger des biscuits. Pendant qu'il les mangeait, Mathieu Molé signait la paix, et le roi rentra dans Paris.

Ici encore Mazarin joua le coadjuteur qui, ayant traité du gouvernement de Paris avec le duc de Montbazon, souriait à l'idée de voir sur les panneaux de son carrosse le bâton croisé avec la crosse; mais Mazarin divulgua les prétentions du coadjuteur pour le faire croire un homme acheté. La régente, de son côté, lui avait fait offrir quarante mille écus par le maréchal de La Meilleraye, devenu surintendant des finances; sans doute, parce qu'à cette époque on traitait les contribuables comme des ennemis, à coups de sabre. Elle espérait le perdre en le déconsidérant. Avilir, n'est-ce pas tuer?

Le coadjuteur ne songea plus alors qu'à tourmenter Mazarin. De là datent ses relations avec la duchesse de Longueville, par le crédit de laquelle il donnait aux frondeurs le duc de Longueville, son mari, gouverneur de Normandie, et le prince de Conti, son frère,

dont le nom allait colorer la Fronde de ce vernis d'aristocratie, dont les partis les plus populaires ne sauraient se passer. La paix avec le parlement n'avait point arrêté la guerre. Elle prit une telle gravité que la régente quitta de nouveau Paris avec le roi, résolue cette fois à faire le siége de Paris, d'où elle voulut chasser d'abord le parlement, en lui donnant ordre de se retirer à Montargis, ce qu'il refusa. Le coadjuteur, de son côté, fut mandé à Saint-Germain où la cour s'était réfugiée. Il feignit de s'y rendre, mais des agens apostés par lui arrêtèrent sa voiture, et il eut l'air, en rentrant dans Paris, de céder à la violence du peuple. Un véritable rebelle, au lieu de recourir à de tels subterfuges pour faire croire à la royauté qu'il était docile à ses ordres, aurait, au contraire, levé haut contre elle l'audace de sa désobéissance.

Cependant huit mille hommes de bonnes troupes s'avancent sous les ordres de Condé, prince jeune d'âge et vieux de victoires; au bruit de leurs pas, à l'aspect de cette terrible épée, le parlement, loin de se laisser abattre ni même intimider, songe sérieusement à se défendre, et s'y prépare avec vigueur. Tout d'une voix on accorde au coadjuteur le droit d'occuper, dans l'assemblée des chambres, la

place de l'archevêque de Paris, son oncle, qui s'était fait une façon d'ermitage d'un riche bénéfice où il vivait retiré. Admis au parlement, voyons ce qu'il conseille, ou plutôt ce qu'il commande.

Par un arrêt rendu tout d'une voix, Mazarin est déclaré ennemi de l'État, perturbateur du repos public, et tous les sujets du roi ont ordre de lui courir sus; les impôts sont saisis pour la défense commune. Le royaume entier suit cet exemple : Reims, Tours et Poitiers prennent les armes. Les parlemens d'Aix et de Rouen s'unissent à celui de Paris. A Toulouse, à Bordeaux, on n'attendait que les lettres qui avaient été écrites à toutes les compagnies souveraines pour qu'elles eussent à se déclarer. La plupart des gouverneurs lèvent des troupes; Paris met sur pied une armée de trente mille hommes, dans laquelle le coadjuteur fait marcher un régiment levé à ses frais. La Bastille est prise, et Broussel en est le gouverneur, lui, Broussel, naguère prisonnier. Le caractère de ce mouvement devient si sérieux, qu'une partie de l'aristocratie se détache de la cour et vient se ranger auprès du parlement. Les Conti, les Bouillon, les Brissac, les Beaufort, les d'Elbœuf, les Noirmoutier, les La Rochefoucauld, apportent leur épée, car, lors-

que les troubles civils prennent de la consistance, toujours l'aristocratie se partage : une moitié reste à la couronne, l'autre moitié passe au peuple. De cette sorte, jamais l'aristocratie ne périt tout entière. Parmi cette élite de noblesse où Turenne lui-même a promis en secret de venir prendre place, le coadjuteur choisit Beaufort et Conti, pour répondre, l'un au peuple, l'autre à l'armée. Conti était bien jeune, mais il appartenait à cette maison de Condé, où les mères berçaient leurs fils au bruit des batailles. Beaufort était bien incapable, mais il descendait d'Henri IV, mais il parlait la langue du peuple. Gondi fait nommer le premier généralissime; il promène le second dans les halles, où ses blonds cheveux font merveille. Toujours à son instigation, la duchesse de Longueville, au moment de devenir mère, s'établit à l'Hôtel-de-Ville où les chefs de la Fronde tenaient séance, car l'Hôtel-de-Ville, c'est le Louvre du peuple. Le fils qu'elle ne tarda pas à mettre au jour fut nommé Charles *Paris*; cette femme, princesse et du sang des Condé, qui accouchait pour ainsi dire sur la place publique, cette guerre civile qui servait de marraine, ce canon faisant office de cloche de baptême, tout cela formait un spectacle bien propre à échauffer les esprits.

La cour fort inquiète, non sans motif, persistait néanmoins dans sa résolution de combattre ; mais auparavant elle dépêche, avec solennité, un héraut au parlement qui refuse de le recevoir, à l'aide d'un singulier prétexte fourni par l'esprit subtil du coadjuteur : « On n'envoie des hérauts qu'à ses ennemis ou à ses égaux ; or le parlement, vis-à-vis du roi, n'est ni l'un ni l'autre. » Cette réponse fut rédigée, discutée et enfin accueillie presqu'à l'unanimité par une grave assemblée. Ainsi Gondi trompait la conscience niaisement monarchique de ces bons magistrats ; en même temps, il leur faisait admettre en pleine audience un envoyé de l'Espagne. L'Espagne était toujours aux aguets. Par tous ces actes, le parlement ne se proclamait-il pas souverain ? Traiter avec l'étranger, refuser d'entendre le roi ; lever des armées, nommer des généraux, mettre à prix la tête d'un ministre, ranger tout le royaume sous la domination parlementaire, n'était-ce pas dépouiller la couronne de tous ses droits et de toute sa puissance ? Ajoutez, pour achever ce tableau, le spectacle d'un échafaud dans Londres où coulait le sang royal ; de sorte que la Fronde, en chassant le roi de France, croyait lui faire grâce. Oh ! comme tout cela est bouffon ; pour nous surtout prêts à trembler au

moindre bruit de l'émeute, lorsque, chancelante comme un homme ivre, elle va heurter sa tête contre les sales murailles d'un obscur carrefour!

Dans toute l'Europe les hommes sérieux en jugeaient autrement. Épouvantés du meurtre juridique de Charles Ier, ils se demandaient si à ce funèbre signal toutes les têtes royales, coupables d'avoir porté couronne, n'allaient pas, chacune à son tour, rouler aux pieds des peuples. En France, la reine et ses ministres s'effrayaient moins, grâce à cet égoïsme du pouvoir, toujours prêt à dire : A chacun ses embarras; toujours charmé de voir un État voisin s'affaiblir par les blessures qu'il se fait de ses propres mains. Quant à l'effet moral qui pouvait en résulter, le pouvoir en avait un médiocre souci; ce sont choses qu'il range dans le domaine de la spéculation, qu'il traite de rêveries. Les gouvernemens sont plus matérialistes qu'on ne le pense : faire marcher des soldats, lever des impôts, c'est tout leur idéalisme; mais dans le public on se préoccupait de ces exemples donnés par l'Angleterre, et toujours dangereux parce qu'ils entraînent à l'imitation. « Bien que tout le monde désapprouvât l'emportement des Anglais, on n'en blâmait que l'excès et non pas la justice, et

le peuple tombait imperceptiblement dans le sentiment, qu'il est naturel et permis de se défendre et de s'armer contre la violence des supérieurs.* »

Aussi tous les yeux étaient tournés vers le coadjuteur. Ce ne fut donc pas sans surprise qu'on le vit tout arrêter après avoir tout mis en branle. Selon les uns, son esprit manquait d'audace; selon les autres, son caractère n'avait aucune fixité. Il eût été cependant facile de le comprendre. Les événemens dans sa main n'étaient jamais qu'une menace. On l'a vu faire admettre en présence du parlement l'envoyé de Fuensaldagne, gouverneur des Pays-Bas, au nom du roi d'Espagne; mais lorsqu'il faudra signer, lui seul refusera sa signature, disant qu'il ne veut pas être l'aumônier de Fuensaldagne, ce qui est fort spirituel; disant qu'il ne veut pas introduire l'étranger dans Paris, ce qui est fort patriotique; mais les factieux cherchent peu les mots spirituels, ils agissent; mais les factieux placent leur patriotisme, non dans les moyens, mais dans le but. De même encore, lorsque, pour en finir avec la conscience timorée des magistrats, M. de Bouillon propose de purger le

* Guy Joli.

parlement par le peuple, le coadjuteur répond : « Qu'il ne faut pas se servir du peuple, parce qu'il ne respectera pas l'autorité nouvelle après avoir méprisé l'ancienne au point de la renverser. » Belle maxime, mais avec laquelle il n'y aurait jamais eu de révolution dans le monde. De même enfin, lorsque Cromwell, apercevant dans Paris un parlement en guerre avec son roi, aura envoyé un de ses affidés au coadjuteur, l'affidé reviendra lui apprendre que le coadjuteur est en relation secrète avec les Stuarts, en correspondance avec Montrose, et qu'il a fait donner du pain et du bois à la veuve de Charles I^er^, dont la cour de France oubliait la misère, car les princes régnans ont un merveilleux dédain pour les races royales dépossédées. Apparemment ils espèrent agrandir leur gloire, accroître leur puissance, en faisant voir à tous qu'un front découronné ne mérite ni respect, ni pitié. Pauvres et maladroits pontifes de la royauté! si vous n'êtes sacrés l'un pour l'autre, pour qui donc le serez-vous?

Cependant, comme il n'est pas donné aux grandes agitations politiques de rester stationnaires, comme elles avancent ou reculent, Mazarin profita de ces conjonctures ; il tendit une main pleine d'or à toute cette partie de la noblesse qui s'était prêtée à la Fronde, et qui

mourait d'envie de retourner à la cour d'où elle était venue. Molé fit encore une fois signer la paix. Ayant désir d'empêcher le parlement de la ratifier, le coadjuteur organisa une toute petite sédition aux portes des chambres assemblées. Molé, à sa sortie, vit briller les poignards; mais sa poitrine y était accoutumée. Gondi le couvrit de son corps et le sauva. Déjà il avait arraché des bras de la multitude le chevalier La Valette, surpris distribuant des pamphlets pour la cour et contre le coadjuteur. Ces deux actions, dont il ne faut en rien diminuer la gloire, n'en prouvent pas moins que le coadjuteur ne voulait point de sang. Il savait que le sang dans les révolutions est comme l'eau sous le rocher; faites-en couler une goutte, vous aurez bientôt un fleuve. Par suite de cette paix et de cette défection des chefs, la Fronde s'apaisa et le roi revint. Le coadjuteur eut l'air d'avoir favorisé ce retour, en faisant croire qu'il eût pu l'empêcher. Seul incorruptible, il garda une neutralité menaçante. Comme il ne s'était pas vendu, les événemens comptaient sur lui, et il comptait sur eux.

Rentré dans Paris, Mazarin n'oublia pas son inimitié contre le coadjuteur. Il avait cette fois un autre et non moins fatigant adversaire dans le prince de Condé, dont la superbe protection

était devenue intolérable. Mazarin résolut de les perdre l'un par l'autre L'assassinat simulé de Joli, créature du coadjuteur, et l'un des syndics nommés par les rentiers de l'Hôtel-de-Ville, lui en offrit l'occasion, du moins il le crut. Ce guet-apens avait été imaginé par la Fronde, pour réveiller la colère publique contre le ministre, qu'on espérait charger de cet attentat. Mazarin trouva la scène si bonne qu'il voulut en avoir une copie pour son compte. Il fit tirer deux coups de fusil dans le carrosse du prince de Condé, et jeta le soupçon à la face du coadjuteur. Condé, dupe de cette mystification, s'emporta. L'affaire fut portée au parlement. Admirable puissance de l'audace sur les assemblées! Le coadjuteur se présente accompagné d'un seul aumônier; il demande si le coadjuteur de Paris peut être cru capable d'un meurtre sur la personne d'un prince du sang, et sur la foi de qui? Sur la foi de prétendus témoins, les uns échappés de la roue, les autres, ce qui est bien pis, espions brevetés de Mazarin; et comme le président de Mesme avait fait allusion à la conspiration d'Amboise, il l'apostropha : « Où donc trouvez-vous de la ressemblance avec cette conspiration d'Amboise, dit-il, où figuraient les premières familles de France, tandis que dans

celle-ci vous ne voyez que la police d'un escroc sicilien devenu ministre de France? » Protégé par son triomphe, le coadjuteur continua de siéger au parlement, où cependant il ne vint, à dater de ce jour, qu'avec une escorte de cent cinquante gentilshommes armés, qu'il jugea prudent de substituer à son paisible aumônier.

Croyant réparer cet échec, Mazarin, fertile en fourberies, s'adressa au coadjuteur, qu'il n'avait pu perdre, pour qu'il l'aidât à se défaire du prince de Condé, voulant des deux en abattre un. Il spéculait sur les ressentimens du coadjuteur, qui fit ses conditions, non pour lui, puisqu'il refusa le cardinalat qu'on lui offrait, mais pour les chefs de la Fronde, ses amis. Mazarin donna sa parole de Sicilien, et Condé, son frère et le duc de Longueville, tous trois arrêtés en plein jour au Palais-Royal, furent conduits prisonniers à Vincennes. A cette nouvelle, la duchesse de Longueville se réfugie en Normandie, puis affronte les mers. Sa fuite ressemble à un roman, car les femmes, traitant la politique comme la galanterie, ne rencontrent des deux côtés que des aventures.

Comme on aurait dû s'y attendre, après avoir tout obtenu, Mazarin n'accorda rien. Le

coadjuteur reconnut, mais trop tard, qu'il ne pouvait compter avec la cour sur aucun rapprochement sincère. * Que faire? Certaines habiletés ne sont jamais en défaut; les portes de Vincennes, fermées sur les trois princes, ne peuvent-elles pas s'ouvrir? Depuis quelque temps le duc d'Orléans, Gaston, avait donné sa confiance au coadjuteur. C'était un double coup que de l'ôter à Mazarin et de le donner à la Fronde : aussi Mazarin, se voyant abandonné par tous ceux qu'il avait trompés, c'est-à-dire par tout le monde, n'ayant plus un parti dont il pût se servir, Mazarin se mit à poursuivre le coadjuteur des plus lâches calomnies. On alla même jusqu'à le dénoncer au parlement par un acte signé de quatre secrétaires-d'État. Sa réponse à cette attaque fut une attaque plus audacieuse, sachant très bien que la faiblesse seule se justifie. Il proposa des remontrances pour faire éloigner de Paris Mazarin. C'est dans cette séance mémorable qu'il improvisa du Cicéron pour donner plus d'autorité à sa parole. Toutes les fortes têtes du parlement furent dupes de cette fausse citation. Le croirait-on? Mazarin s'éloigne; le croirait-on? la

* La duchesse de Nemours le dit expressément dans ses *Mémoires*.

régente, qui aurait gémi sur son autorité compromise si elle eût destitué son ministre, se réjouit et la considère comme sauvée, en souffrant qu'on le lui chasse. N'est-il pas amusant et curieux de voir Mazarin rôder en vagabond autour de Paris? Mettant à profit son absence, le coadjuteur travaille à la délivrance des princes, en négociant avec leur parti, par l'entremise de la princesse Palatine. Tout s'arrange, on signe des conventions, ou plutôt chacun fait son marché; enfin la liberté des princes, qu'on avait transférés au Havre, est ordonnée. Averti par ces flaireurs de secrets qu'il tenait à sa solde, Mazarin court pour être le premier à donner la nouvelle aux princes, pour leur ouvrir lui-même la porte, espérant qu'on lui saura gré de ce lâche et ridicule empressement.

Tout Paris s'attendait à voir le prince de Condé arriver en souverain. L'alliance de ses amis politiques avec la Fronde rendait Condé bien fort et le pouvoir bien faible. Le pouvoir ne résiste pas quand les partis, après avoir été tour à tour opprimés l'un par l'autre, se coalisent contre l'oppresseur commun. L'ingratitude du prince de Condé rompit cette alliance. Lorsque la Fronde pressa l'arrêt d'exclusion contre les cardinaux étrangers, afin de leur ôter le droit

d'être jamais premiers ministres, et que la cour, pour entraver l'ambition du coadjuteur, voulut aussi faire exclure les cardinaux français, c'est pour la cour que Condé se prononce. Il se sépare ainsi de Gondi qui s'opposait vivement à cette dernière moitié de la mesure; opposition du reste assez maladroite, par laquelle il dévoilait que le ministère était si bien au fond de sa pensée, qu'il ne voulait pas qu'on en fermât l'entrée à son avenir ni à ses projets; mais cette maladresse même aurait dû éclairer le prince de Condé; avec un peu plus de prudence, d'adresse et de loyauté, il ne se serait pas mis en position de craindre ceux-là même qu'il venait d'irriter. Pour éviter une seconde fois Vincennes, il se retire à Saint-Maur; quand il reparaît au parlement, c'est avec une escorte de trois cents gentilshommes, tous ayant l'épée prête à quitter le fourreau. De son côté, le coadjuteur marche avec ses partisans armés; un mot, un geste, et l'on en vient aux mains dans le palais même. A cet aspect, la grande figure de Molé se lève. On dirait celle de la patrie; sa voix austère cette fois s'adoucit et supplie. C'est en venant inviter ses amis à se retirer que le coadjuteur, serré entre les deux battans d'une porte, allait être étouffé par La Rochefoucauld, si le fils de Molé, Champlatreux, ne

fût venu le délivrer. Pour toute vengeance, le coadjuteur dit à La Rochefoucauld : « C'est dommage que nous ne puissions nous battre, Monsieur; je suis prêtre et vous êtes poltron. » Ce qui, du reste, n'était point vrai, car La Rochefoucauld était fort brave, c'est le cardinal de Retz lui-même qui, dans plusieurs autres circonstances, lui rend cette justice.

Réduite aux dernières extrémités, la reine se rapproche du coadjuteur et lui offre enfin la place de premier ministre, qu'il refuse. Après tant de piéges, c'en était un nouveau. D'ailleurs il était trop tard; le pouvoir ne sait jamais prévenir le moment où ses adversaires, étant devenus ses ennemis, ne peuvent plus rien accepter; mais cette offre n'en prouve pas moins que chacun voyait bien que c'était là ce qu'il lui fallait. Il fut plus docile quand on lui proposa la pourpre. On le trompait pourtant encore. Pendant que la régente la demandait pour lui, Mazarin intriguait pour qu'elle fût donnée à un autre. Un coup de hasard, un courrier escamoté déjoua Mazarin, ou plutôt le pape se hâta de faire Paul de Gondi cardinal, pour relever, dans un intérêt d'église, le futur titulaire de l'archevêché de Paris. Quelques-uns ont pensé que le pape avait eu dessein de blesser Mazarin, prêtre moins soumis à Rome qu'à

la France ; ce qui, soit dit en passant, est le seul beau côté de Mazarin.

En ce moment tout change de face. Condé, poussé par son orgueil, par sa famille, par ses amis politiques, se décide à la guerre civile. Il se rend dans son gouvernement de la Guienne, lève des troupes, prend des villes, se mesure avec l'armée royale, et multiplie ses opérations militaires, assez semblables à son caractère, car elles sont fougueuses et désordonnées. Dans un de ces écarts aventureux, il arrive à l'improviste sous Paris, pour ce fameux combat du faubourg Saint-Antoine, où, acculé par Turenne contre les remparts, il allait être écrasé, si Paris ne lui eût ouvert ses portes.

Ici finit la Fronde, ici décroît la fortune du coadjuteur. Aux scènes bruyantes du parlement succède un fracas plus terrible : celui des armes. Le premier acteur, ce n'est plus Gondi, c'est Condé. D'ailleurs la Fronde, passant de Paris dans les provinces, perd tout ce que cette ville, la tête de l'État, lui donnait d'importance. Mazarin, qui n'osait rentrer dans Paris, va joindre la régente à Poitiers. On négocie. Le parlement, fatigué de ces sanglantes dissensions, signe une nouvelle paix. Le roi revient ; Mazarin se glisse à sa suite, bien caché dans le fond d'un carrosse, et le coadjuteur, malgré

des avis venus de toutes parts, ayant osé se montrer au Louvre, s'y voit arrêté sans que le peuple témoigne la moindre émotion. On le conduit à Vincennes où, pour lui accorder la faveur d'être transféré à Nantes, on le force à donner sa démission de l'archevêché de Paris, dont il venait d'entrer en possession par la mort de son oncle. Arrivé au château de Nantes, il médite son évasion, qu'il exécute avec une intrépidité inouie. Cette évasion est trop dramatique pour en négliger les détails.

Ce fut un samedi de l'année 1654, par un beau soleil couchant du mois d'août. Il venait quelquefois après son dîner se promener sur un ravelin où deux sentinelles, témoins fort gênans pour un prisonnier prêt à s'échapper, avaient la consigne de suivre des yeux tous ses mouvemens; mais les choses extraordinaires plaisaient à ses calculs, parce qu'elles déconcertent le vulgaire. Son médecin et l'abbé Rousseau, qui portait sous son ample soutane tous les ustensiles nécessaires pour l'évasion projetée, l'accompagnaient. Derrière eux, à quelque distance, marchaient deux valets de chambre chargés d'un rôle tracé d'avance pour le succès de l'entreprise. La conversation était joyeuse, les physionomies sans trouble. Rien n'aurait fait naître le moindre soupçon, même

dans l'esprit du gouverneur, s'il eût été là présent, avec sa défiance toujours éveillée. Après quelques instans, le cardinal feignit d'avoir soif, et quand il eut bu, les valets de chambre s'approchèrent des sentinelles pour leur offrir de vider la bouteille, en ayant soin, sans y mettre aucune affectation, de les entraîner derrière une tour, comme pour empêcher le cardinal de s'apercevoir qu'on allait achever son vin. Alors le cardinal, élevant sa hardiesse jusqu'à la témérité, quitte sa simarre rouge et la met sur un bâton entre deux créneaux, pour que cette espèce de mannequin improvisé fasse croire aux sentinelles, lorsqu'elles retourneront à leur faction, que le prisonnier s'est arrêté là pour voir au loin dans la campagne. Non moins téméraires, le médecin et l'abbé déroulent une longue corde, au bout de laquelle est une escarpolette destinée à servir de siége au cardinal. Ils l'attachent à cette corde par une sangle qui lui traverse la poitrine d'une épaule à l'autre, et ils le laissent glisser tout doucement contre le mur du bastion, haut de quatre-vingt-dix pieds. Qu'ils se troublent, que la force manque à leurs bras, le cardinal est perdu : sa vie flotte sur un abîme, et ce n'est pas le seul danger. Deux pages qui se baignaient l'aper-

çoivent et se mettent à crier ; mais comme assez loin d'eux un moine jacobin, en se baignant aussi, était prêt à se noyer, on crut que les pages appelaient du secours. Le dernier péril, et le plus grand de tous, l'attendait au moment où son pied touchait terre. Une sentinelle à vingt pas le couche en joue ; servi par sa présence d'esprit accoutumée, le cardinal va droit à lui, traînant la corde de laquelle il ne s'est point encore dégagé, et avec le ton du commandement il lui dit : « Si tu fais feu, tu seras pendu. » La sentinelle, mise à la question quelques heures après, avoua qu'il avait cru que le gouverneur était du complot. Ainsi, pas le plus léger accident dans cette entreprise, exécutée en présence de la mort. Tout ne semble-t-il pas achevé, maintenant surtout que le voilà monté sur un cheval vigoureux, entouré de ses amis, galopant vers le premier relais, où d'autres chevaux, d'autres amis sont placés pour qu'il puisse aller ainsi, de relais en relais, jusqu'à Paris, joindre la Fronde avertie, et qui déjà regarde s'il arrive? Mais la fortune se plaît à frapper au moment où l'on compte sur elle : la fortune, comme aux temps mythologiques, presse d'invisibles aiguillons le cheval du fugitif qui s'emporte, se cabre et

tombe. Lancé contre une borne, le cardinal se rompt l'épaule gauche. Ce funeste événement, dit-il, changea sa destinée. On le remit sur le cheval; mais il fallut adopter un plan et suivre une autre route. Le cardinal ressentait une telle souffrance de son épaule cassée, qu'il était obligé de se tirer violemment les cheveux pour ne pas s'évanouir. Cependant, comme la douleur devenait de plus en plus intolérable, on l'étendit dans les longues herbes d'un champ. Transporté ensuite sur une litière, passant de là sur une frêle barque, les flots emportèrent cette vie aventureuse jusqu'en Espagne. Le cardinal s'y montra, non en proscrit, mais en prêtre, c'est-à-dire en souverain, car partout où domine le catholicisme le prêtre est roi.

Paris célébrait aussi la délivrance de son archevêque par des feux allumés devant la porte de chaque maison, par des hymnes chantées dans les églises, où le clergé déployait toutes les magnificences réservées d'ordinaire pour les victoires de la patrie. Mais ces démonstrations politiques et religieuses n'en eussent pas moins été stériles, le cardinal fût-il venu y mêler sa présence. Son rôle était fini. Les idoles se ressemblent toutes. En religion, leur divinité s'évapore quand le mar-

teau les flétrit sans que le ciel gronde; en politique, leur prestige s'évanouit quand le pouvoir les touche sans que le peuple fasse entendre sa colère. Le cardinal se trompe, ou nous trompe, en attribuant à son cheval les revers survenus dans sa fortune. Tout ce qui est spectacle émeut la multitude, et toutes ses sympathies vont à l'être qui souffre, parce que la souffrance étant l'état habituel du peuple, c'est là ce qu'il comprend le mieux : donc, si le cardinal n'osa pas venir se montrer, étendu sur une litière, poussant des cris plaintifs, c'est qu'il avait bien jugé son rôle et les affaires.

Les affaires avaient changé comme les temps, et les temps comme les esprits. Jamais revirement plus complet ne s'opéra dans toutes les têtes : c'est que la plupart des hommes puisent leurs idées et prennent les inspirations de leur conduite dans les événemens; ils ont besoin de voir pour penser, d'être émus pour agir : or, quand tout s'apaise, ils ne savent plus que dire ni que faire. Était-ce bien le même peuple qui, après avoir porté Broussel en triomphe à sa sortie de la Bastille, demeurait froid et inattentif à la nouvelle de l'évasion du cardinal de sa prison de Nantes? Qui, et avec une égale raison, le peuple se montrait

différent. Broussel était populaire parce qu'il était médiocre et bonhomme; le cardinal de Retz, trop supérieur pour pouvoir le cacher, trop fin pour avoir de la bonhomie, ne jouissait pas d'une grande popularité, surtout à cette époque. Les masses ne se livrent pas à ceux qui ont l'esprit assez haut pour être ambitieux, qui sont assez habiles pour être, tôt ou tard, recherchés par la cour, intéressée à les séduire pour s'en faire des partisans ou pour se les ôter comme adversaires. Cela est triste à dire : mais, à quelques nobles exceptions près, un peu d'imbécillité, chez certains hommes, est une garantie de probité politique.

D'autres causes expliquent aussi cette indifférence pour la personne du cardinal de Retz, et cette apathie générale où son évasion trouva les esprits. Après les grandes commotions, lorsque l'on s'aperçoit que rien en définitive n'est changé, que les choses, entraînées par leur propre poids, tendent à reprendre leur allure accoutumée; que, dans le trouble, tout le monde a perdu quelque chose, excepté les brouillons adroits qui gagnent en ces occurrences, précisément parce qu'ils n'ont rien à perdre, alors la population se trouve si confuse, si honteuse, qu'elle cherche, par un repos lé-

thargique, à se demander pardon à elle-même de son infructueuse agitation.

Le cardinal de Retz, n'ayant donc plus de rôle à jouer en France, songea à se donner une autre scène. Promptement fatigué du peuple espagnol, qui n'était plus le peuple de Charles-Quint, il résolut d'aller à Rome. Non seulement c'était sa place comme prince de l'Église, mais encore comme grandeur déchue. Rome a des palais déserts toujours prêts à recevoir les disgraciés; aussi il s'y rencontra avec Christine de Suède, qui, tranchant du Sylla, venait de troquer, par une abdication, l'ennui d'avoir un trône contre l'ennui de ne l'avoir plus. Paul de Gondi, s'étant mis en route, arriva dans les États du duc de Toscane, où les ordres de Mazarin l'avaient précédé pour lui en fermer l'entrée. Le grand-duc, trop voisin de Rome pour mécontenter le Saint-Siége, aimant mieux fermer l'oreille à la colère de Mazarin, envoya au-devant du cardinal de Retz un de ses chambellans, *il signor Annibal*. C'était un bien beau nom pour un chambellan! peut-être le hasard offrait-il, en guise d'avertissement, ce grand nom au cardinal pour lui rappeler qu'un autre Annibal, fugitif comme lui, poursuivi par de puissantes haines, n'ayant pu trouver asile nulle part, fut enfin obligé

d'aller demander protection à la tombe. Dans la petite ville d'Empoli, où le grand-duc était venu à sa rencontre, il apprit l'aventureuse entreprise de M. de Guise contre le royaume de Naples. Le grand-duc lui montra la dépêche du vice-roi, le duc d'Arcos, qui écrivait : « Les gens de guerre me donnent l'espoir que les Français ne feront point de progrès, car, comme *io non son soldato*, je suis obligé de m'en rapporter à eux. » La confession était plaisante pour un vice-roi! Étonnez-vous ensuite de voir les monarchies soutenues par de telles capacités tomber au premier choc!

Après un court séjour à Florence, le cardinal poursuivit son voyage dans une litière du grand-duc. En traversant un torrent, auprès de *Ponte-Cantine*, la nuit, par un orage épouvantable, un coup de tonnerre, qui effraya les mulets, le renversa. Le péril fut grand : il faillit se noyer; ce qui lui fournit l'occasion de dire à ceux de sa suite : « Voilà un tonnerre qui mériterait bien qu'on lui criât : *A bas le Mazarin!* *

Échappé au torrent débordé, aux éclats de la foudre, aux ordres dénonciateurs de Maza-

* C'était le cri dont le peuple de Paris assaillait les membres du parlement soupçonnés de s'être vendus à Mazarin.

rin, nous le voyons enfin, le proscrit, au Vatican, où le pape, devant lequel il s'était agenouillé, l'ayant relevé avec bonté, lui fit presque des excuses de ce qu'il n'avait pas agi avec plus de vigueur pour le faire sortir de captivité. Il en versa des larmes, même avec abondance, disant : « *Dio lo perdoni* à ceux qui ont manqué de me donner le premier avis de votre prison ! On vint me dire que vous étiez convaincu d'avoir attenté à la personne du roi; je ne vis aucun courrier, ni de vos proches ni de vos amis; l'ambassadeur de France eut tout le loisir de me débiter ce qu'il lui plut, d'amortir le feu du sacré collége, dont la moitié crut que vous étiez abandonné de tout le royaume. »

Le pape tint consistoire le lendemain tout exprès pour lui donner le chapeau. Voilà donc enfin le cardinal de Retz en faveur dans une cour; il touche de près à l'autorité suprême; il s'est dégagé du fracas des factions, du tumulte de la place publique; il est entré dans un palais souverain où l'on se baissera autour de lui, parce qu'il est haut près du maître. La fortune le caresse. Trois jours après le pape tombe malade et meurt. Un pamphlet du temps, le *Tric-Trac*, avait raison de dire du coadjuteur : « *Il joue son jeu avec finesse, mais il n'est*

pas heureux. » C'est du reste le sort réservé aux grandes intelligences. Le bonheur se met presque toujours du côté de la sottise ; voudrait-il la consoler?

La mort du souverain pontife rendait l'immense famille chrétienne pour un moment orpheline. Les cardinaux se formant en conclave, firent entrer dans le Vatican, avec leur silencieux cortége, le nouveau pape encore ignoré d'eux et de lui-même, pape tout à la fois inconnu et présent, qui se révèlera en commençant son règne par bénir l'univers. Dans cette assemblée, la dextérité du cardinal de Retz, déjà exercée au parlement ; dirige les votes et commande au scrutin. Jouant avec les partis comme un joueur avec les cartes, il parvient à faire un souverain de celui qu'il destine à tourmenter ; sous son influence, Mazarin le prêtre cardinal, puisqu'il ne peut plus tourmenter Mazarin le favori ministre : ce sera dans ses mains un instrument qui, l'aidant à remuer le monde religieux, le consolera de ne plus agiter le monde politique. Ce souverain est son ouvrage, et pourtant toutes ses espérances sont déçues. Loin d'être docile, Alexandre VII n'est qu'un ingrat. Ces sortes d'ingratitudes sont au surplus tout-à-fait logiques. Quand nous avons donné preuve d'ha-

bileté auprès des grands, en leur étant utile, ils craignent de voir cette même habileté se tourner contre eux : dès-lors ils emploient tous leurs soins à s'affranchir d'une crainte qui les met en tutelle.

On le lui avait prédit lors de l'exaltation du nouveau pape ; le cardinal Grimaldi lui glissa dans l'oreille : « Vous avez fait un choix dont vous vous repentirez en votre particulier. » Et il se trouva, par l'événement, que la prédiction fut vraie. Mais comment le croire alors ? après les cérémonies accoutumées dans l'église de Saint-Pierre, le pontife élu, recevant l'adoration du sacré collége, embrassa publiquement le cardinal de Retz qui s'approchait à son tour pour lui baiser les pieds, et lui dit, si haut que les ambassadeurs d'Espagne et de Venise l'entendirent : « *Signor cardinal de Retz, ecce opus manuum tuarum.* » On peut juger de l'effet de cette parole; elle se répandit dans toute l'Église. A sa sortie, le cardinal fut accompagné par cent vingt carrosses *pleins de gens persuadés qu'il allait gouverner le pontificat.**

Peu de temps après, sa position à Rome n'était plus tenable : la froideur sur tous les visages, dans tous les entretiens, l'avertissait

* Mémoires du cardinal de Retz.

qu'un ordre de départ était prêt, et qu'il devait le prévenir. Sa supériorité pesait à tout ce monde-là. Dans une cérémonie religieuse et solennelle, plusieurs membres marquans du sacré collége allèrent jusqu'à ne pas le saluer. Il était obligé à chaque instant de lutter, à force d'esprit et de raillerie, contre les affronts et les insultes qu'on lui faisait : tristes luttes où son triomphe augmentait le nombre de ses ennemis! Enfin il fallut partir : Rome comme Paris le rejetaient. Brouillé avec le roi, avec le pape, il n'avait même pas, pour s'en dédommager, cette ardente faveur du peuple qui permet de braver et le pape et les rois!

La tristesse gagne profondément le cœur, au spectacle de ses courses sur la terre étrangère, condamné qu'il était à mêler aux douleurs de l'exil tous les ennuis d'une vie errante. Il se traîne en Hollande, dans les Pays-Bas, tantôt faisant visite à Charles II, tantôt ayant des entrevues avec le prince de Condé, deux proscrits comme lui, deux princes déchus auxquels il donne des conseils, auxquels il inspire des projets, dernière ressource de ceux qui, ne pouvant plus rien faire eux-mêmes, consolent leur génie en essayant de faire faire quelque chose aux autres. Les rôles avaient si bien changé, qu'il rôdait autour de la France, dont

Mazarin lui fermait l'entrée, comme celui-ci naguère rôdait autour de Paris, dont le coadjuteur l'avait chassé. Pour unique moyen de satisfaire sa haine, Paul de Gondi poursuivait Mazarin de *ses tristes et intrépides regards*, * expression très poétique assurément; mais comme le Mazarin comprenait peu la poésie, les regards de son ennemi ne devaient guère l'inquiéter. Aussi le cardinal, pour essayer de le mieux tourmenter, revint en France, mais pour s'y cacher au fond d'une province, d'où ses efforts se bornèrent à maintenir ses grands vicaires dans la cathédrale de Paris, contre les persévérantes hostilités de la cour. Enfin, pour mettre un terme à ces taquineries peu dignes d'un homme accoutumé à faire une guerre plus large, il s'anéantit de ses propres mains. Titres, grandeurs, fortune, renommée, crédit, il foule tout aux pieds. Sa démission de l'archevêché de Paris, qu'il avait retirée aussitôt sa fuite du château de Nantes, cette démission si chaudement disputée, il la donne au cercueil de Mazarin, comme pour insulter au cadavre du ministre mort, en lui jetant ce qu'il avait refusé au ministre vivant. L'aigle se dépouille de ses ailes. Qu'en ferait-il? l'air

* Bossuet.

est désormais fermé à son vol. Son cardinalat même l'importune ; mais le pape ne lui permet pas de s'en démettre, voulant prouver par ce refus que les faveurs de Rome ne peuvent jamais être dédaignées. Le cardinal ne sortit pas moins du monde, comme si aucune grandeur ne l'y retenait plus. Une fois il parut à Versailles, où Louis XIV lui parla de ses cheveux blancs, pour lui faire comprendre qu'il ne voyait en lui qu'un vieillard condamné à l'oubli et au repentir. Il y revint encore, mais cette fois on l'y appela pour le consulter sur les moyens d'obtenir satisfaction de Rome, au sujet des outrages que l'ambassadeur de France, le comte de Créqui, avait publiquement reçus. Les conseils qu'il donna pour mener cette négociation, pour que Rome effaçât la blessure faite à la dignité de la France, sans que la dignité de Rome en fût blessée, firent connaître combien il eût été capable de diriger les affaires de la monarchie, si on ne lui avait pas laissé perdre son habileté dans la conduite des intérêts d'un parti.

Versailles ne le vit plus. L'ambition a d'étranges retours ; quand elle ne peut plus se pousser en avant, elle se replie sur elle-même. Fière dans ses mépris comme dans ses convoitises, on lui voit également lever la tête, soit

qu'elle dise : « Je suis tout, » soit qu'elle dise : « Je ne suis rien. » Comment pourrait-on s'expliquer autrement cet homme jusqu'alors nourri dans le bruit et se condamnant à vivre dans le silence, ayant eu à sa suite cent cinquante gentilshommes, presque tous membres ou alliés de sa famille, n'admettant plus personne maintenant dans sa solitude? Sa main prodiguait l'or; ses dettes égalaient celles de César, ce dont il tirait vanité; et le voilà devenu presque avare pour lui-même : tous ses revenus, tous ses bénéfices sont consacrés à se libérer. Un autre se serait cru insolvable, malgré ses richesses; lui, en les doublant par ses économies, paie tout sans demander aucune grâce. Le turbulent coadjuteur s'est changé en paisible anachorète : sa vie est toute pour le travail; c'est à ce travail que nous devons la rédaction de ses Mémoires.

Bien lui a pris de les écrire, afin de ne laisser à aucun autre le soin de lui faire sa part dans l'histoire; peut-être se l'est-il faite un peu trop belle. On ne saurait les lire sans une extrême défiance, car après coup il est expert à s'approprier l'honneur des événemens, fort adroit à s'y placer en première ligne. Son art donne un beau jour à ses fautes; son ostentation se complaît dans les brillantes facultés

qu'il se prodigue, sorte de générosité que ses contemporains n'ont pas tous poussée si loin, quoiqu'ils l'aient paré de ces hautes qualités qui seules constituent les hommes supérieurs. La duchesse de Nemours, surtout, doit être citée; par dénigrement, par humeur, par envie de l'amoindrir, elle l'accuse d'avoir dans son esprit, quoiqu'étendu, de grands travers. Elle avait pourtant assez d'esprit elle-même pour être plus juste, ou du moins plus indulgente envers un tel homme. Au surplus, que ces travers fussent réels, ou que la prévention les lui prêtât, ils se trouvent démentis, s'ils sont faux, effacés, s'ils sont vrais, par ses Mémoires, monument plein de raison, de force et de rectitude, où les vices du caractère du cardinal, comme ceux de son esprit, sont amplement compensés par les plus beaux et les plus nobles avantages de l'intelligence.

Non qu'il faille comparer ces Mémoires aux Commentaires de César, comme le fait La Harpe, car ils y ressemblent fort peu : César racontant les plus grandes actions sans avoir l'air de s'y être mêlé, comme des actions si naturelles pour lui, si habituelles à sa vie, qu'il n'a pas besoin de dire qu'il les a faites; tandis que le cardinal, au contraire, relève avec un soin minutieux les plus petits événe-

mens, et s'y associe d'une manière si intime, qu'il ne vous permet pas de le perdre de vue. Mais après César, la place est encore assez haute. Il est un point cependant par où les deux ouvrages se rencontrent; tous deux enseignent la guerre : l'un celle des armées, l'autre celle des partis.

Cependant le cardinal venait quelquefois à Paris, mais presque en secret, mais presque ignoré, ne se montrant nulle part, si ce n'est chez madame de Sévigné, où il se posait devant elle, en quelque sorte, pour avoir place dans ses Lettres, dans cette espèce de galerie consacrée à tous les personnages d'une époque si grande. D'ailleurs, il entrait dans la destinée du cardinal de Retz d'être en relation avec madame de Sévigné, lui qui l'avait été avec deux femmes qui, dans leur genre, étaient aussi des célébrités; cette duchesse de Longueville, l'une des plus belles femmes de son temps, et cette princesse Palatine, propre également aux divertissemens et aux affaires, comme l'a dit Bossuet, et tout aussi propre à l'amour, comme le disait tout le monde. C'est dans un de ces voyages à Paris que le cardinal mourut presque subitement chez la duchesse de Lesdiguières, sa nièce. Madame de Sévigné consacre à cette mort quelques phrases mystérieuses, devenues

un texte à conjectures; nous n'en augmenterons pas le nombre. Madame de Sévigné a sans doute écrit sous l'impression de certains bruits populaires, et l'on sait la manie du peuple de ne vouloir jamais croire que la mort soit assez hardie pour venir d'elle-même frapper ceux qu'il a coutume de regarder comme d'une nature supérieure à la sienne.

Laissant à Suétone le soin de dire la couleur des cheveux, la forme des pieds, la grandeur ou la petitesse de la taille des Césars, nous ne parlerons pas de la laideur du cardinal de Retz, de ses jambes arquées, ni des autres particularités de sa personne; nous ne révèlerons même pas sa mémoire extraordinaire, son humeur facile, sa patience à souffrir les reproches, sa parole plus forte que polie. Qu'importe, après tout, qu'il ait été inaccessible à la haine, par vertu, par indifférence ou par mépris des hommes! La postérité a-t-elle grand besoin de savoir que l'oisiveté était la pente naturelle, défaut, si c'en est un, assez général parmi les esprits d'une certaine trempe. Dans le cardinal de Retz, nous avons dû peindre l'homme politique et nous en tenir là. N'ayant pu faire sa fortune avec la cour, parce qu'il ne voulait ni ne pouvait obtenir une de ces fortunes de courtisan, pour

lesquelles la condition de rigueur est d'être médiocre, il profita des troubles publics pour se faire craindre et se rendre nécessaire; mais il avait devant lui une régente d'une incapacité supérieure à tous ses défauts, et qui, pour ne pas abandonner son ministre, mit en jeu l'autorité royale. Cette obstination accabla le coadjuteur, parce qu'il aurait fallu, pour en triompher, aller plus haut que le ministre, ce qu'il ne voulut jamais; et voilà pourquoi il ne mérite pas le titre de factieux : l'eût-il même voulu, la Fronde, c'est-à-dire la bourgeoisie, ne l'aurait pas secondé. Les attaques de la Fronde s'arrêtèrent à Mazarin : aussi, quand elle fut bien convaincue, par trois combats vigoureux, qu'il était impossible de le renverser, la Fronde renonça à une guerre stérile, et en se calmant elle livra le cardinal de Retz sans défense à toutes les inimitiés de la cour. La Fronde n'oublia jamais l'inutilité de ses efforts, si bien que lorsqu'elle a recommencé la lutte, après plus d'un siècle, elle a laissé de côté le pouvoir ministériel pour aller droit à la couronne : c'est le service que l'Espagnole Anne d'Autriche a rendu à la monarchie française.

UNE VISION.

« So writhes the mind remorse hath riven
Unfit for earth, undoomed for heaven
Darkness above, despair beneath.
Around it flame, within it death ! »

Lord Byron (LE GIAOUR).

Avaunt ! and quit my sight ! Let the earth hide thee!
Thy bones are marrowless, thy blood is cold ;
Thou hast no speculation in those eyes
Wich thou dost glare with !

Macbeth, act. III, sc. 4.

UNE VISION.

—

Avril 1838.

Fatigué d'un hiver bien long, bien rigoureux, j'avais un tel besoin d'air, de feuillage et de soleil, qu'à l'approche des mois précurseurs de l'été j'ai couru vite aux champs, où l'air est pur, la feuille précoce et le soleil plus beau. Devant mes pas, devant mes yeux, s'étendait un parc devenu presque ma propriété par l'absence d'un ami. A son départ il m'en

confia le soin, il m'en laissa la jouissance. Ce parc modeste, mais délicieux, n'ayant point de pont chinois, mais une véritable rivière, point de ruines fraîchement bâties, mais les débris réels d'un château du douzième siècle, me paraissait assez plébéien pour n'être pas aussi paresseux dans sa végétation que le royal jardin des Tuileries : vain espoir ! plaisir trompé ! Ses grands arbres, tilleuls, ormeaux et frênes, sont encore dépouillés, chose plus triste en avril qu'en décembre ; lorsque la terre n'est plus riante, et que le ciel est sombre, le ciel ne se trouve pas du moins en désharmonie avec la terre ; le regard s'afflige, au contraire, quand il s'arrête, par un jour radieux, sur toutes ces branches, ou plutôt sur tout ce bois sec qu'une étincelante lumière inonde ; on est tenté de dire aux feuilles : Dépêchez-vous, montrez-vous, voilà le printemps. Pour ajouter à ma tristesse, je n'ai pu faire ni recevoir aucune visite. Les habitations voisines sont toutes encore désertes ; je me suis promené, mais seul, dans les longues allées. J'étais comme à Paris quand je m'égare au fond du Marais, quand je me perds dans le silence de la Place Royale où Louis XIII, semblable à la statue du *Festin de Pierre*, est aussi ennuyé sur son pâle cheval que le commandeur sur sa lugubre tombe.

Prêt à quitter cette campagne délaissée on m'annonça le curé : ses paroissiens avaient beaucoup souffert, et sa présence était en même temps un acte de charité pour eux et de politesse pour moi. C'est un homme à beaux cheveux blancs ; sa bonne renommée lui vaut l'estime de tout le monde, et même les esprits-forts de l'endroit le respectent à cause de ses vertus ; il joint à la naïveté d'un enfant une instruction solide ; sa nature est très impressionnable et sa tête un peu exaltée. Je le retins : nous fîmes un repas fort simple, mais offert et accepté d'une manière toute cordiale, bien préférable à ces dîners splendides où souvent la vanité verse sur la table d'un jour les dures économies de plus d'une semaine. Au sortir de la salle à manger, l'ombre enveloppait déjà le salon ; un reste de clarté se mourait en dehors des croisées sur les frais coteaux perchés çà et là vers les extrémités de l'horizon : ce n'était pas la nuit, ce n'était plus le jour. A ce moment de calme mêlé de mystère, où la voix baisse avec la lumière qui s'en va, comme pour la suivre, les entretiens deviennent plus intimes. Le nôtre prit ce caractère : après avoir touché différens sujets sans être captivés par aucun, le bon curé me parla de Paris.

— Félicitez-vous, lui dis-je, d'être éloigné

de cette fourmilière où les besoins de la vie sociale, trop multipliés, font à chacun une triste nécessité de les satisfaire à tout prix; où, la boue au cœur, on se prosterne devant un métal divinisé, comme jadis les Israélites au pied d'une idole qui, pour être d'or, n'en était pas moins un veau stupide! Eh! que parlé-je d'Israélites? c'est Babylone rendue au monde, toute resplendissante de ses voluptés; Daniel seul n'a pas encore paru. Ne sortez donc point du calme de vos campagnes, M. le curé, même par la curiosité de la pensée; non que je les croie d'une innocence patriarchale, et qu'au banc de vos marguilliers soient assis à mes yeux des Abraham et des Jacob; non que je m'attende à rencontrer des bergers sous des hêtres, occupés à soutenir des combats de chants où Duprez serait vaincu. Ils sont rustres, et peut-être un peu vicieux, vos bergers; mais ils n'ont jamais, dans les replis de leur cœur, de ces crimes à vous chasser de votre confessional, à vous donner l'épouvante d'Hamlet, lorsque le spectre de son père, attaché à ses pas, lui révèle quelle main versa le poison dans la coupe royale.

—Pour un enfant du siècle, pour un homme de progrès, me répondit-il, vous retournez trop en arrière. Sans doute, il fut une époque où les

villes et les campagnes étaient si bien séparées que rien ne s'y ressemblait : ni les mœurs, ni le langage; c'étaient deux mondes distincts; mais aujourd'hui un fréquent échange entre les champs et les cités fait voyager la corruption; elle n'est guère plus là qu'ici, et bientôt, grâce à ces routes où, sur le fer et dans des nuages de vapeur, les flots humains roulent comme des torrens, dites-moi ce que les champs pourront conserver de leurs vertus primitives? Les forêts seront des faubourgs, nos prairies des places publiques. Déjà mes paroissiens forment une population tellement mêlée, que vous auriez peine à distinguer chez elle les vices indigènes ou exotiques, si je puis m'exprimer ainsi. Seul, je suis en position de saisir la différence de ces vices; car les uns, grossiers et naturels en quelque sorte, tiennent aux passions mauvaises de l'humanité; ils sont connus de longue date, et l'on sait comment se conduire avec eux; les autres, plus raffinés, sont le fruit d'une civilisation avancée, le travail laborieux et habile de l'intelligence méchamment perfectionnée; ceux-là bien souvent me confondent. Je disais dernièrement à monseigneur l'évêque : La candeur des hommes de notre âge ne va plus aux mœurs détériorées de ce temps-ci. Certains pécheurs me racontent

ce que je n'ai jamais su, jamais vu. Le sacerdoce va devenir bien difficile! Pour mon compte, je me crois tantôt trop sévère, tantôt trop facile; je doute de moi-même, et lorsqu'il m'arrive de me demander si je me suis conduit en bon et digne prêtre, pour peu que ma conscience ne réponde pas avec fermeté, avec certitude, je m'effraie, je me donne les remords que j'ôte aux mourans; ils me les laissent au cœur à mesure qu'ils s'en vont consolés. L'évêque essaya de relever mon courage; mais je ne tardai pas à faire la cruelle épreuve que ma raison n'a plus assez de force pour me servir de guide; que mon esprit, se laissant effrayer, ne se rappelle pas avec assez d'à-propos les règles strictes de l'église. Ce n'était dans cette épreuve, il est vrai, ni une simple faute, juste ciel! ni quelque vie tachée par un vice; c'était le crime appelé pour échapper au souvenir vengeur d'autres crimes; c'était.....

Il s'interrompit à ces mots, et ses traits éprouvèrent une altération profonde.

Il excita ma curiosité.

— Je n'ignore pas que votre cœur est un sanctuaire d'où ne sortent plus les secrets qu'on y renferme; sans cela, je vous presserais de me faire une confidence. Et je lui disais cela avec

un ton capable de la provoquer ; avant de l'avoir reçue, j'avais l'air d'y porter intérêt.

— Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, les accidens qui en ont été la suite, l'état de trouble et d'horreur où je suis encore plongé, je puis tout vous raconter. Comme je me suis armé sans doute de trop de rigueur, pour n'avoir pas songé que la bonté divine est une source abondante de pardons ; comme je ne me suis point laissé fléchir assez vite, moi, le prêtre, moi, chargé d'apprendre aux autres que Dieu n'est pas inexorable ; ce sera justice de publier quel a été mon châtiment.

« A quelque distance de mon presbytère s'élève une maison de modeste apparence, isolée, dans une position agreste, et bâtie avec une élégante simplicité. Un homme, tout à fait inconnu dans le pays, l'acheta et vint l'habiter peu de temps après le choléra, époque funèbre et fatale, où, dans plus d'une famille, l'avarice, la haine et la vengeance cachèrent leurs victimes sous les ailes du fléau. On sut à peine dans le village d'où cet homme venait, quel était son nom. Arrivé seul, il vécut seul ; un profond mystère l'enveloppait ; à son front chargé de rides, à son teint plombé, à sa maigreur extrême, on l'eût pris pour un vieillard : il en avait l'aspect ; seulement son œil ardent

décelait plus de jeunesse; dans l'ame de cet homme les grandes passions avaient grondé. Sombre, levé avant le jour, rentrant chez lui quand brillait le soleil, sortant de nouveau le soir quand descendait l'ombre, il fuyait ses semblables. Une pauvre femme lui préparait la plus frugale nourriture; il ne voulait ni ne pouvait peut-être supporter aucune figure humaine. On ne voyait même pas autour de lui un animal domestique avec lequel il sympathisât, et qui, par ses caresses, lui donnât la dernière consolation que recherchent et qu'obtiennent les êtres les plus abandonnés. Quand ses pas l'égaraient dans les bois d'alentour, la moindre rencontre, celle même d'un enfant, lui faisait ombrage; et quand le chant du bûcheron retentissait, c'était pour lui comme un signal de chercher un chemin opposé; il avait peur de la joie.

» Personne ne savait les secrets d'un cœur si troublé; nul ne s'expliquait une telle misanthropie. Ces secrets, un seul homme, un seul les a connus, et cet homme, c'est moi. »

Ici, mon attention redoubla. Le curé poursuivit :

« Souvent nous nous rencontrions dans les sentiers écartés; à la vue de mon habit de prêtre il frémissait, il proférait des mots mêlés

de haine et d'impiété, et, d'un pas rapide, il disparaissait; je faisais alors un signe de croix, et je lui envoyais ma bénédiction, persuadé qu'elle le recommanderait aux pardons du Ciel.

» La fin de cette vie étrange arriva. Une nuit, une nuit épaisse, accablante, j'étais couché dans mon lit, lisant les saints Evangiles, à la clarté d'une lampe, et comme bercé par le silence de la nature entière : tout à coup j'entendis au-dessous de ma fenêtre une voix empreinte d'un tel caractère qu'elle ne pouvait appartenir qu'à lui seul... qu'à l'homme dont je vous parle; elle articulait des mots entrecoupés par de sinistres gémissemens. Je sautai à bas du lit, je m'habillai à la hâte, et je descendis au jardin. Une impulsion irrésistible me forçait à marcher. Cette voix, mais plus éloignée, parvint encore à mon oreille, puis elle me parut se perdre et s'affaiblir dans la direction d'une maison devant laquelle je n'avais jamais passé sans prier tout bas. Je suivis instinctivement les derniers sons de la voix; et lorsqu'enfin je touchai le seuil de cette demeure redoutée, le bruit d'une arme à feu en sortit avec éclat. Je tressaillis; j'étais sûr que le malheureux frénétique s'était tué. O moment à jamais funeste! je n'avais que trop deviné! La porte étant ouverte, j'arri-

vai facilement jusqu'à sa chambre, où je le vis étendu sur le plancher; sa poitrine était déchirée, toute noire de poudre et de fumée. La vieille femme était penchée près de lui, essayant d'étancher sa plaie. Son humanité courageuse et intelligente lui disait d'agir ainsi : tout autre aurait couru chercher du secours, laissant mourir le blessé par la perte de son sang. Au surplus, les secours prompts ou tardifs ne pouvaient le sauver : le coup était mortel; nous l'apprîmes bientôt, hélas!

» Après l'avoir placé sur son lit, je lui adressai quelques-unes de ces paroles déposées par Jésus-Christ sur les lèvres du prêtre, pour aller de là au fond des ames, rallumer l'espérance, pour nous ouvrir le ciel quand la terre nous échappe, pour montrer Dieu qui s'avance et nous tend les bras quand les hommes se retirent et nous abandonnent. Il m'écouta : c'était le seul adoucissement qu'il eût jamais reçu. Je venais de toucher ce cœur torturé, et j'aperçus des larmes ruisseler, peut-être pour la première fois, sur son pâle visage. Je m'assis à ses côtés : j'étais seul, car, quoique je n'augurasse rien des ressources de l'art, je n'avais pas moins envoyé la vieille femme chercher le médecin du village. Avant son retour, le pécheur eut le temps et la force d'achever sa

confession tout entière. Mais de quelle horreur ne fus-je pas saisi!... Ma langue demeura glacée. Cependant le malheureux, qui sentait venir la mort, essaya de lire, du moins dans mes yeux, un pardon que ma bouche lui refusait : il n'y rencontra que l'épouvante. Oh! détestable action! je le laissai mourir avant que, rendu à moi-même, j'eusse pu l'absoudre. La femme et le docteur, à leur arrivée, me trouvèrent auprès d'un cadavre; je n'étais guère plus animé! leur présence me tira du néant. Je remplis alors les derniers devoirs de mon ministère, et je quittai la maison, emportant une souffrance jusqu'alors épargnée à mon ame. La vue de la mort m'était familière; la dernière confession, la confession suprême était pour moi un événement de tous les jours; mais je n'avais jamais assisté au supplice d'un suicide, et je n'avais jamais appris de si exécrables forfaits.

» Je regagnai mon presbytère. La lampe avait continué de brûler pendant que, près de là, une vie s'était éteinte. Je tombai à genoux, et je me mis à prier avec ferveur pour le repos de cette ame que j'avais laissé échapper sans la bénir, sans appeler sur elle les miséricordes du ciel. Je m'efforçai ensuite, par la lecture de quelques passages de mon bréviaire, de

rendre le calme à mes sens; mais je demeurai long-temps dans une agitation fiévreuse que le lit n'apaisa point. Je croyais entendre encore au-dessous de ma croisée le bruit des pas de quelqu'un qui fuyait, de cet homme qui était venu, peut-être, pour verser dans mon sein les secrets de sa vie; mais alors son projet de se tuer m'aurait été connu, ou je l'eusse deviné; alors je l'en aurais détourné, je me serais attaché à lui; en le serrant dans mes bras, j'empêchais l'arme criminelle de se poser sur sa poitrine. Hélas! n'est-ce pas cette crainte qui l'a retenu, qui l'a éloigné si vite de ma porte où une bonne pensée l'avait conduit?

» Au milieu de ces réflexions je m'assoupis; le livre s'échappa de mes mains. La lampe épuisée jetait près de moi une lueur blafarde; mes yeux commençaient à se fermer, mais ils se rouvrirent avec une sorte de convulsion, à l'aspect de la figure sanglante du suicidé. Je le vis debout, au pied de mon lit : une terreur subite m'ôta tout mouvement, et mon ame était comme à l'étroit dans ma poitrine; la présence du spectre m'accablait de cette lourdeur de l'air qui pèse si fort à l'approche de l'orage. Pour éviter un objet aussi effroyable, je voulus baisser mes paupières,

elles s'y refusèrent. Cependant, après avoir appelé à mon aide tout ce que j'avais de volonté, je tentai de cacher ma tête sous mes draps ; le spectre les retint avec ses deux mains osseuses ; de tous mes pores une sueur froide couvrit mon corps ! Par un effort surnaturel, je parvins à me lever ; je me précipitai la face contre terre, je fis le signe de la croix ; mais le spectre ne disparut point. Je récitai plus d'une prière ; mais il restait toujours, me suivant de son regard plombé. Je l'avoue, dans mon angoisse, le souvenir de quelque superstition profane, impie, traversa ma pensée, et je murmurai, craintif et pâle, d'absurdes paroles qu'une vieille paysanne m'avait enseignées dans mon enfance, pour repousser les sortiléges ; le spectre ne remua point ; je sentis se dresser mes cheveux, mes membres se roidir et mes dents claquer.

» — Puissance divine ! m'écriai-je, suis-je assiégé par l'ennemi des enfans de Dieu ?... — Le spectre fit un signe de tête affirmatif. Je voulus crier, non pour demander assistance ; je ne devais rien attendre de personne, mais je pensais qu'en lui montrant toute ma frayeur il aurait quelque pitié de moi ; comme si les spectres avaient de la pitié ! Aussi mes cris furent-ils inutiles ! il ne détourna pas ses re

gards, et d'une voix cuivrée, telle que le sépulcre seul la connaît, il poussa de lamentables gémissemens. Je me sentis saisir d'une horreur sans nom.

» Enfin trouvant, dans ma peur même, de l'énergie, je voulus m'élancer vers la porte; mais le spectre se mit en travers, et sa seule présence était un obstacle plus invincible qu'une barrière de fer. Je demeurai comme attaché à la même place. Je continuai de prier; lui continua de se plaindre; c'était comme le râlement d'un agonisant. J'entendis l'horloge du village; j'essayai de tourner ma tête du côté de la fenêtre pour voir poindre l'aurore; je ne pus la remuer. Une effrayante attraction tenait mon cou immobile; une puissance extérieure disposait de tout mon être, et, dans la faiblesse que me causait cette lutte, je ne pouvais même pas me débattre. Le quart-d'heure sonna; il m'avait paru long comme un siècle! Un autre quart! encore un autre. Oh! c'était une éternité d'horreur! Le marteau de la cloche frappa lentement une nouvelle heure, de celles envoyées au loin, dans les airs, pour éveiller la contrée : le spectre ne bougea pas. Le jour parut; les rayons du soleil glissèrent par la fenêtre, et, se projetant autour de moi, éclairèrent graduellement les murs de ma

chambre. La lumière tomba en plein sur le spectre et inonda son odieuse face avec une effroyable splendeur; un de ses rayons le traversa : preuve évidente que ce n'était point une créature humaine. Cependant il paraissait conserver l'aspect d'une substance réelle; je voyais chaque nerf, chaque fibre de ce corps décharné et transparent; mais je me demandais aussi comment, s'il n'appartenait point à la terre des vivans, le jour né le rendait pas au sépulcre d'où les morts ne s'échappent, dit-on, que pendant les ténèbres? Pour moi seul les lois de l'univers étaient-elles plus violées encore qu'elles ne le sont ordinairement dans ces sortes de prodiges? S'agissait-il de ces grandes catastrophes qui se font précéder par d'horribles présages, par le soleil qui pâlit, par la tombe qui s'émeut? C'était à me confondre!

Comme pour me fuir moi-même, je me traînai vers une chaise placée assez loin de mon lit. Le chant matinal du coq, ce chant qui annonce le réveil de la terre, vint faire palpiter mon cœur. Je découvris le ciel, la campagne; tout était calme; aucun désordre dans la nature : je tournai la tête derrière moi, espérant être délivré de l'affreuse apparition; elle était toujours là.

» Mais je n'avais pas atteint le dernier degré de la terreur. Le spectre se mit à genoux devant moi, dans l'attitude d'un pécheur implorant, par l'intercession du prêtre, le pardon du Très Haut. Il ne parlait pas, car il lui était interdit sans doute de proférer des paroles humaines ; de sa bouche cependant sortait un son guttural assez semblable aux accens imparfaits et douloureux d'un muet qui lutte avec effort pour se faire entendre. Sur son front on n'apercevait ni le rouge de la honte, ni la pâleur du repentir, car ce front n'avait point d'expression, nulle trace de sentiment. Ses yeux même ne disaient rien : quand l'ame est absente du corps, les yeux n'ont plus qu'une flamme comme celle du brasier ; ils sont vides de pensée. Le spectre cherchait à m'attendrir : plus il s'efforçait de n'être pas effrayant, plus il me causait d'effroi. Du milieu de sa poitrine le sang coulait à flots ; du sang vrai, du sang des hommes ; il me le montrait du doigt ; son autre main, étendue de mon côté, faisait le geste que j'emploie pour bénir et absoudre. Était-ce là ce qu'il me demandait ? venait-il, du fond des ténèbres, réclamer et obtenir ce que sa mort trop prompte, ou ma réflexion trop lente, ne m'avait pas laissé le temps de lui accorder, pour le malheur de ma conscience !

Je crus ainsi le comprendre. Une douleur inexprimable s'empara de moi ; une vive compassion s'éveilla dans mon sein ; je me levai, je fis un pas vers lui ; j'allais réciter la prière, appeler l'Esprit-Saint ; j'allais..... — A ce souvenir, je crois sentir mon âme traversée par la lance de l'archange Michel. — J'allais peut-être absoudre Satan lui-même, bénir le maudit, au front duquel est attaché un anathème qui sera long comme l'éternité ! Cette fois je songeai à m'échapper par la fenêtre ; je l'ouvris d'une main tremblante ; ma poitrine était oppressée, la vie me quittait ; ma dernière heure était venue.

» — Sainte Marie, pensai-je, ceci peut-il être une vérité ? sûrement je dors ; ce fantôme est l'enfant de mon délire. » En ce moment quelqu'un marcha dans le jardin ; j'aperçus le jardinier qui s'en allait à travers les charmilles, distribuant de toutes parts son coup-d'œil d'inspection, ainsi qu'il avait coutume de le faire chaque matin.

» Puisque je reconnaissais cet homme, puisque je le voyais aller et venir, je ne rêvais donc pas. Cependant j'avais là, près de moi, à deux pas, un fantôme épouvantable, dont les yeux, quoique sans vie, flamboyaient ; dont les regards pénétraient jusqu'au fond de mes veines

pour y brûler mon sang! Ce n'était pas une hallucination, mais une fatale réalité. Que faire, juste ciel! que faire?... Une inspiration soudaine m'illumina. — Simon! m'écriai-je, Simon, entre dans l'église, prends la grande croix d'argent sur le maître-autel et apporte-la. Va, cours et reviens vite.

» Il ne tarda pas : un instant après je l'entendis dans mon escalier. Oh! comme mon cœur battait! Il ouvrit la porte; il parut avec le Christ, notre sauveur à tous, avec Jésus, le grand purificateur du monde. A cet aspect, les machinations infernales furent déjouées; ma délivrance s'opéra avec toute la rapidité d'un miracle, et, tombant baigné de sueur aux pieds du Dieu resté seul devant moi tout radieux de sa victoire sur l'esprit du mal, la prière déborda de mes lèvres pour soulager mon ame pleine de terreur. »

Le récit du curé produisit sur moi un effet magnétique : je ressemblais, tout ému, tout effrayé, à cette pauvre petite créature à qui l'on raconta *le Roi des Aulnes*. Pour me rassurer, et pour ne pas finir comme l'enfant mort de peur, j'appelai la réflexion à mon aide. Elle m'apporta le pénible souvenir de Pascal, qui, sous ses pas, voyait les noirs abîmes entrouverts; en même temps, le maintien du curé me parut si

calme, si vénérable, il y avait dans ses regards tant de sérénité, qu'il me sembla plus juste encore de chercher la cause de sa vision dans le suicide même, auquel son imagination, rendue ardente par la solitude, prêtait des couleurs sombres et surnaturelles; auquel sa conscience se croyait si bien mêlée, qu'elle faisait, pour le punir, sortir et mouvoir l'un des fantômes de l'enfer.

L'OFFICIER DE CULLODEN.

—

Nouvelle.

" Beside that cottage porch
A Girl was on her Knees;
She held aloft a showy scarf,
Which flutter'd in the breeze:
She breath'd a prayer for him,
A prayer he could not hear;
But he paused to bless her as she knelt
And wiped away a tear. "

Thomas Haynes Bayly.

L'OFFICIER DE CULLODEN.

—

Par des chemins rudes et pierreux, au sein de la montagneuse Écosse, un voyageur, sans compagnon ni guide, s'avançait à travers les bruyères qui, trempées de l'humidité des derniers momens du jour, paraissaient couvertes d'une pluie de perles brillantes. L'air était plein de l'odeur du thym sauvage, du parfum d'une foule d'herbes aromatiques ; quelques

rayons laissés en arrière par le soleil déjà plongé dans les rouges vapeurs de l'horizon, faisaient, du sommet de chaque rocher, une pointe de rubis. Au pied de ces rochers, des troupeaux épars se rassemblaient à la voix des pâtres qui les appelaient pour les ramener au bercail. Mais, excepté ces pâtres et ces troupeaux, nul être vivant ne se montrait; nul bruit ne retentissait dans le silence de cette solitude.

Le voyageur était à pied. Étranger dans ce pays, ainsi que l'annonçaient ses vêtemens à la mode du midi de la Tweed, il le parcourait d'un pas inquiet. Sous ses yeux se déployait une terre ennemie pour un orangiste. Sa marche un peu incertaine le conduisit près d'un amas de ruines formant une enceinte circulaire. D'après la tradition, c'étaient les débris d'un temple, dernière trace de la domination romaine. Il s'arrêtait en face de ces ruines, indécis s'il n'y chercherait pas un refuge pour la nuit, lorsque le chant religieux d'une voix de femme frappa son oreille. Ayant fait quelques pas de plus, une lumière se fit voir dans une habitation à peu de distance, au fond d'une vallée étroite et profonde. Il descendit avec précaution vers cette vallée; la pente en était escarpée. D'un côté un précipice, de

l'autre un torrent, au milieu un sentier rendu glissant par le souffle mouillé du soir. Après bien des efforts il arriva au bas, et, trouvant un pont de bois jeté avec hardiesse, il le traversa pour atteindre l'autre rive.

La lumière se montrait toujours devant lui; c'était comme une étoile propice qui le guidait.

En s'approchant, il découvrit une chaumière d'une construction aussi simple que les plus simples du pays. La fenêtre était ouverte pour laisser passage à l'air frais de la nuit. Appuyé contre le mur, ses yeux pénétrèrent dans la chaumière, où il aperçut une jeune fille prosternée devant une image de la Vierge. Elle ne chantait plus, elle priait, et sa prière devait aller directement au ciel, car ainsi parlent les anges. A son côté pendait un rosaire terminé par une croix d'or qui tombait jusqu'à terre. Comme elle était tournée vers la Vierge, le voyageur ne la voyait que de profil, mais pouvait-il ne pas la reconnaître? Son cœur n'avait-il pas devancé ses yeux? Pour ne point la troubler dans son pieux recueillement, il demeura immobile, muet, jusqu'au moment où elle se leva; alors il osa lui adresser quelques mots qui révélèrent sa présence. Dans sa surprise, la jeune fille porta sur lui ses regards; elle

étouffa un cri soudain ; mais rien dans son maintien n'annonça la crainte ni le déplaisir. Après un court silence, d'une voix émue elle le pria d'entrer. Quelques questions, quelques brèves réponses s'échangèrent d'abord entre eux, mais bientôt il parla plus longuement, et elle l'écouta avec un profond intérêt. Ils se dirent tout leur passé : non seulement les actions, mais les pensées, et jusqu'à leurs rêves. La confiance, en amitié, est un devoir ; en amour, c'est un bonheur.

Leur entretien fut interrompu par l'arrivée d'une domestique, joyeuse fille, née, ainsi que le chamois, sur les rochers ; elle jugea qu'un peu de nourriture serait bonne à offrir à ce voyageur, dont la figure si noble, si belle, montrait cependant l'empreinte d'une grande fatigue. Son offre fut vivement appuyée par sa jeune maîtresse rendue aux choses de la terre, car jusque-là son ame ravie l'avait tenue dans ces espaces enchantés où les amans n'ont plus souci que de leur tendresse. Après avoir dit de préparer tout ce que la chaumière pouvait renfermer de meilleur, elle s'adressa à son hôte :

« Vous trouverez ici l'accueil qu'on reçoit dans les montagnes ; mais vous serez obligé de chercher un logement dans une autre maison.

Il en est une tout près, où vous conduira plus tard un enfant, frère de lait de cette fille. Que mon costume ne vous étonne pas, ajouta-t-elle. » Et voyant que ses pieds nus attiraient les regards de l'étranger, elle lui apprit comment elle avait dû adopter les usages d'un peuple au milieu duquel elle vivait.

Un modeste repas fut servi. Il l'avait à peine achevé que le vieux Donald, un montagnard qu'il avait laissé en arrière chargé de sa valise, entra, attiré par la lumière, pour demander un moment d'hospitalité. Il fut surpris et charmé de rencontrer celui qu'il devait trouver à Ardloch, où le rendez-vous était donné. Selon la coutume nationale, le poignard était à sa ceinture et le bouclier sur son dos. Après avoir posé la valise à terre, il s'assit à côté, sur un siége grossier, comme une sentinelle fidèle veille près du dépôt qu'on lui a confié.

L'étranger se leva, ouvrit sa valise, et en tira un petit paquet qu'il donna à sa belle hôtesse : il contenait un missel richement enluminé. Elle le reconnut, le pressa contre son sein. C'était un missel qui lui venait de son père, et qu'elle avait oublié au pays de France, dans la rapidité de son départ.

Son père, Dundas-Mac-Kensie, d'Ardloch,

était le chef du clan des Kensies. Heureux au sein de sa famille, un cri de guerre ne tarda pas à l'appeler sous les drapeaux de crêpe d'Édouard, déployés par un temps d'orage. Dundas d'Ardloch mourut à Culloden, dernier espoir des Stuarts.

Presque tous ses biens furent confisqués; les troupes royales ravagèrent le reste à plaisir. Sa veuve résolut alors de chercher asile, avec Lucy, sa fille unique, en France, où plusieurs Écossais s'étaient réfugiés. Tout le clan, tout ce que la guerre en avait épargné, se rallia autour de la famille de son ancien chef, pour lui faire honneur jusqu'au rivage. Ils rencontrèrent dans leur fuite une bande d'habits rouges; on voulut se défendre, mais depuis Culloden la fortune était cruelle aux montagnards. La brutalité des vainqueurs allait ne plus connaître de bornes, lorsqu'un jeune officier accourut, alors qu'un soldat, ayant pris la jeune fille par le milieu du corps, la tirait avec violence de dessus son cheval. Un coup de sabre étendit mort le misérable; cela fut fait en un clin-d'œil et passa comme un rêve effrayant; mais l'action hardie du jeune officier, ses yeux pleins de feu laissèrent des traces profondes.

Pendant plusieurs jours il ne quitta ni la

mère, ni la fille, et les garda avec anxiété. Lorsqu'elles se rendirent au vaisseau, des paroles d'amour et des engagemens irrévocables furent échangés avec Lucy. A quinze ans, les sermens sont sacrés, parce qu'ils partent d'une ame pure et qui se livre tout entière.

Après une séparation de cinq années, ce même officier était assis près de la fenêtre ouverte, pendant cette belle nuit, la jeune fille à ses côtés; leurs paroles étaient douces et passionnées; chaque son tombait distinctement au milieu du bruit que faisait le torrent dans sa course précipitée.

Lucy, un bras appuyé sur l'épaule du jeune homme enivré, lui disait : « Mon ami, au couvent où ma mère et moi nous nous étions retirées, dans le silence de la cellule, à l'heure de la prière, la scène du combat revenait sans cesse à ma mémoire. J'aimais le calme de la chapelle, lorsque le jour mourait sur les vitraux; votre figure m'apparaissait à la clarté des cierges de l'autel. Dans mon missel même je croyais lire les expressions de votre tendresse que vous me faisiez ainsi parvenir à travers les mers qui grondaient entre nous.

» Hélas! ma mère mourut. On la déposa dans le cimetière du couvent, et je pleurai

sur elle. Vint alors l'amour du pays à plein dans mon cœur, où déjà régnait un autre amour. Je demeurais assise, durant les longues soirées, la tête posée sur mes deux mains et les yeux voilés de larmes; car Ardloch, son lac solitaire, ses joncs argentés par la lune, étaient devant moi. Ceci ne pouvait durer. Un prêtre, qui m'avait prise en affection, offrit d'accompagner mes pas; il voulait tout à la fois me servir de guide, et, né comme moi en Écosse, il se proposait d'y relever la foi catholique languissante.

» Nos pieds touchèrent enfin l'Écosse; nous franchîmes les rochers qui lui servent de remparts contre la mer, et le troisième jour fut le terme du voyage.

» — C'est Ardloch! m'écriai-je, ou plutôt ce sont des débris! — Tout ce que ces débris me rappelaient, le prêtre ne le comprenait pas. Les lieux que nous avons habités dans notre enfance, dans les jours heureux, peuvent crouler, ils conservent un souvenir qui nous parle, qui nous émeut. Les ruines ont une ame.

» Oui, oui; Ardloch désolé, abandonné, mais c'était Ardloch!

» En approchant, nous aperçûmes de tristes ravages. Le jardin était sans culture, la grande cour remplie d'herbes; les rayons du soleil

tombaient, à travers les fenêtres brisées, sur les dalles du vestibule; mais les armes de Dundas Mac-Kensie étaient encore suspendues au mur, aucune n'avait été déplacée. Et je m'assis sur la chaise de chêne où tant de fois, jadis, je m'étais reposée.

» Cependant je ne voulus pas faire d'Ardloch ma demeure. — L'orpheline était devenue trop pauvre! — Je choisis dans la vallée cette chaumière, encore habitée par l'un de nos fidèles serviteurs.

» Mon retour fut bientôt connu; on s'en réjouit, car mon père était aimé, et le reste du clan disait : Le sang de notre chef est revenu avec sa fille. La sympathie et la compassion m'entourèrent. Un autre sentiment s'éveilla dans plus d'un cœur. Dans le mien, ton souvenir et ton image me rendaient insensible à tout ce qui n'était pas toi; la chaleur de leurs discours rencontrait aisément la froideur de mes refus. Un seul, James Moïdard, brave guerrier sous les ordres de mon père, à Culloden, plus ardent, plus passionné que tous ceux contre lesquels j'avais à me défendre, me rendait triste de mes dédains pour lui. Ma famille en tout temps le protégea, pour la première fois il en était repoussé. Ce ne fut pas sans amertume qu'il reconnut avoir au cœur un amour désespéré; il

soupçonnait un rival. — Qui donc? me disait-il; quelque étranger du Midi!! — Et cette idée faisait bouillonner son sang, — le sang d'un Écossais. »

Ici l'officier regarda Lucy d'un œil où la fierté, jointe à l'audace, annonçait que dans son sang aussi il y avait haine pour un rival, haine pour un enfant de l'Écosse.

« — Oh! je n'ai jamais rien eu à craindre de Moïdard, reprit vivement Lucy; il est noble, il est généreux; mais, lors même qu'il y aurait eu à le redouter, te voilà maintenant; toi, déjà une fois mon libérateur, toi qui seras mon appui à tout jamais, j'aurai pour garant de ma sécurité ton courage. »

A ce moment une larme mouilla les yeux de Lucy. Qu'une larme est belle dans l'œil d'une femme! la goutte de pluie, laissée dans le calice d'une fleur par l'orage en fuyant, est moins brillante et n'a pas un tel charme.

Quelques années de plus avaient développé les attraits de Lucy. Toute sa personne était empreinte de la douceur d'un ange descendu du ciel pour consoler l'humanité. A travers l'ombre de sa paupière s'échappait un regard céleste; un peu de mélancolie régnait sur son visage : si l'on ne savait que son âme pure ne renferme que des pensées saintes et vir-

ginales, on craindrait qu'elle ne fût chargée d'un souvenir pénible; c'était un reste des tristesses de l'exil. A sa vue le cœur devinait comment, dans l'éternité, nous apparaîtra la femme que nous aurons beaucoup aimée dans ce monde : telle était la fille timide de l'intrépide Dundas; mais dans sa timidité on découvrait quelque chose de dominateur : ainsi le cygne craintif frappe l'onde de son aile et s'éloigne lorsque l'on approche du lac qu'il habite; mais dans sa fuite, la tête haute, il semble dire : Ceci est mon empire.

Et l'officier devant elle s'écriait : « Maintenant tu es à moi! à moi pour toujours, à moi pour la vie et au-delà! Combien j'ai partagé les maux que te faisait souffrir l'absence! Pourquoi mon devoir m'enchaînait-il sous les drapeaux? Dès que j'ai pu un moment être libre, j'ai traversé la mer, j'ai couru au couvent où j'appris ton départ, et, revenant aussitôt toucher les blancs rochers de l'Angleterre, je suis accouru ici, sous le ciel de l'Écosse. Lucy, désormais, ne se séparera plus de moi ni de sa patrie. »

Tout à coup on entendit au dehors des pas pressés et des voix vives et bruyantes. En peu d'instans trois hommes parurent sur le seuil de la porte : le premier était jeune, d'une physio

nomie mâle et prononcée. Au bonnet posé sur sa tête, à la couleur de son tartan, à son air hautain, il était facile de reconnaître James Moïdard. Sa main se portait déjà sur le pistolet placé dans un ceinturon, mais un homme plus âgé semblait le raisonner et lui montrait du doigt l'étranger demeuré calme à leur aspect. Lucy, dans une attitude digne, les regardait avec un sentiment d'inquiétude et de curiosité. — Ils s'arrêtèrent à l'entrée; ils hésitaient; l'arrivée de l'étranger avait été remarquée dans les lieux de son passage; sans qu'il s'en doutât, l'un des hommes de Moïdard le suivit de loin jusqu'à la chaumière; à la première vue, le chef comprit qu'il se trouvait en présence de son rival; frémissant de rage et de jalousie, il le toisa d'un œil arrogant de la tête aux pieds. — Un Anglais! — A mesure qu'il le regarda davantage, un souvenir terrible contracta tous ses traits. — Il fit un pas de plus, — s'arrêta encore. — Enfin, s'avançant, il prit avec solennité la main de Lucy : « Fille de Dundas Mac-Kensie, connaissez-vous cet homme? »

Elle aurait répondu d'une manière brève et dédaigneuse, mais il y avait quelque chose dans le ton de Moïdard qui glaça ses lèvres; sa figure pâlit, sa parole trembla, et sa bouche ne fit en-

tendre que des mots tristes et timides. Moïdard, d'une voix terrible, s'écria :

« Dans la bataille de Culloden, j'ai vu le sabre de cet homme se lever et frapper à mort votre père ! »

La main de la jeune fille devint froide dans celle de l'Écossais. — Elle ne cria ni ne pleura ; ses yeux cherchèrent ceux de Moïdard, en s'efforçant de pénétrer jusque dans son ame pour y découvrir la vérité ; elle soupira, puis, se tournant vers le jeune étranger, elle lui dit d'une voix presque éteinte :

« Sir Thomas Howel, est-ce vrai? dites, est-ce vrai?

» — Le misérable qui invente cela..... » dit le jeune homme en se levant avec impétuosité.

Mais, hélas ! le calme presque surnaturel, le sang-froid imperturbable du montagnard, firent assez voir qu'il dénonçait ce dont il était sûr. — Un sourire où se lisait la vengeance traversa ses lèvres ; sa main ne toucha point son poignard, quoique l'injure de son rival fût tombée dans son cœur ; il se sentit maître de lui. La mâle beauté de ses traits, sur lesquels toute passion en ce moment semblait amortie, son attitude impassible, contrastaient avec les terribles angoisses de deux êtres, dont l'un implorait Dieu d'un œil humide, dont

l'autre menaçait Moïdard de ses regards furieux.

C'était une scène affreusement belle.

Alors l'orpheline demeura convaincue; de ses deux mains elle pressa fortement son front, se tourna vers l'étranger, puis vers celui qui l'avait accusé, et elle s'évanouit à leurs pieds. On la releva doucement; les domestiques arrivèrent et la portèrent dans sa chambre. Les deux jeunes hommes, résolus et désespérés, restèrent seuls en présence. Des mots vifs et heurtés s'échangèrent. — Les sévères questions de l'Anglais, les courtes réponses de l'Écossais, firent naître une altercation d'où la vérité sortit accablante pour le malheureux Howel. Le montagnard retraça jusqu'au moindre détail du combat personnel, au milieu de la mêlée, entre le père de Lucy et l'homme qui plus tard devait devenir son amant.

Il ajouta : « J'étais là; je vis l'un donner la mort, je vis l'autre mourir : si les flots de la mêlée ne m'eussent pas enveloppé, ce n'est pas toi qui aurais pu te réjouir avec ton roi hollandais de sa détestable victoire. Dundas n'a pas été vengé sur l'heure... Patience!...

» — C'est tout un rêve, dit Howel, c'est un terrible rêve! Non! s'écria-t-il en se frappant la poitrine dans un accès de rage, il n'y a point

de crime dans les combats. Le soldat, quel que soit le coup qu'il porte, n'est jamais un assassin. Celui qu'il tue, il ne le connaît pas, il ne doit jamais le connaître. Lucy ne révoquera donc pas son serment : elle est ma fiancée, chef, elle sera ma femme! »

Ces mots, comme une étincelle soudaine, rallumèrent les passions étouffées de Moïdard.

« Le sang de son père est sur ta main, dit-il avec un air aussi fatal que le serait un coup de poignard; la malédiction de sa fille te suivra!

» — Non! malédiction sur celui qui trouble mon bonheur! reprit l'Anglais avec colère. Traître! qui t'a poussé à retirer cette histoire du tombeau, si ce n'est l'amour de Lucy pour moi? car elle m'aime, Lucy, et te l'apprendre, c'est te punir! »

Moïdard, semblable au taureau blessé, se leva et sortit de l'habitation. Howel comprit le geste qu'il fit en partant, et le suivit. Les deux compagnons du chef montagnard se seraient volontiers mêlés à la querelle de leur maître, mais ils furent retenus par le vieux Donald, qui prit son javelot, détacha son bouclier, et dit avec énergie qu'ayant été loué par l'homme du Midi, il se tiendrait près de lui pour le protéger.

Bientôt, en dehors de l'habitation de Lucy,

sur l'une des rives du torrent, brilla une clarté soudaine. On venait de couper des branches d'un pin résineux, et on les avait allumées. Ces torches improvisées jetaient une lueur funèbre. Le choc des épées retentissait. Cette lumière, ce bruit, frappèrent Lucy, revenue à la vie. Après avoir essayé de se lever, mais en vain, elle dit à ses domestiques de regarder par la fenêtre pour savoir ce que ce pouvait être : « Dites, que voyez-vous? »

Ils répondirent que deux hommes se battaient; que l'un d'eux luttait péniblement, que l'autre le pressait avec force, mais qu'il était impossible de distinguer les traits des combattans.

Alors il y eut un sourd murmure de voix suivi du pas lourd de plusieurs hommes : l'instant d'après tout redevint tranquille. Elle écouta; le torrent seul répondit. Oh! sûrement la mort avait passé là!

Le jour vint enfin. La lumière naissante parut à travers la fenêtre étroite : Lucy rassembla ses forces, et, se traînant avec peine, elle sortit. Ceux qui l'avaient vue si belle la veille l'auraient à peine reconnue, si abattue aujourd'hui. Ses yeux ne se détachaient pas du ciel, comme si, plongée dans un abîme, Dieu seul pouvait l'en retirer. Le soleil se le-

vait radieux au-dessus des montagnes, les nuages s'empourpraient à ses rayons de feu. Toute la nature s'ouvrait à la joie du matin, le cœur seul d'une faible femme y restait fermé.

« Madame, dit la fille des montagnes en la soutenant pour marcher, voici la colline où ils combattaient : l'herbe est encore mouillée.

» — Oui, mouillée de sang, dit tout bas Lucy.

» — Sûrement, continua la jeune fille, il a été blessé; j'ai vu l'autre se jeter sur lui. Dans le moment même je n'osai vous le dire.

» — Lequel était-ce? dit Lucy d'un air mourant.

» — C'était le plus petit des deux. Je n'ai pu reconnaître son visage; mais sa taille, je la voyais, j'en suis certaine, c'est James Moïdard. A l'instant où il se retournait pour regarder votre chaumière, pour vous envoyer sa dernière pensée, peut-être, il a été frappé. Tout cela était bien confus à ma vue, mais, n'importe, j'en ai le souvenir. »

La joie d'apprendre que son amant est sauvé n'empêche pas Lucy de plaindre Moïdard. James fut le compagnon de son jeune âge lorsque son père habitait Ardloch. Ils avaient gravi ensemble les rocs escarpés et foulé de leurs

pieds le dryas et l'airelle. Et maintenant l'image de ce chef, tué parce qu'il l'avait aimée, tué presque devant la porte de sa maison, cette image l'accablait et l'accusait : c'était trop pour une fille au cœur généreux comme celui de Lucy Mac-Kensie. Elle aurait préféré Moïdard à tout autre, lorsqu'un événement imprévu amena Howel dans sa vie, et fixa au fond de son cœur un sentiment invincible pour son vengeur.

Elle promena ses yeux dans toute l'étendue de la vallée. L'aigle, frappant de ses ailes l'air avec bruit, jouait au-dessus du précipice; le pêcheur était assis en silence près du lac ; enfin sa vue s'arrêta sur le toit abandonné d'Ardloch. De sombres réflexions l'assiégèrent. « Non, non, se disait-elle, cela ne peut être; sa main est pure. — Mon père n'est pas mort sous ses coups. — Cependant, si dans la bataille... Eh bien! alors ne pourrais-je pas lui pardonner? — Mais m'unir à lui!... oh! douleur! douleur! » Désespérée, elle reprit le chemin de sa chaumière. Elle entendit alors une voix du dehors : « Dame d'Ardloch, il se meurt dans votre maison, dans la maison des Mac-Kensie. » C'était la voix du vieux Donald qui disait cela en secouant la tête. — Mourir si jeune pour l'amour d'une femme! Quel malheur! Si

du moins cela avait été pour une querelle de chefs !...

« Vierge sainte ! dit la pauvre fille, s'empressant d'accourir, secourez-moi à cette heure ! A-t-il voulu qu'on le portât à Ardloch ?

» — Oui, Madame ; il a dit que ce serait du bonheur pour lui de rendre le dernier soupir dans la maison de vos pères. Il a prié qu'on le mît dans votre propre chambre, votre chambre d'autrefois.

» — Oh ! James ! James ! s'écria-t-elle en tremblant ; et elle se hâta d'avancer. »

Donald ne la comprit pas, mais il voyait ses larmes, et d'un regard il les lui reprocha. Ils entrèrent dans l'antique maison, se précipitèrent dans l'escalier et le long du corridor qui menait à la chambre de Lucy, et là, sur un lit grossier, déjà livide comme un cadavre, et blessé à la poitrine, était Howel. Lucy poussa un cri déchirant, ses yeux s'attachèrent sur son amant d'une manière funeste. Elle respirait haletante, et put à peine murmurer ces mots : « Moïdard a fait cela ! »

Le sang mal étanché sortit à flots de la blessure d'Howel. Sans force pour parler, l'expression de ses traits semblait dire : Ne me haïssez pas, Lucy ! ne m'abandonnez pas ! C'était un de ces momens qui nous rongent comme l'in-

secte pique sous l'herbe la tige de la fleur. Lucy crut voir l'ombre de son père voltiger autour d'elle, sa voix frapper distinctement son oreille, même les armes suspendues au mur résonnèrent d'un bruit sourd. Les battemens de son cœur auraient pu être entendus, tant le silence était profond.

« Que Dieu s'éloigne de moi si jamais je l'abandonne ! » dit-elle en levant un regard de douleur au ciel. Elle baisa ses lèvres, pressa ses mains dans les siennes qui tremblaient comme une feuille; le lien qui retenait ses cheveux se dénoua, et les tresses tombèrent sur le cou de son amant. « Regardez, dit le vieux Donald, le sang d'Ardloch n'est d'aucun poids dans tout ceci. » Il disait vrai; car lorque la jeune fille donna des ordres pour que de prompts secours fussent prodigués au malheureux Howel, il y avait dans sa voix et dans sa contenance une résolution triste, mais ferme et sévère. Le chirurgien du village le plus proche arriva, et, après avoir examiné la blessure de l'officier, il le déclara en danger imminent. A cette parole, Lucy s'assit près du lit. « Quoi qu'il arrive, dit-elle tout bas, je ne te quitterai plus. »

Howel avait les yeux attachés sur elle. A la pâleur du front de la jeune fille, il devina que

sa vie touchait à son terme ; mais en même temps il vit dans ses yeux toute l'énergie, toute la tendresse d'une femme pleine d'amour et de courage. Elle lui parla de cette voix douce qu'elle lui avait fait entendre le soir précédent, le soir de son arrivée ; mais elle ne sourirait plus.

Le chirurgien avait promis de revenir encore, et quand la nuit parut il se montra. Son silence dit assez que tout secours était désormais inutile. Peu d'instans après quelqu'un traversa la cour et monta l'escalier. Les pas étaient pressés. On entra dans la chambre, et James Moïdard se fit voir. La compassion l'amenait. Il recula lorsqu'il aperçut Lucy. Elle couvrit un moment sa figure de ses deux mains, et ensuite elle porta ses yeux avec fermeté sur Moïdard ; qui tour à tour regardait le blessé et sa consolatrice avec une expression de désespoir.

« Viens-tu le voir mourir ? n'es-tu pas assez sûr des coups portés à ta victime ? » ainsi parla Lucy.

« Un autre sentiment m'appelait, dit le chef écossais, et quoique ta vue ait réveillé ma haine, il me reste encore de la pitié pour lui. Je l'ai blessé, mais loyalement, mais en combat singulier où chacun de nous défendait sa vie. Nos épées se sont croisées en présence

de témoins. Je l'ai blessé; le sort aurait pu tourner contre moi, car il a été brave et vigoureux, l'officier de Culloden. Qu'il parle lui-même, qu'il le dise. »

Le chirurgien, qui dans ce moment interrogeait sous sa main le cœur de l'étranger, répondit : « Il ne parlera plus. » L'infortuné dormait de ce sommeil qui n'a point de songes et jamais de réveil.

Alors l'Écossais s'adressa d'une voix émue à la jeune fille. Un rire étrange fut sa réponse, — un long rire. — Puis, debout, et parlant au cadavre : « Mon bien-aimé, lève-toi; donne-moi ta main pour me conduire à l'autel; je suis ta fiancée. Oh! que je suis heureuse! Vois comme je suis belle avec ma parure de noces! »

A ce spectacle, James Moïdard s'écria :

« Vierge Marie, mère de Dieu, ayez pitié d'elle! »

LOUIS XI.

Tableau de son Règne.

« Je l'ai cognu et ay été son serviteur à la fleur de son âge et en ses grandes prospérités, mais je ne le vis jamais sans peine et sans soucy.

» . . . . . Il savoit n'estre point aimé des grands personnages de ce royaume, ne de beaucoup de menus; et si avoit plus chargé le peuple que jamais roy ne fit.

» . . . . . Car oncques homme ne craignit plus la mort, et ne fit tant de choses pour y cuider mettre remède comme luy. »

Philippe de Comines.

« Que Louis XI ait haï Charles VIII, cela ne conclut rien : un si mauvais fils pouvait aisément être un mauvais père. »

Voltaire.

« Brave chevalier à vingt ans et pusillanime vieillard.

» . . . . . Le constant travail de Louis XI et l'idée fixe qui le domina furent l'abaissement de la haute aristocratie et la centralisation du pouvoir dans sa personne; ce qu'il fit, en bien et en mal, vient de cette préoccupation. »

Châteaubriand (Études Historiques).

LOUIS XI.

—

Il y a deux époques distinctes dans la vie de Louis XI, ce qui en fait deux personnages, ayant chacun une physionomie particulière.

Le premier est bien connu : c'est le Louis XI avec son grotesque bonnet, auquel est suspendue l'image en plomb de la madone, petite amulette qu'il a rendue célèbre ; c'est le compère de Tristan, qu'il traitait sur un ton de fa-

miliarité badine, pour indiquer apparemment que la potence n'était pour lui qu'un badinage. Roi patelin, il prêtait à ses cruautés un langage de miel; roi dévot, faisant mille politesses à la Vierge, *sa petite maîtresse*, *sa grande amie*, il mêlait les plus grossières superstitions à la pureté des choses les plus saintes. Louis, un genou en terre, la main dans celle du bourreau, se jouait du ciel, soit qu'il considérât la clémence d'en haut comme un bill d'impunité que Dieu ne pouvait refuser aux prières d'un roi, soit qu'il voulût persuader que ses vengeances étaient toujours de la justice parce qu'elles partaient d'une conscience religieuse.

Le second, sinon ignoré, du moins tenu dans l'ombre, c'est le dauphin, preux chevalier, prince lettré, brave soldat, mais, en même temps, mauvais fils, hardi rebelle, fauteur de troubles. Dévorant de ses regards le sceptre que sa main ne pouvait encore atteindre, il trouvait son père bien lent à mourir : au point que le malheureux Charles VII n'osa plus toucher à aucun aliment, tant une si haute piété filiale lui faisait craindre un poison parricide.

En parcourant cette vie, où le crime et la bassesse ont une large place, mais vie assez utile à la monarchie pour que l'histoire en rehausse

le souvenir, assez fortement colorée pour que les romanciers s'en soient emparés, nous rencontrerons et nous mettrons en scène les deux personnages : le dauphin et le roi.

Quant à la période historique que traversent le prince héréditaire et le monarque puissant, quoique très vaste, peu de mots suffiront cependant pour en donner une idée générale. Anarchie et pouvoir, action et réaction ; le dauphin prenant l'anarchie pour sa part, le roi se donnant celle du pouvoir. Ce mouvement en sens contraire s'offre souvent dans notre histoire. Après Charles VII et les halles de Paris, Louis XI ; après la Fronde, Louis XIV ; après la terreur et le Directoire, Napoléon. Un peuple est un océan : il a son flux et son reflux.

Toutefois, dans ce balancement des flots populaires, tantôt se repliant sur eux-mêmes, tantôt venant expirer au pied du trône comme la mer sur le rivage, la royauté poursuit son œuvre laborieuse. Il s'agissait en ce temps-là de constituer la nationalité française, de réunir en une seule et grande souveraineté ces centaines de petites souverainetés éparses sur le sol de l'ancienne Gaule ; de fondre dans la couronne royale les couronnes de ducs, de comtes et de barons, qui brillaient autour d'elle d'un éclat rival. L'œuvre était depuis bien des siè-

cles commencée, tous les rois se la faisaient passer de main en main; c'est ainsi qu'elle arriva jusqu'à celles de Louis XI. Il la fit avancer beaucoup, mais par des moyens nouveaux. Jusqu'alors on avait employé l'épée; il n'eut recours, lui, qu'à la ruse. Au lieu de combattre, il négocia; au lieu de tuer sur le champ de bataille, il tua sur l'échafaud. A vrai dire, son chef d'armée, ce fut le bourreau : c'était un singulier connétable que Tristan!

Mais comme le but lui semblait noble et national, Louis se montra peu scrupuleux sur les moyens. La postérité, par la manière dont elle le juge, l'imite. Tout en flétrissant son caractère et ses actes, on lui tient compte d'avoir fait grandir la monarchie sur le cadavre palpitant de la féodalité; de s'être posé, roi à part, entre le moyen-âge qui mourait et les temps modernes qui allaient naître.

Que la France fût alors dans une situation favorable aux desseins du monarque, il est facile de le comprendre. Les Anglais, après avoir conquis notre royaume jusqu'à la Loire, venaient d'être chassés par les efforts réunis de tous les princes féodaux, mêlés au mouvement national qui centuple les forces et les courages. Ils avaient réellement sauvé, dans la personne de Charles VII, qu'ils portaient dans

leurs rangs, et la royauté et la France. Leurs mains gantelées de fer brisèrent hardiment le joug étranger. Il y a ceci de remarquable, que Guillaume-le-Normand, lorsqu'il envahit l'Angleterre, y planta, jusque dans les profondeurs du sol, l'aristocratie, par le bras de ses hommes d'armes, et qu'en France ce furent les hommes d'armes du pays qui fermèrent le sol au conquérant breton.

Mais il arriva qu'après la victoire contre l'Anglais, où la croix dans la main de Jeanne se joignit à l'épée des Dunois et des Xintrailles, pour que tout ce qui peut échauffer les peuples, la religion et le patriotisme, fût mis en jeu, il arriva que la puissance féodale, par ses succès mêmes, par le rôle de protectrice qu'elle avait rempli, sentit tout à coup sa force vis-à-vis de la royauté. Dès-lors elle devint exigeante et pleine d'arrogance auprès du roi, son obligé; dès-lors le roi se vit contraint d'agir contre elle : son salut et sa fierté lui commandèrent l'ingratitude, lâche vertu politique, à laquelle le cœur de Louis XI se prêta merveilleusement.

Chose singulière! pour refouler ceux qui avaient combattu en faveur des droits de Charles VII, son père, il lui fallut caresser et recourir à ceux-là mêmes qui les avaient méconnus et

trahis! Louis XI se mit du côté des halles et de la bourgeoisie qui, remuées par le duc de Bourgogne, prince félon, et par Isabeau, adultère et marâtre, s'étaient prêtées, par antipathie contre les nobles, au pouvoir des Anglais et à l'usurpateur qu'ils avaient amené au détriment du prince légitime : situation immorale, mais que l'on retrouve souvent dans l'histoire des nations; ce qui fait qu'un État, pour être dans des conditions heureuses et raisonnables, doit désirer ces jours de calme, ces jours réguliers dans leur marche, où la royauté n'a besoin de personne, tandis que tout le monde a besoin d'elle.

Cela se vit sous Louis XIV, qui rencontra devant ses pas le terrain si bien balayé, qu'il put, appuyé sur son sceptre indépendant, terminer l'édifice magnifique d'un seul royaume formé de tant de royaumes divers. Aussi, ce n'est pas sans motif qu'il disait : « L'État, c'est moi. » En effet, il n'y avait plus dans l'État qu'une souveraineté : la sienne. Ces seigneurs féodaux, dont quelques-uns, comme les d'Armagnac, se qualifiaient de comtes *par la grâce de Dieu*, avaient disparu, ou bien le peu qui en restait, n'ayant plus qu'un vain titre, courbait la tête dans la domesticité de Versailles. Les parlemens même, après s'être

imaginé que, la féodalité anéantie, ils pouvaient la remplacer et se poser devant le pouvoir royal pour le balancer en le contrôlant, les parlemens, ayant échoué dans leur tentative de résistance, sous la Fronde, étaient si bien abattus qu'ils ne remuaient plus, et cela devait durer long-temps. Louis XIV aurait pu dire aussi : « La France, c'est moi. » Ne l'avait-il pas achevée? Non seulement il avait fait entrer dans un cercle commun toutes les provinces qui, jusqu'alors, avaient vécu dans une sorte d'individualité, mais il conquit, pour que ce cercle fût plus large et plus régulier, la Franche-comté, la Flandre, l'Alsace ; il alla même toucher du pied le Rhin, comme pour marquer où il faudrait venir un jour.

Louis XI naquit au temps des grandes infortunes de Charles VII ; il fut, comme la plupart des historiens l'écrivent, plus par habitude que par sagacité, formé à l'école du malheur ; laquelle cependant n'est pas toujours profitable aux rois. Sans doute le malheur a de l'influence sur les princes destinés à régner : bons, il les rend meilleurs ; mais s'ils sont méchans, il les rend pires. Ceux-là comprennent mieux dans autrui les douleurs humaines qu'ils ont ressenties eux-mêmes ; ceux-ci voudraient se venger sur l'univers entier des

maux qu'ils ont soufferts. En outre, l'abandon dans lequel on laissa leur disgrâce, le faux zèle dont on entoure leur fortune relevée, montrent l'homme sous des aspects si bas, qu'ils n'ont plus pour lui que dégoût et mépris. Or, lorsqu'un roi, au lieu d'aimer son peuple, le méprise, le sceptre dans ses mains n'est plus qu'un fouet.

Louis XI eut pour parrain d'épée l'Écossais comte de Douglas; le baptême royal n'eut de remarquable que sa pauvreté, car la table du roitelet de Bourges, comme le désignaient les Anglais, était frugale, même dans les jours de festoiement, quand le roi traitait les gentilshommes. Sa mère dirigea son éducation; sa mère était Marie d'Anjou, fille de Louis II, roi titulaire de Naples. On instruisit le dauphin à tous les faits et gestes de la chevalerie; les bonnes et grandes maximes de l'honneur lui furent enseignées par les prud'hommes.

A peine la restauration de Charles VII était-elle accomplie, que les barons, comtes et ducs, vigoureux batailleurs, levèrent l'étendard de la révolte et prirent pour ôtage le dauphin, qui se laissa faire. Ici commence la vie d'opposition du jeune Louis. Le dessein de ce maître rebelle était d'arriver au gouvernement avant la mort de son père, et de dominer son conseil tout à

la fois indécis et timide. En méditant cette usurpation, premier pas pour aller plus haut, le dauphin comptait se servir de la garde étrangère et des Écossais. Il n'accorda peut-être aux archers tant de confiance, quand il fut roi, qu'en souvenir de cette complicité.

Il s'était préparé à cette révolte, qui éclata à Niort sous le nom de *la Praguerie*, en se déclarant l'ennemi de tous les amis de son père, en montrant une haine ardente contre Agnès Sorel, non par le juste sentiment d'un dauphin indigné des scandaleuses amours du trône, mais pour isoler le roi, afin de l'asservir. Charles VII dispersa les confédérés, et comprit son fils dans un pardon général. Tous les rois n'ont pas le cruel courage de Philippe II.

Pour occuper la vaillance de ce fils audacieux, on lui donna l'ordre de prendre Dieppe, de chasser les Anglais, de battre les Suisses. Il obéit; cette fois l'obéissance lui réussit mieux que la révolte : à bien faire son devoir il trouva la victoire. Son retour lui valut presque les honneurs d'un triomphe, tant on le fêta. Mais, après un feint repos, ses sourdes menées ayant été découvertes, on l'exila dans son gouvernement du Dauphiné, où le suivirent son ardeur inquiète, son impatience du pouvoir. Il

exigea de la province un don de quarante mille écus pour joyeux avènement; il centralisa toutes les juridictions du Dauphiné, et ne laissa plus que deux bailliages et deux sénéchaussées. Il fit frapper monnaie à son effigie. Le conseil dauphinois, vieux tribunal de la province, fut érigé en parlement. Il conclut des traités avec la Suisse, avec le duc de Savoie, les princes d'Italie, les rois de Navarre, d'Aragon et d'Angleterre. L'exilé s'essayait à la puissance souveraine; en attendant le royaume de France, il faisait d'une province de France un royaume.

Ce dauphin, à moitié roi, ne se dément en aucune circonstance. A peine arrivé à Vienne, il s'unit secrètement avec le duc de Bourgogne et les princes du sang, toujours sous le prétexte d'obtenir un changement dans le conseil de Charles VII. Quoique le roi soit vivant, c'est le dauphin qui joue le principal rôle. Il n'est pas une intrigue politique qu'il ne conduise; pas une conspiration dont il ne dirige la pensée; l'activité de son esprit remue toutes les alliances contre son père. Il fit une ligue avec le comte de Savoie, les bourgeois du comtat d'Avignon et les habitans des villes libres de Trèves et de Cologne; si bien que le roi, craignant de voir renaître les agitations des premiers temps de son règne, ordonna au sire de

Dammartin de se saisir des domaines du Dauphiné, et de lui amener le prince pour en tirer vengeance. Louis apprit les intentions du roi; et comme il n'était pas en position de résister, un agile destrier l'emporta jusqu'à la cour de son oncle de Bourgogne, il avait supposé un pélerinage à Saint-Claude; et tandis qu'on le croyait en prière, le pélerin galopait vers Arras.

Il arriva dans les États de Philippe, duc de Bourgogne, au moment où une foule de seigneurs venaient de s'engager pour la croisade. On y tenait cour plénière; les fêtes resplendissaient, et dans un repas féodal chacun des convives avait juré, sur le paon au plumage nuancé, de combattre les infidèles qui s'étaient emparés de la grande cité de Constantinople. Louis fut reçu par le duc de Bourgogne, non comme un fugitif, mais comme un hôte royal. Il faut remarquer que toujours se perpétuait cette hiérarchie de rangs entre les divers membres des races souveraines : ils conservaient du respect pour l'aîné, chef de la branche, fût-il malheureux et sans abri. Il y avait bien aussi un autre sentiment, et beaucoup moins honorable, dans l'accueil que fit le duc au dauphin : un fils rebelle avait droit aux bonnes grâces d'un vassal factieux; entre eux, la meilleure parenté c'était la révolte.

La fuite du dauphin chez le duc Philippe fit dire à Charles VII : « *Mon cousin de Bourgogne ne connaît pas mon fils; il reçoit un renard qui, dans la suite, mangera ses poules.* » Ce rapprochement des deux princes devait cependant alarmer l'autorité royale, auprès de laquelle ils étaient depuis long-temps, l'un et l'autre, suspects. Le dauphin avait beau mander à son père qu'il venait chez monseigneur de Bourgogne pour s'engager dans la croisade, comme gonfalonnier du pape, Charles savait quelle foi méritaient de semblables paroles; il lui écrivit donc : « Beau fils bien aimé, j'ai appris votre départ et en suis très surpris. Vous recevrai toujours avec plaisir, mais ne venez qu'avec des serviteurs prudens qui aient égard à mon honneur, ainsi que le devez par raison. » Louis, dans une réponse évasive, cacha sa désobéissance sous des paroles de soumission : « Faites-moi connaître vos bons vouloirs, disait-il, pour les accomplir comme je le dois, à l'aide du Seigneur. » Et, au lieu de partir, il restait.

C'est à Genapes, sur la Dyle, où il composait le livre des *Cent Nouvelles*, pour n'être pas soupçonné de faire autre chose, qu'il apprit que Charles VII, après être demeuré sept à huit jours sans oser manger, venait de mourir

par crainte de la mort. Pauvre roi, tristement placé par le sort entre une méchante mère et un mauvais fils, et qui fut chassé de la vie par celui à qui il l'avait donnée, comme il avait été chassé du trône par celle qui l'y avait fait naître!

Ainsi le règne de Louis, onzième du nom, commença lorsqu'il était encore dans le duché de Bourgogne. Il se vêtit de deuil, mais un jour, un seul jour; l'impatience de se voir habillé en roi lui fit, dès le lendemain, prendre la pourpre. Un peu plus tard, il alla jusqu'à négliger d'ordonner les funérailles de son père, qui fut enseveli, presque furtivement, par Duchâtel, le neveu du fameux Tanneguy. Le convoi marcha solitaire; mais la douleur publique se montra par des larmes. Dans le vieux cri de la France, qui à lui seul est presque toute la monarchie, *le roi est mort, vive le roi!* le peuple et les courtisans prennent chacun leur part. Le peuple dit : « Le roi est mort, » et le peuple s'attriste; les courtisans crient : « Vive le roi! » et les courtisans se réjouissent.

Il serait bien, avant de pénétrer dans ce règne, d'en faire apprécier l'esprit, pour que les actes pussent en être mieux compris; mais la tâche est difficile. On a beaucoup écrit sur ce sujet, et cette multitude de jugemens, d'opi-

nions et de systèmes, est précisément une difficulté de plus. On veut ici de l'extraordinaire : les uns ont fait de ce roi un politique tellement profond, qu'il n'est pas une seule action de sa vie qui ne se rattache à une pensée unique ; d'autres l'ont présenté comme un tyran dissimulé, méchant, ridicule. On a échoué dans la peinture de ce personnage, parce qu'on a essayé d'en faire quelque chose d'absolu, conservant son unité. Enfin, la plupart, pour l'avoir reproduit avec son costume, ses habitudes, ses mœurs domestiques, ont cru que c'était là le faire connaître. Il nous semble, à nous, que le caractère de ce prince doit s'étudier dans les documens, dans les lettres qu'il écrivait à ses officiers intimes, à ses envoyés secrets, surtout dans les traités si nombreux qui le révèlent tout entier.

Car il était, comme tous les rois habiles et rusés, grand négociateur, soit par ses agens, soit par lui-même. Il recherchait les entrevues, les conférences, parce qu'elles lui offraient l'occasion de constater sa supériorité sur le prince avec lequel il traitait ; mais il lui fallait de ces esprits capables de flatter la vanité de qui parvient à les vaincre. Ayant trouvé Henri, roi de Castille, sans finesse et sans capacité, il rompit l'entretien et le quitta plein de mépris.

Ce roi, de son côté, fut tellement choqué du pauvre costume de Louis XI, qu'il s'imagina qu'on avait voulu lui faire outrage : pour croire à la royauté, il avait besoin de voir de l'or et des pierreries; à ses yeux, l'intelligence, sous une couronne, ne valait pas quelques paillettes. Aussi, les deux princes se séparèrent fort mécontens l'un de l'autre : celui-ci était trop borné, celui-là trop mal vêtu.

Mais, dans toutes ses intrigues politiques, Louis XI ne savait rien faire, rien conclure avec franchise, avec bonne foi. Sa maxime favorite, empruntée à Tibère, était celle-ci : *Qui ne sait dissimuler ne sait régner.* On voit qu'il puisait à bonne source. « *Ils vous mentent bien*, écrivait-il à ses ambassadeurs, *mentez bien aussi.* » Dans toutes les affaires, les voies détournées lui plaisaient seules, même pour les succès faciles. Ses agens, ses envoyés à la cour de chaque prince sont chargés d'amener des querelles, de brouiller les rois avec leurs peuples, les vassaux avec leurs seigneurs, les familles entre elles; il aimait à mettre le désordre chez les voisins, espérant assurer sa tranquillité en obligeant les autres à songer à eux. Ainsi le roi entretenait des fauteurs de troubles chez le duc de Bourgogne, auprès de son fils, le

comte de Charolais; il en avait dans les villes de Flandre, chez les Catalans, en Ecosse, en Italie. Il faut voir dans ce prince le créateur de notre diplomatie, si l'on considère la diplomatie par son mauvais côté : l'espionnage et l'intrigue.

Au surplus, il fut, ce qui est la mission de la plupart des rois, l'instrument et l'expression des besoins de son époque; mais, et c'est un avantage qu'il a sur beaucoup d'entre eux, il fit le possible, le nécessaire, avec les ressources de son esprit; de sorte que, par une espèce d'échange, il donne à son temps la couleur de sa nature, si l'on peut s'exprimer ainsi, et les temps lui donnent, de leur côté, la couleur qui leur était propre.

Selon la coutume royale, les saintes voûtes de la cathédrale de Reims virent Louis XI se prosterner au pied des mêmes autels où le front d'un sycambre farouche reçut l'huile venue du ciel sur les ailes d'une colombe. Louis se présenta dans le temple, la main ouverte pour en laisser tomber de magnifiques faveurs; le duc de Bourgogne, principalement, en fut accablé : honneurs, droits, prérogatives, tout lui fut concédé. Il était si puissant, qu'il fallait craindre de le blesser, pour ne pas accroître les difficultés inséparables d'un avène-

ment royal. Encouragé par tant de grâces, le duc se jeta aux genoux du roi pour en obtenir une nouvelle, et cela se passa dans la cathédrale même, pendant la cérémonie du sacre, au milieu de nuages d'encens, lorsque les prêtres exaltaient par leurs hymnes le nouveau monarque, armé, pour la première fois, du sceptre, et la tête enfin ornée d'une couronne désirée avec tant d'ardeur. Le duc semblait avoir attendu l'instant même où Louis serait roi, pour lui demander un acte de clémence. « Lequel? dit Louis un peu troublé. — Sire, vous supplie, répliqua le duc de Bourgogne, de pardonner à tous ceux du conseil de votre père qui vous ont déplu. — Ah! mon bel oncle! vous l'accorde ainsi que le voulez; mais j'en excepte sept personnes, lesquelles m'ont tant et si grandement offensé qu'on ne puisse pardonner. » Louis ne les nomma pas, laissant planer, par une dénonciation vague, le glaive de la vengeance sur tout le conseil de Charles VII. Ainsi se trouvaient frappés par la menace ceux-là même auxquels il voulait épargner le châtiment.

Un esprit de haine et de réaction le fit agir contre le règne de son père. Le chancelier croyait conserver, moyennant une belle harangue, sa simarre et son office; le roi lui ôta sa

charge pour la conférer à Jean de Morvilliers, auquel il écrivit : « Mon compère, tenez bien les scels que je vous confie, et n'en faites emploi que pour mon intérêt, car votre devancier fut de pauvre valeur et tête. » Au contraire, il accorda des lettres d'abolition à tous ceux que Charles VII avait condamnés pour haute trahison; n'avaient-ils pas agi en son nom et de concert avec lui? Le roi rétablit en tous leurs honneurs et prérogatives Jean d'Armagnac et le comte d'Alençon, frappés par arrêt du parlement; et Louis les traita avec la familiarité étudiée qu'il savait mettre dans toutes ses actions. Punir la fidélité, récompenser la félonie, c'était maladroite et pernicieuse politique. Toute attaque à l'autorité souveraine doit être tôt ou tard châtiée, même par ceux qui y poussèrent les autres pour en tirer profit. Par là ils enseignent que l'autorité ne perd jamais ses droits, et qu'un complice sur le trône n'est point un gage d'impunité; par là, en même temps, ils se protègent, puisque dans leur successeur, quel qu'il soit, ils montrent d'avance un vengeur.

Il frappa tant et si fort, dans toutes les charges, que le parlement s'en étant plaint, Louis promit par ordonnance, car c'est ainsi que les rois parlaient alors, qu'à l'avenir, à moins de méfaits, on serait plus réservé dans

ces sortes de mesures ; promesse illusoire, puisqu'il ne la fit qu'après avoir écarté tous ceux dont il ne voulait pas se servir : les uns, comme fidèles au souvenir de son père ; les autres, comme trop gens de bien pour être compatibles avec un règne tel qu'allait être le sien. Les tyrans ont un instinct si merveilleux pour choisir leurs instrumens, que tout d'abord la vertu leur est suspecte.

Ce premier travail achevé, il promena, du haut de son trône, ses regards sur toute la face du royaume, où il aperçut et marqua d'avance les deux rivaux contre lesquels il allait entrer en lutte, et pour toute sa vie : d'un côté, le duc de Bourgogne qui étendait sa puissance jusqu'à la Somme ; de l'autre, le duc de Bretagne qui, faiblement arrêté par la Loire, était toujours prêt à s'élancer du fond de ses États comme un lion de sa tanière. Il fallait donc, pour les contenir tous les deux, les flatter et menacer tour à tour, endormir l'un pour être en mesure d'agir contre l'autre ; car s'ils parvenaient à se liguer, la couronne était en péril. Contre le roi seul ces deux vassaux réunis avaient trop de force. Toute la politique consistait à les tenir divisés, afin d'avoir raison de chacun d'eux séparément ; c'était la tâche de tout un règne.

Louis voulut d'abord essayer son autorité par l'intimidation, à la faveur de l'un de ces prétextes qui ne manquent jamais aux souverains lorsqu'ils ont quelque intérêt à se fâcher. Il envoya son chancelier, Jean de Morvilliers, auprès du duc de Bourgogne, avec ordre de prendre le ton hautain, tel qu'il convient à l'envoyé du seigneur envers le vassal. Philippe, surnommé le Bon, était doux; sa politique, un peu faible : il reçut avec soumission, avec humilité, l'envoyé du roi qui, prenant la parole avec arrogance, exposa brièvement les griefs dont il venait demander réparation; puis, se tournant tout à coup vers le comte de Charolais, là présent, il l'accusa de connivence avec le duc de Bretagne, ajoutant qu'à Tours, lui et le duc s'étaient *baillés, scellés l'un à l'autre, et faits frères d'armes*, lorsque tous deux s'étaient rencontrés, dans cette ville, pour rendre hommage au roi. Cette action, Morvilliers la qualifia *d'énorme et de si criminelle* qu'elle l'autorisait à dire tout ce qui se peut *pour faire honte et vitupérer un prince.** Le comte de Charolais, fort irrité des outrages proférés contre le duc de Bretagne, son ami et son allié, ayant voulu répondre, Morvillers

* Comines.

lui rompit la parole par ces mots : « Monseigneur de Charolais, je ne suis pas venu pour parler à vous, mais à monseigneur votre père. » Et comme le comte de Charolais invoquait l'autorité ducale contre l'envoyé du roi Louis, Philippe lui repartit : « *Si tu as si grande envie de répondre, penses-y aujourd'hui, et demain dis ce que tu voudras.* » Le lendemain le comte de Charolais, un genou à terre, sur un carreau de velours, essaya de *descharger le duc de Bretagne et lui aussi*, disant qu'il était vrai que tous deux, par amitié et alliance, s'étaient faits frères d'armes; mais que cette alliance n'avait rien d'hostile au roi ni à son royaume; qu'ils lui prêteraient, au besoin, le double appui de leur épée fraternelle. Il parla avec modération; il eût été plus âpre sans la présence de son père, auquel il s'adressait. Le duc Philippe profita de ce respect apparent de son fils pour engager Morvilliers à supplier le roi de ne rien croire légèrement contre lui ni son fils, et de l'avoir en sa bonne grâce. Quant au comte de Charolais, ses adieux aux envoyés furent moins doux. S'adressant à l'archevêque de Narbonne qu'il vit le dernier, et qui avait servi de second à Morvilliers, il s'exprima en ces mots : « Recommandez-moi très humblement à la bonne grâce du roi, et lui dites qu'il m'a bien

fait laver ici par son chancelier; mais avant qu'il soit un an il s'en repentira. »

Il y a, dans cette scène, du Prusias et du Nicomède. Tout se retrouve dans l'histoire; les nations, en se succédant sur le globe, ont une physionomie particulière, sans doute, mais toutes jouent le même drame et montrent, à peu de choses près, les mêmes acteurs.

Les audacieuses paroles du comte de Charolais furent rapportées fidèlement au roi qu'elles blessèrent; il y vit de la haine, et il eut raison. A dater de ce moment elle *se blottit si fort au cœur du comte*, qu'elle y resta jusqu'à sa mort. Les rois se plaignent d'avoir des ennemis, et toujours ce sont eux qui se les suscitent.

Ce que Louis XI faisait faire, par l'entremise de son chancelier, à la cour de Bourgogne, il le fit lui-même, à l'égard du duc de Bretagne, dans une assemblée de seigneurs, à Tours; il apostropha Charles d'Orléans, prince dévoué au duc, avec lequel il l'accusa de former des trames secrètes. Le roi patelin fut colère; il éclata avec un tel emportement, que le pauvre d'Orléans, rentré dans son château d'Amboise, tout tremblant de peur et saisi par la fièvre, y mourut. Il ne prit pas la menace bravement comme le comte de Charolais; au contraire, il

aima mieux fuir dans la tombe que d'attendre un an pour se venger.

Louis voulut joindre bientôt les actes aux paroles : il interdit au duc de Bretagne le droit de frapper monnaie, de faire des levées d'hommes, et d'exiger un serment de ses sujets ; c'était le détrôner. Il avait, en outre, ôté aux seigneurs toute influence dans les élections ecclésiastiques, en abolissant la pragmatique ; enfin, en ne tenant aucun compte des droits de chasse, l'offense la plus sensible, peut-être, pour un chef féodal, il contraignit évidemment chacun à se défendre, car l'attaque était manifeste. Alors, les ducs de Calabre, de Bourbon, de Bretagne, de Berry, de Nemours, les comtes de Charolais, d'Armagnac, de Dunois, de Dammartin, et le maréchal de Lohérac, s'entendirent, par leurs envoyés, dans l'église de Notre-Dame de Paris, et prirent pour signe de ralliement une aiguillette de soie rouge. A cette coalition presque universelle de la noblesse, qui plus tard fut appelée la Ligue du bien public, le roi essaya d'opposer les villes, et surtout sa bonne capitale, de toutes les cités du royaume *celle qu'il aimait le mieux*; il se composa un conseil de bourgeois, de membres du parlement et de l'université; il confia la reine à la garde des Parisiens, et voulut

qu'elle fît ses couches dans leur ville : les Parisiens ont toujours aimé que les reines et les princesses vinssent accoucher au milieu d'eux; on le voit par cet exemple, on le vit plus tard encore, sous la Fronde. Est-ce vanité? est-ce philosophie? le peuple se plaît-il au spectacle de certaines fiertés, si hautes dans les jours heureux, s'abaissant et s'humiliant d'elles-mêmes lorsque se lèvent les jours mauvais? ou bien, par ce travail de l'enfantement, veut-il se convaincre que les grands de la terre reçoivent la vie, comme nous, à travers les douleurs?

Mais ce qui fut plus décisif, c'est la bataille de Montlhéry. Des bords de la Somme, le comte de Charolais, jeune, actif, passionné, ayant au cœur la brûlure d'un outrage, accourut avec tant d'impatience, qu'il se trouva presque seul au rendez-vous; les autres confédérés arrivèrent plus lentement, et même le duc de Bretagne, qui pourtant était parmi eux le plus redoutable par l'étendue de sa province, et le plus intéressé dans la querelle, laissa livrer bataille avant d'avoir franchi la Loire, derrière laquelle il rassemblait cinquante mille hommes. Comme avant-garde, il avait envoyé devant lui le vice-chancelier de Bretagne, avec des *blancs seignez;* c'était un Normand très rusé. Le fougueux Charolais avait

compté sur un tout autre secours pour combattre ; il ne s'en décida pas moins à supporter, avec les forces qui l'entouraient, s'élevant à dix mille archers et quatorze cents cavaliers, le choc du roi qui, au bruit du péril, venait en toute hâte, suivi de quatorze mille hommes, infanterie et cavalerie, pour couvrir et sauver Paris, d'où il s'était éloigné afin de veiller lui-même à ses préparatifs de guerre. Les Bourguignons avaient poussé leur marche hardie jusqu'à Saint-Denis. On tint conseil de guerre : quelques-uns opinèrent de retourner, puisque plusieurs chefs avaient *failly à leur jour ;* avoir passé la Somme et la Marne, c'était assez, d'autant qu'ils n'avaient derrière eux aucune place qui pût les protéger. Pour toute réponse, le comte de Charolais s'élança sur l'autre rive de la Seine et vint camper à Saint-Cloud. D'après l'avis qu'une dame lui envoya en secret, comme si c'eût été un message d'amour, que le roi n'était plus qu'à deux journées, le comte se porta de sa personne à Lonjumeau ; son avant-garde s'établit à Montlhéry. Le roi voulait se jeter dans Paris ; mais les armées se rencontrèrent dans leurs mouvemens, et l'affaire s'engagea sans que l'ordre en eût été donné. Le véritable général, ce jour-là, ce fut le hasard. Les troupes du roi débouchèrent par la forêt

de Torfou, entre Étampes et Chartres; leur nombre allait toujours croissant. On vint dire au comte que, s'il voulait gagner la bataille, il était temps de marcher, ce qu'il fit sans donner haleine à ses soldats; il divisa son attaque sur deux points; mais, à l'entrée de Montlhéry, les hommes d'armes bourguignons, placés derrière les archers pour les soutenir au besoin, s'élancèrent au galop et passèrent au milieu d'eux sans leur donner le temps de tirer un coup de flèche. Ces archers étaient la force et l'espérance de l'armée; de sorte que les Bourguignons, en mettant la confusion dans leurs propres rangs, vinrent en aide à leurs ennemis et se vainquirent eux-mêmes. Heureusement, du côté du château, le comte de Charolais levait haut son épée : on le voyait si grand parmi tous les autres, que chacun, à son aspect, restait frappé de stupeur; cependant, comme les siens fuyaient d'un côté pendant qu'il s'avançait de l'autre, il fut contraint, pour aller à leur secours, d'abandonner sa victoire. En traversant le village, un coup de *vouge** lui fait une contusion à la poitrine; plus loin, un coup d'épée le blesse à la gorge; il en conserva toute sa vie la cicatrice. Enfin, après

* Sorte de lance.

avoir vu son écuyer tomber sans vie auprès de lui, après qu'un soldat, portant la main à la bride de son cheval, se fut écrié : « Monseigneur, je vous connais bien; rendez-vous, ne vous faites pas tuer! » sommation fatale à celui-là seul qui la faisait, le comte arriva au milieu des fuyards. La bannière de Bourgogne était *toute despecée, tellement qu'elle n'avoit pas un pied de longueur*; le champ semé d'armes brisées; on ne pouvait reconnaître les morts ni les blessés, tant ils étaient roulés dans la poussière. La présence du comte ranima tous les courages. Les deux armées firent halte et se regardèrent : celle du comte était à cet endroit plus nombreuse; le roi, par sa bonne contenance, par la fermeté de ses paroles, tenait bien la sienne. On échangea quelques coups de canon; mais, épuisé de fatigue, nul ne désirait plus combattre. La nuit vint mettre un terme à la lutte; le roi se retira dans Corbeil; le comte, une fois sa blessure pansée, voulut souper sur le champ de bataille; il fallut enlever quatre ou cinq cadavres pour lui faire de la place; *deux botteaux de paille* lui servirent de chaise; la terre, baignée de sang, fut sa table. A ce lieu même on enterra le lendemain tous les morts, au nombre d'à peu près deux mille, dans une vaste fosse. Aujourd'hui encore on

appelle cet emplacement le cimetière des Bourguignons. Un cimetière, hélas! c'est tout ce qui reste de cette bataille plus favorisée encore que tant d'autres, dont le tems et la charrue ont effacé jusqu'au dernier vestige, dont l'histoire n'a pas même su trouver la place.

Celle-ci eut de particulier qu'on la crut perdue dans les deux camps. Ce fut une victoire sans vainqueur. Un soldat effrayé, du côté des Bourguignons, s'en alla, courant toujours, jusqu'au Quesnoy, où il donna la nouvelle que le comte de Charolais était défait; et, du côté du roi, il y eut aussi un fuyard qui alla tout d'un trait jusqu'à Lusignan, où il assura que le roi était vaincu. Les chroniqueurs disent que ces deux poltrons auraient eu de la peine à se mordre.

Après souper le comte de Charolais rassembla son conseil. Comme il arrive toujours dans les conseils, quels qu'ils soient, les uns opinèrent pour, les autres contre : c'est-à-dire, ceux-ci voulaient qu'on se retirât, ceux-là qu'on allât en avant; le comte, en se rangeant à ce dernier avis, le fit prédominer. Depuis ce jour il ne consulta plus personne, il n'écouta que lui seul. Deux heures furent accordées à chacun pour dormir. Quand il fut jour le comte monta à cheval, fort joyeux, et comptant sur sa gloire.

De toutes parts venaient des nouvelles rassurantes. Un charretier lui apprit que le roi avait délogé, et que son armée était en pleine retraite. Le vice-chancelier de Bretagne, qui avait disparu pendant l'action de la veille, revint, annonçant que le duc son maître arrivait; qu'il n'avait quitté la bataille que pour aller à sa rencontre. Nous avons dit que ce chancelier était normand. Les Bourguignons occupèrent alors Montlhéry, excepté le château qui tenait pour le roi. Trois jours après le comte se rendit à Étampes : là bientôt arrivèrent le duc de Berry, frère du roi, le duc de Bretagne, Dunois, Lohérac, de Bueil, de Chaumont, et Charles d'Amboise, son fils. Tous avaient été disgraciés et dépouillés de leurs charges quand Louis XI prit la couronne, quoiqu'ils eussent bien aidé le roi son père dans ses malheurs. Ainsi, par sa faute, il trouva changés en rebelles tous ceux dont il avait puni la fidélité. C'est un grand désordre, dans une monarchie, lorsque le prince considère comme coupables et traite en ennemis ceux dont le seul crime est d'avoir trop bien servi la royauté.

Sans perdre temps, et après avoir délibéré, les confédérés, avec leurs troupes, s'avancèrent jusqu'à Charenton; le comte de Charolais planta ses bannières à Conflans; du haut des murs de

Paris on les voyait flotter brillantes sous les feux du soleil. Le duc de Calabre étant venu à son tour le joindre, toutes les puissances du royaume, à l'exception de quelques-uns de la noblesse qui tenaient pour le roi, se trouvèrent réunies sous les mêmes tentes. Déjà dans Paris on s'apprêtait à les recevoir; l'Hôtel-de-Ville envoya une députation ayant à sa tête l'évêque. Les seigneurs reçurent le prélat à Saint-Maur, le duc de Berry sur un trône, à ses côtés le comte de Charolais, armé de toutes pièces, la tête seule découverte. Les seigneurs dirent qu'ils voulaient entrer dans Paris pour s'occuper de la *réformation* des abus; ils se plaignaient aigrement de voir le royaume si mal conduit. Mais, puisque ces hauts seigneurs avaient la bonhomie de négocier au lieu de faire sonner la trompette, ils devaient rencontrer leur maître. Les négociations offraient à Louis un champ de bataille où, plus qu'eux, il était grand capitaine. Il parut à l'improviste dans Paris; il amenait de Normandie peu de troupes, mais fraîches et vaillantes; sa présence intimida les partisans des Bourguignons, décida cette masse timide qui cherche toujours où est le plus fort, afin d'aller à lui, et surtout coupa court aux intrigues de ces traîtres honteux qui, dans les crises, font en secret leur pe-

tit marché pour avoir, à l'aide de bonnes places, bon profit des malheurs publics. Le peuple battit des mains à sa vue : le peuple a confiance dans les rois lorsque les rois ont foi en eux-mêmes. Louis XI avoua plus tard que si les Bourguignons l'avaient prévenu dans sa capitale, il se serait retiré soit chez les Suisses, soit dans le duché de Milan. Triste et désastreuse ressource que la fuite! les princes y ont plus à perdre que les nations, car il est rare que ceux-là en fuyant trouvent une autre couronne, tandis que celles-ci sont bien sûres de ne pas manquer de rois.

Louis n'était pas venu seul dans sa capitale; deux mille soldats bien armés, bien équipés, une foule de gentilshommes, la fleur de la Normandie, des gardes d'élite, sur la bravoure et la fidélité desquelles il pouvait compter, l'avaient suivi dans sa marche heureuse, adroite et hardie. La population se trouva donc bien *reconfortée*. Aussi le roi, sentant sa force, put blâmer durement l'évêque de sa promptitude à désespérer de la royauté; il fit rompre en même temps les assemblées de l'Hôtel-de-Ville, dispersa et punit les partisans du Bourguignon : les uns furent exilés, les autres privés de leurs charges; il apprit à tous que le châtiment tombait vite et sans pitié de ses mains. Dès-lors tous ceux qui tenaient quelque emploi

montrèrent un zèle d'autant plus ardent qu'il était faux. Sous tous les règnes la bonne ville de Paris a renfermé nombre de gens pour qui les charges et les offices ont de grands charmes, et qui, au dire des chroniqueurs, tiennent bien moins aux devoirs qu'elles prescrivent qu'aux profits qu'elles procurent.

Louis s'étant posé comme le centre vers lequel tout devait se mouvoir, les négociations entamées avec les seigneurs lui arrivèrent; il les saisit, les tint ferme, et les mena à bonne fin. Quoique ni lui ni les seigneurs n'eussent un désir bien vif de combattre et de pousser plus loin la guerre, les deux armées n'en manœuvrèrent pas moins sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui Bercy. On tirait de temps à autre quelques coups de canon; on avançait, on reculait tour à tour; on faisait même quelques prisonniers : tout cela pour cacher, par des démonstrations publiques et hostiles, le jeu secret de toutes ces négociations ayant pour but un accommodement définitif. Le roi se montrait d'une grande complaisance; à peine se donnait-il la peine de disputer, il laissait mettre la couronne de France au pillage. Son unique pensée, son désir le plus ardent était de rompre la ligue, de brouiller entre eux les confédérés par leur avidité même; il savait

bien que, lorsque chacun d'eux serait rentré dans ses domaines, on pourrait leur reprendre en détail ce qu'on leur aurait donné en entier; qu'une nouvelle ligue ne se formerait ni assez vite, ni assez facilement pour qu'il n'eût le temps de la déjouer. D'ailleurs Sforce, duc de Milan, avec lequel il était en relation intime, et qui même lui avait envoyé un secours de soldats commandés par son fils, Sforce lui avait transmis, pour régler sa conduite, la maxime suivante: *Donner ce qu'on n'a pas, promettre ce qu'on ne peut tenir*; maxime bien digne d'un Italien du temps de Machiavel et d'un Français que les Borgia auraient pu invoquer plus tard comme leur guide et leur modèle.

Il est vrai qu'en cette circonstance, Louis allait donner ce qu'il avait réellement; c'étaient de riches provinces, de bonnes places fortes, des écus d'or bien sonnans; mais il savait, par la tradition constante des cours, qu'un prince doit à tout prix sortir de péril, bien sûr, lorsque, rentré dans sa fortune et son indépendance, il aura retrouvé avec elles toute sa force, de mettre à nu ceux qui l'auront dépouillé. Et quel tribunal, en effet, pourrait le contraindre à s'en tenir aux engagemens pris par lui dans les jours mauvais? Le prince n'est-il pas la source de toute justice, et n'a-t-il pas dans ses

mains tous les moyens de se faire obéir, non seulement quand il veut qu'on la respecte, mais quand il prétend qu'elle soit violée? D'ailleurs, quels sont les partis contractans dans ces sortes de traités? Les grands? mais ce n'est jamais que par passion, par ligue ou par quelque coup inespéré de la fortune, toutes causes passagères, qu'ils peuvent dicter des conditions au trône, tandis que le trône est un, impassible et permanent; de sorte que, pour triompher, il lui suffit d'attendre : le temps est sa meilleure armée et son plus sage ministre. Serait-ce le peuple? mais le peuple n'agit que par colère; il n'est fort qu'en foule; ce qu'il ôte à l'autorité, elle n'a besoin, pour le reprendre, que de laisser passer cette colère et de briser cette foule. La seule garantie des traités faits avec un prince est dans sa bonne foi : sa conscience vaut mieux que sa signature.

Louis, selon sa coutume, voulut terminer lui-même les négociations. Il avait laissé le soin à ses agens secrets, à ses affidés, dont il couvrait, nuit et jour, la route de Paris à Conflans, d'aplanir les premières difficultés, d'être les porteurs de paroles; mais lorsqu'il fallut en finir, lorsqu'il sentit que la lenteur rendait les confédérés plus exigeans, il résolut d'aller droit à eux, comptant sur ce respect qu'im-

prime la royauté aux plus rebelles, et qui est cause qu'on n'ose lui demander en face tout ce que loin d'elle on exige. Louis, un matin, remonta la Seine dans un batelet, n'ayant pour gardes que les rameurs, pour suite que trois ou quatre grands dignitaires; mais, sur les deux rives, de nombreux chevaux lui faisaient une large escorte. Le comte de Charolais l'attendait pour lui rendre hommage au moment où il mettrait le pied sur le rivage. Le roi, en abordant, dit au comte : « Mon frère,* m'assurez-vous? — Monseigneur, oui, comme frère. » Alors le roi descendit à terre avec ceux qui l'accompagnaient. On l'accueillit en souverain, comme cela devait être; et lui, s'adressant avec un sourire tant soit peu sardonique au comte de Charolais, lui dit : « Mon frère, je reconnois que vous êtes gentilhomme et de la maison de France. — Pourquoi donc, Monseigneur? — Pour ce que quand j'envoyai mes ambassadeurs naguère devers mon oncle, votre père, et vous, et que ce fol Morvilliers parla si bien à vous, vous me mandâtes que je me repentirois des paroles que vous avoit dites Morvilliers avant qu'il fust le bout de l'an. Or sus, vous m'avez tenu promesse, et encore

* Le comte était veuf d'une sœur du roi.

beaucoup plus tôt que le bout de l'an. » Et comme le comte parut flatté de ce discours, le roi ajouta : « Avec de telles gens veux-je avoir à besogner, qui tiennent ce qu'ils promettent. »

Quoiqu'il eût traité de *fol* Morvilliers, il ne s'en tint pas là ; il le désavoua, protestant ne lui avoir nullement commandé les paroles qu'il avait proférées. Ces sortes de désaveux, Louis ne les épargnait guère ; et si le comte de Charolais eût exigé davantage en ce moment, le pauvre chancelier aurait cruellement payé la stricte exactitude qu'il avait mise à bien remplir les ordres de son maître. Louis XI savait, par tous les moyens, gagner un homme qui pouvait le servir ou lui nuire ; ceux qu'il avait chassés, insultés en temps de paix et de prospérité, il les rachetait ensuite bien cher quand il en avait besoin, soit par des excuses, soit par des complaisances, sans que rien parût lui coûter.

Cette visite du roi eut tout d'abord, pour premier résultat, de rendre les confédérés défiants les uns des autres ; le comte de Charolais leur devint presque suspect ; car on croyait qu'il songeait un peu plus à ses intérêts qu'à celui des autres. Enfin le traité fut conclu à Conflans et en porta le nom. Les principales conditions sont curieuses à connaître : « M. de

Berry aura tout le duché de Normandie, sans ressort, excepté l'hommage; M. de Charolois, toutes les villes de la Somme, quoique rachetées, et de plus Péronne, Montdidier, Roye; M. de Calabre, Sainte-Menehould et cent mille écus d'or. On remettra en vigueur les états du royaume et la pragmatique-sanction; une commission de trente-six notables, pris au nombre de douze dans chacun des trois ordres, devra être substituée au conseil du roi, pour s'occuper de la réforme des abus et du bien du royaume; tout ce qu'ils arrêteront, quant à ce, sera bon et valable, sans que le roi puisse s'y opposer. »

Aussitôt tous les seigneurs se mirent en route : ce fut presque une fuite, tant ils avaient hâte de rentrer chez eux avec leur lot. Le roi voulut conduire le comte de Charolais jusqu'à Villiers-le-Bel, et tous deux y logèrent le soir, voulant montrer par là combien leur alliance était franche, combien leur amitié allait devenir inébranlable; mais le roi ayant fait venir deux cents hommes d'armes pour le reconduire, le comte en prit ombrage, et fit aussitôt armer ses gens. Dès le lendemain, au jour naissant, il partit. A peine ces deux princes se tenaient-ils de se promettre confiance mutuelle, que le soupçon les séparait. « *Les princes qui*

*se veulent entr'aymer ne se devroient jamais voir.** »

Ainsi fut dissoute cette ligue redoutable contre le règne à peine commencé du roi Louis XI; formée sous le prétexte du bien public, elle reçut pour épitaphe les sarcasmes du peuple qui, se voyant seul oublié dans la part que chacun s'était si bien faite, l'appela la ligue du *mal public*. Par ses épigrammes, la France se met toujours en mesure de dire, quels que soient ses revers ou ses mécomptes : *Tout est perdu, fors l'esprit.*

De retour à Paris, Louis XI travailla à détruire le traité. Il avait si bien expliqué les motifs qui l'avaient déterminé! « Je l'ai fait volontairement, à cause de la jeunesse de mon beau frère de Berry, de la prudence du beau cousin de Calabre, du sens du beau frère de Bourbon, de la malice du comte d'Armagnac, de l'orgueil bien grand du beau cousin de Bretagne, et de la haute puissance du beau frère de Charolois. » Le traité lui pesait; il continua de se mettre au mieux avec la bourgeoisie de Paris, afin de tenir tête à la noblesse. Il dîna à l'Hôtel-de-Ville, en place de Grève, et chez plusieurs merciers et drapiers. Il les convia

* Comines.

diverses fois en l'hôtel des Tournelles. Toutes les chartes et votes, priviléges municipaux, furent renouvelés; les bourgeois, les métiers, affranchis du ban et de l'arrière-ban. Y avait-il un bourgeois tant soit peu aimé dans sa paroisse, le roi était parrain de son enfant, et venait le tenir lui-même sur les fonts baptismaux. Vous l'eussiez vu avec le capuchon de la confrérie de la *benoite Vierge*, la plus respectée parmi les halles; il haranguait et parlait souvent en place de Grève : c'était merveille de l'entendre!

Tandis que le parlement, jouet, sans le comprendre, de la mauvaise foi de Louis XI, croyait au contraire faire acte d'autorité et d'indépendance en protestant contre l'illégalité du traité, les autres signataires, principalement les ducs de Bretagne et de Berry, ne le déchiraient que trop bien de leurs propres mains. Ces deux seigneurs étaient partis ensemble pour aller prendre possession du duché de Normandie; à peine eurent-ils fait leur entrée solennelle dans Rouen qu'ils se querellèrent, s'aigrirent et se brouillèrent : le duc de Bretagne comptait avoir sa part d'un tel butin; car c'était lui, par tout le poids de son crédit, de ses armes, et surtout par l'insistance qu'il avait mise à soutenir les intérêts du duc de Berry,

c'était lui qui avait obtenu, ou plutôt arraché à la couronne de France ce magnifique fleuron. En mettant la Normandie aux mains d'un prince, son protégé, il servait, il est vrai, sa politique, puisqu'il se donnait un allié presqu'aux portes de Paris; mais il n'espérait pas moins qu'on lui céderait quelques-unes de ces bonnes places fortes sans lesquelles les alliances ne sont jamais ni solides, ni durables. En un mot, il demandait des gages, et comme on les lui refusait, il cria à l'ingratitude. La discorde s'envenima au point que, craignant pour sa personne, il sortit de Rouen pour se retirer sur le mont *Sainte-Katerine*, où le duc de Berry songea sérieusement à l'attaquer.

Au bruit de cette division, le roi, avec l'espoir fondé d'en tirer avantage, s'avança près de Rouen, et l'on pense bien qu'il n'était pas homme à se présenter comme médiateur. Il attisa le feu au lieu de l'éteindre. Dans une entrevue qu'il eut avec le duc de Bretagne, à Caen, il lui proposa un traité pour le détacher de l'alliance avec le duc de Berry, traité fait à la hâte, et si trouble, que les deux parties le signèrent sans le comprendre. Mais le duc voulait se venger, et le roi ravoir son bien. Dans ce double but, l'un n'épargna pas les fleurs sur les pas de celui qu'il désirait congédier; l'au-

tre se montra satisfait, pourvu qu'il pût, en s'éloignant, laisser derrière lui, et sans soutien, un trop perfide protégé.

Délivré du duc de Bretagne, Louis XI se mit en mesure de servir le courroux de son nouvel allié, en dépouillant le duc de Berry d'un duché dont il n'avait pas eu le temps de prendre entière possession. C'est ce qu'on appelle servir autrui en se servant soi-même. Son pauvre frère, prince maladroit et pusillanime, n'ayant plus pour se défendre la bonne épée du cousin de Bretagne, promena autour de lui ses tristes regards pour savoir de quel côté il pouvait s'échapper. Le danger lui commanda d'être humble, et son ame faible le lui permit. Il demanda pardon à celui-là même qu'il avait offensé. Le duc de Bretagne, qui n'en était pas à s'apercevoir où leur division, si préjudiciable à tous deux, venait de les conduire, puisque le roi avait repris, à leur détriment, son cher pays de Normandie, plein de clémence, le duc tendit les bras au repentir du fugitif qui lui arriva misérable, défait, sans amis, cela va sans dire, et devenu sage dans sa mauvaise fortune, après avoir sottement oublié de l'être dans le rapide éclair de sa prospérité.

Quoique nanti de nouveau de la féconde et

populeuse Normandie, Louis n'apprit pas sans déplaisir la fuite de son frère chez le duc de Bretagne et leur réconciliation inattendue; il n'en caressa que plus son idée favorite d'en finir avec la maison de Bretagne, car il lui semblait, avec raison, que c'était chose plus aisée à conquérir et de moindre défense que la maison de Bourgogne. A cet effet, pour rompre l'union de ces deux souverainetés, il se rapprocha du comte de Charolais, lui faisant les offres les plus brillantes s'il voulait demeurer neutre; promettant même de lui livrer les Liégeois contre lesquels le comte était en guerre; autrement, le roi pourrait bien les secourir. C'était le même jeu qui avait réussi en Normandie : ôter le comte de Charolais au duc de Bretagne comme il avait ôté celui-ci au duc de Berry. Le cardinal de la Ballue et le connétable de Saint-Paul furent chargés de la négociation. Elle se fit en public. Le comte qui, par la mort de son père, Philippe, se trouvait investi du duché de Bourgogne, les reçut presqu'en roi, près de Louvain, au milieu de son armée, et dans l'instant même où, la main à la bride de son cheval, le pied à l'étrier, le casque en tête, entouré de ses pages et de ses écuyers, il allait partir au son éclatant de la trompette. « Je supplie le roi, dit-il aux envoyés, de ne vouloir

rien entreprendre sur le pays de Bretagne. — Monseigneur, répondit le cardinal, vous ne choisissez pas, car vous prenez tout, et voulez faire la guerre, à votre plaisir, à nos amis les Liégeois, et nous tenir en repos sans oser courre sus à nos ennemis les Bretons, comme vous faites aux vôtres : il ne peut se faire, ny le roi ne le souffriroit point. »

Le duc, monté sur son cheval, leur dit pour adieu : « Les Liégeois sont assemblés, et m'attends d'avoir la bataille avant qu'il soit trois jours : si je la perds, je crois bien que vous ferez à votre guise; mais aussi, si je la gagne, vous laisserez en paix les Bretons. » Pour un homme de fer et d'acier, ce n'était pas trop mal résumer la situation des affaires.

Elles se développèrent selon ses prévisions. Bientôt il vit, à travers sa visière, s'abaisser les ponts-levis des villes, les portes s'ouvrir d'elles-mêmes ou se fendre sous la hache, les fossés se combler, les murs présenter de larges brèches pour livrer passage à ses victoires. Les populations tremblantes embrassaient ses genoux en criant grâce et merci; et lui, le terrible, le téméraire, distribuant à son gré le pardon ou la vengeance, lui, avec ses hommes d'armes, *les mieux parez et les mieux accoustrez que pourroient estre*, il traversait les longues rues au son des

cloches, et sous les balcons garnis de belles dames qui admiraient sa valeur et sa haute mine, pour se rendre aux églises où les prêtres le recueillaient comme très grand et très glorieux. Après avoir fait bénir sa fortune devant le tabernacle, il poursuivait ses triomphes, allant ainsi par toute la Flandre, comme s'il eût fait un pélerinage dont les stations étaient des batailles, et les prières des *Te Deum*. Il passa à Liége, à Gand, à Bruxelles, d'où lui furent apportées toutes les bannières par les plus notables habitans : ils vinrent, à la chute du jour, pieds nus, avec des flambeaux, à cause, dirent-ils, de la mort récente de son père. En signe de deuil, ils s'enveloppaient des ombres de la nuit, alliant ainsi, par un raffinement de flatterie, ce qu'ils devaient à la douleur du fils et à la joie du vainqueur : à l'un, les torches funèbres; à l'autre, les bannières flottantes.

Ce grand spectacle de guerre attirait les yeux de toute la France; les esprits s'exaltaient. La France fut toujours folle de gloire; la gloire, c'est son bien, sa vie, son passe-temps le plus doux. On se réjouissait aussi des angoisses de Louis allant croissant à chaque nouveau succès de son rival. Quand un roi n'a pas pour lui la sympathie publique, on aime à voir l'inquiétude assaillir son front. Les mauvais règnes

n'ont pas d'autres consolations pour les peuples. Quant aux ennemis secrets de Louis, aux ambitieux, aux mécontens, ils sentaient leur haine tressaillir d'espoir à l'aspect de la maison de Bourgogne plus forte qu'elle ne l'avait jamais été, et en mesure de tendre maintenant, à qui voudrait se donner à elle, une main puissante. De son côté, là-bas, dans le fond de sa Bretagne, le duc, se jouant à plaisir de son vain titre de vassal, envisageait les victoires du duc de Bourgogne comme si elles lui eussent été propres, comme si son connétable les eût remportées. Plus la terre de France tremblait sous les pas de Louis, plus s'affermissait le sol agreste et presque sauvage de l'antique Bretagne; plus la Bourgogne grandissait en puissance, plus la Bretagne, son alliée, levait la tête.

On ne sait tout ce que le mauvais vouloir, la politique, le voisinage de la France, toujours suspect quand un Louis XI la gouverne, allaient inspirer au duc de Bretagne et à ses conseillers. Le duc de Berry, son protégé, non par l'effet d'une vaste et brûlante ambition, mais pour échapper à cette position d'exil, de soupçons, de tracasseries, qu'on lui avait faite à la cour de son frère, pouvait, sinon prendre la couronne de ses mains, du

moins se laisser faire. Ces princes, qui ne sont ni assez hardis pour se déclarer rebelles, ni assez consciencieux pour rester sujets soumis, sont à craindre dans un état, car tous les partis ont les yeux sur eux, sur leur nom, sur leur royale naissance. Tous fomentent des troubles, les poussent loin, parce qu'ils ont un dénoûment prêt. Les chefs surtout, assez forts pour prendre un sceptre, mais non pas assez haut placés pour le garder, aiment beaucoup les grandes nullités princières, à l'aide desquelles ils comptent régner quand ils seront parvenus à les hisser sur le trône. Ce calcul est toujours trompé, il est vrai, mais toujours on s'y laisse prendre, pour ne pas songer qu'un roi, précisément parce qu'il est faible et borné, ne voudra pas supporter une tutelle incommode et humiliante.

Louis XI, dans sa perplexité, rassembla toutes les ressources de son esprit; il caressa le duc de Bourgogne, lui envoya des ambassades, le fit complimenter, se mit en quelque sorte dans son cortége pour lui faire fête; il feignit de ne pas croire aux périls de la royauté, pour qu'on n'entreprît rien contre elle; mais en même temps des émissaires allaient, par son ordre, chez les Liégeois pour leur dire de ne pas désespérer de leur fortune, qu'elle pouvait se relever

par la main du roi Louis XI qui, cette fois, s'ils reprenaient courage à propos, viendrait hardiment à leur secours; qu'il fallait saisir le moment où le duc, ayant ramené son armée sur les bords de la Somme, se laisserait endormir par la victoire et l'orgueil.

Pendant qu'en Flandre il parlait à voix basse, il agissait ouvertement sur les frontières de la Bretagne, où son armée venait de s'emparer de quelques villes; il voulait prévenir les événemens au lieu de les attendre; il cherchait à intimider pour qu'on ne crût pas qu'il avait peur; il se plaignait hautement de cette cour de Bretagne devenue un foyer d'intrigues alimenté par tous les malveillans qui se rendaient autour du duc de Berry, afin de conspirer en sûreté, et de pouvoir, à l'aide de correspondances secrètes et d'agens actifs, agiter à la fois toutes les provinces de France.

Mais il fallait paralyser le duc de Bourgogne, l'amuser pour avoir le temps de le tromper. Ayant négocié avec ce prince une entrevue à Péronne, sa joie fut grande lorsqu'il l'eut obtenue; toutefois il crut devoir prendre ses précautions en demandant un sauf-conduit dont voici le texte : « Monseigneur, très humblement en votre bonne grâce me recommande; si votre plaisir est de venir en cette ville de Péronne

pour nous entrevoir, je vous jure et vous promets, sur ma foi, que vous pourrez y venir et vous en retourner. Votre très humble et très obéissant sujet, CHARLES. »

Muni de cette pièce importante, il partit plein de sécurité; mais à peine arrivé, presque sans escorte, la crainte et le soupçon vinrent l'assiéger en voyant la ville remplie de ses ennemis accourus de toutes parts. Cependant l'accueil que lui fit le duc le rassura; un accommodement semblait même possible entre eux. Soudain tout changea de face. « Le roi et le bon duc, dit un vieux chroniqueur, commençoient à se vouer une mutuelle confiance. Que voulez-vous? le diable s'en mêla! » En effet, tandis que l'on concertait les arrangemens, les Liégeois, excités par les émissaires de Louis, prirent encore une fois les armes contre leur seigneur et duc. Les Liégeois avaient traîné dans les rues leur évêque, massacré l'archi-diacre, et, par un jeu horrible, s'étaient jeté ses membres les uns aux autres. Au milieu de ce tumulte sanglant, on avait vu les envoyés de France exciter les métiers et tisserands. La nouvelle était connue du duc de Bourgogne; il ne pouvait douter de la trahison de Louis XI, qu'il retenait captif : à l'instant il fit fermer les portes de la ville et du château. Le roi, qui se

vit sous les verroux d'une porte bien gardée par des archers, n'était point sans crainte, car il se trouvait logé vis-à-vis une grosse tour où le comte de Vermandois avait autrefois fait périr un roi de France, Charles-le-Simple. Le duc de Bourgogne vint le visiter, les yeux tout en feu et la bouche écumante : « Monseigneur, lui dit-il, vous êtes parjure et traître à Dieu, car voilà les Liégois qui s'en révoltent et rébellionnent contre moi et l'évêque. — Pasque Dieu ! beau cousin de Bourgogne, suis entièrement étranger à cette fureur de la canaille de Liége, et je peux le prouver. » Louis protestait de son innocence, offrait des otages, des provinces ; c'était en vain : le duc, plein de colère, réunissait chaque jour son conseil, délibérait des heures entières pour savoir ce qu'il ferait, et les ennemis du roi, forts de l'occasion, insinuaient au duc de se débarrasser de son suzerain, adversaire acharné du duché de Bourgogne. Double fait doublement curieux ! Louis XI, le plus trompeur des hommes, se livre lui-même, sans réfléchir qu'on peut le garder ; Charles de Bourgogne, de tous les vassaux le plus audacieux, au point d'avoir conservé dans l'histoire le surnom de Téméraire, Charles perd son temps en vaines délibérations, sans oser frapper, sans songer sur-

tout que son roi, devenu libre, que son roi, échappé de ses mains, ne lui pardonnera jamais de l'avoir fait trembler.

Cette situation, où l'un des deux personnages était dans une grande anxiété, et l'autre dans une agitation violente; ces conseils presque permanens, où l'on proposait des mesures extrêmes, mais sans jamais les adopter d'une manière décisive; ces sourdes intrigues auxquelles Louis avait recours, du fond de sa prison, pour recouvrer la liberté, et avec elle le trône et peut-être la vie; la corruption qu'il semait de toutes parts, les promesses et l'or qu'il versait à pleines mains, rien de tout cela ne pouvait se prolonger; il fallait qu'une résolution quelconque sortît de Péronne pour étonner le monde.

Le duc passa une nuit fort agitée; c'était la troisième. Pendant celle-ci il se promena d'un pas où se dénonçait l'inquiétude de son ame; quelquefois, cependant, il se jetait tout habillé sur son lit, mais il se relevait aussitôt. Le sommeil lui était rebelle; sa tête brûlait trop pour qu'il pût fermer la paupière. Philippe de Comines, déjà dans les intérêts du roi, mais encore au service du duc, était près de lui. Ils veillaient ensemble. Cette intimité, cette nuit entière où Comines, maître de sa raison, oppo-

sait le sang-froid au trouble de son maître, où le duc était sans défiance et Comines sur ses gardes, cette nuit dut avancer le dénoûment : il eut lieu en effet le lendemain. Le jour se montra pur et calme comme s'il n'avait pas à éclairer tant de passions tumultueuses. Le duc était encore plein de fureur; elle s'échappait en menaces; son cœur semblait prêt pour une catastrophe; mais, sans doute d'après les inspirations de Comines, il résolut, avant de rien entreprendre de fatal, de proposer la paix à son captif, de la lui faire jurer devant Dieu, et de le contraindre à venger avec lui les outrages dont on avait abreuvé l'évêque de Liége, au mépris de son caractère sacré; qu'à ce prix il désarmerait sa colère. Il se rendit à l'instant vers le roi pour lui porter ces paroles, en l'assurant qu'il n'aurait à craindre aucun mal s'il cédait de bonne grâce; que, dans le cas contraire, il se placerait dans un péril tel que jamais tête couronnée n'en aurait affronté de pareil. La voix lui tremblait, tant il était ému, tant il était prêt à éclater; son attitude ne manquait pas d'un certain respect, mais son geste était brusque, sa parole âpre. Il demanda au roi s'il voulait signer le traité de paix tel qu'il venait d'être rédigé, avec toutes ses conditions. « Oui, » répondit le roi.

Le roi avait été averti en secret : ni la présence du duc, ni le traité, ni la proposition de s'y soumettre sans délai, ni réflexions, rien ne l'étonna; il était bien préparé, bien en scène. Par qui l'avis lui était-il venu? il est facile de le dire : par Comines, déjà son ministre, déjà son agent auprès du duc, comme le prouva l'événement, puisque Comines, attiré bientôt après à la cour de France, y fut en grande faveur.

La réponse du roi Louis fut accueillie avec joie par le duc, heureux de sortir d'une telle situation sans être obligé de recourir à quelque acte désespéré, devant lequel, moins hardi en politique qu'il ne l'était à la guerre, il reculait; ou, ce qui est plus doux à dire, parce qu'il était homme de cœur et de loyauté, et non de ruse et de perfidie comme son adversaire.

On retira d'un coffre, où elle était soigneusement conservée, la croix que *saint Charlemagne* portait, et qu'on appelait la Croix de victoire. En sa présence la paix fut jurée. Les cloches de la ville sonnèrent, la population se montra émue et joyeuse; le duc crut avoir enfin devant lui repos et sécurité du côté de la France; Louis savait seul, dans les ténébreux replis de son ame, que ses sermens avaient juste la valeur de ses promesses.

Dans ce traité où, pour tout ce qui concernait le duc de Bourgogne, on avait renouvelé les conditions du traité de Conflans, les avantages accordés au duc de Berry étaient, au contraire, plus larges : pour lui tenir lieu de la Normandie, on lui donnait la Champagne. Il faut aussi remarquer, dans ce traité, le soin que prend le duc de Bourgogne de stipuler pour les seigneurs de la féodalité. En se déclarant ainsi le protecteur de la ligue féodale, le duc de Bourgogne s'en établissait le chef naturel et fortifiait sa puissance. Voilà sans doute ce qui nourrissait cette inimitié, cette rivalité entre la maison de France et celle de Bourgogne. Louis XI tendait à centraliser le pouvoir royal, et son plus puissant adversaire devait être, dès-lors, le prince féodal qui se posait comme le chef de la ligue.

Toutefois le duc de Bourgogne ne se dessaisit du prisonnier royal qu'après avoir exigé de nouvelles garanties, qu'après l'avoir contraint à se dessiner aux yeux de l'Europe d'une manière basse et honteuse. Il lui fit arborer ses couleurs, le plaça au milieu de son armée, et le conduisit ainsi sous les murs de Liége, pour assister et prendre part au châtiment d'une révolte que lui-même avait fomentée. Il sembla lui dire : « Sire, frappez vos com-

plices ! » et le roi les frappa. Il le fit assister au sac d'une ville où l'on pilla les églises, et le roi pieux laissa faire.

Pendant cette expédition, les deux princes ne cessèrent de montrer, l'un envers l'autre, une défiance outrageante. Louis tenait en permanence à sa porte ses Écossais, sans lesquels il n'aurait pu dormir. De son côté, le duc avait aposté des gentilshommes dans une grange voisine du logis du roi, afin qu'ils eussent l'œil sur lui, par le moyen d'une ouverture pratiquée au mur. C'est ainsi qu'ils en agissaient quinze jours après une paix jurée sur la croix.

Mais à peine rentré dans sa capitale, le monarque insinua au parlement de former opposition à l'enregistrement du traité, et le parlement, qui tenait à ses prérogatives, se hâta encore cette fois de les constater. Péronne avait singulièrement déconsidéré la personne royale. On ne voyait plus dans Louis XI qu'un renard pris au piége. On le raillait en beaux dires et chants dans les rues de Paris. Le roi voulut éviter cette artillerie de sarcasmes; il savait qu'on avait fait maintes épîtres et satires; les pies répétaient : *Péronne ! Péronne !* nom devenu une moquerie. On vit, l'avant-veille de l'entrée du roi dans sa capitale, maître Tristan parcourir les rues, avec son

acolyte Trois-Échelles et les archers de la garde écossaise; ils publiaient une ordonnance qui mandait : « De mettre à mort tous lesdits oiseaux, comme jacassant mots inutiles et inconvenans à la majesté royale. » On mit à mort également « les cerfs, biches, chevreuils, que les bourgeois élevaient en basse-cour, car sur leurs cornes et en leur collier on inscrivait devises mordantes, acérées, à l'encontre du roi. » Triste chose qu'un respect obtenu par crainte de la potence!

A ce moment mourut Dunois; il sentit qu'un guerrier tel que lui n'avait plus rien à faire sous un règne où le bourreau occupait une si grande place. Il descendit dans la tombe, où l'on mit à ses côtés son épée, non seulement parce qu'elle ne devait pas le quitter, tout mort qu'il était, mais parce qu'on aurait vainement cherché, à cette époque, l'héritier d'un tel patrimoine.

Cette perte fut à peine sentie par Louis, trop occupé de la cession faite à son frère, des comtés de Brie et de Champagne. Le duc de Bourgogne l'avait fait souscrire à cet arrangement, non pour l'avantage du duc de Berry, mais parce que ces provinces, touchant aux États de Bourgogne, pourraient au besoin lui ouvrir le chemin de la capitale. Louis XI avait

pénétré ces motifs; il cherchait tous les moyens d'éluder sa promesse. N'osant pas d'abord y manquer ouvertement, il mit en usage toutes sortes de ruses pour faire accepter à son frère le duché de Guienne, qui, en l'éloignant du Bourguignon, devait le soustraire à son influence. Mais il fut trahi dans cette affaire par le cardinal de La Balue, en intelligences secrètes avec les ducs de Berry, de Bourgogne, de Bretagne, et avec tous ceux qui l'achetaient et qu'il vendait à son tour. Ce cardinal, fort avancé pour son siècle, avait deviné le nôtre. Il possédait tous les vices, excepté l'hypocrisie, c'est-à-dire le seul qui, en cachant les autres, aurait pu passer pour une vertu. On l'enferma à la Bastille dans une cage de fer. Les registres municipaux de Tours offrent le relevé des sommes payées par la ville pour la construction de ces prisons cruelles dont on faisait un grand usage. Par un juste retour des choses humaines, le roi, assailli de terreurs, s'étant retiré plus tard dans son château du Plessis, garni de grilles, de fossés, de ponts-levis, de chausses-trappes, y trouva, lui aussi, sa cage de fer.

Louis XI fit enfin accepter à son frère le duché de Guienne au lieu de la Champagne. A peine le jeune prince en prenait-il possession que le roi voulut le ravoir, et avec raison, car

il se trouvait dans la plus grande perplexité : il avait contre lui tout à la fois l'Angleterre et les vassaux de son royaume. On disait partout ; « Que le roi y prenne garde! personne ne veut plus de lui ; s'il entreprend quelque chose contre le duc son frère, on lui mettra tant de levriers à la queue qu'il ne saura de quel côté fuir. » Ces levriers étaient les ducs de Bretagne et de Bourgogne, accompagnés de la plupart des seigneurs auparavant fidèles. Ils appelaient le roi d'Aragon, Juan II, qui réclamait le Roussillon, et le roi d'Angleterre, Édouard IV, beau-frère du duc de Bourgogne, se disposant à traverser les mers avec de nombreux vaisseaux chargés de valeureux soldats. L'un des confédérés ne dissimulait point ses vues : « J'aime tant le bien du royaume, disait-il, qu'au lieu d'un roi j'en voudrois dix. » Il espérait sans doute être de ce nombre. Louis XI n'avait plus à compter cette fois sur les villes qui, pour toute récompense des services rendus à la royauté dans ses jours de douleurs, se trouvaient écrasées d'impôts.

Les choses en étaient là lorsque le duc de Guienne et la belle dame de Montsereau, après avoir mangé une pêche, furent en même temps atteints de maladie, si bien qu'on disait partout qu'ils avaient été empoisonnés. On ac-

cusa l'abbé de Saint-Jean-d'Angély et un écuyer du nom de La Roche. Le roi se montra très indifférent ; il écrivit au comte de Dammartin : « Monsieur le grand-maître, j'ai eu nouvelle que M. de Guyenne se meurt, et il n'y a point de remède en son fait ; s'il me vient d'autres lettres, incontinent je vous le ferai savoir. C'est le moine qui dit ses heures avec M. de Guyenne qui me l'a écrit. Je me suis fort ébahi et me suis signé de la tête jusqu'aux pieds ; et adieu, monsieur le grand-maître. » Le pauvre duc en effet s'amaigrissait chaque jour ; il mourut, et quand le duc de Bourgogne en apprit la nouvelle, il écrivit aux nobles, bonnes villes, chevaliers et écuyers : « Monseigneur de Guyenne n'a pas été seulement destitué par le roi de son duché, mais aussi de sa vie, piteusement et par poison, maléfices et sortiléges. » Le roi niait fortement ce fait, appuyant son démenti par une enquête ; mais il eut soin d'arrêter la procédure commencée contre l'abbé qu'on soupçonnait, et fit répandre le bruit que le diable l'avait étranglé dans sa prison. Que ce fût le diable, il est permis d'en douter ; qu'il fût étranglé, le fait est vrai. Dans tous ses crimes, le roi mêlait, selon l'occasion, ou le ciel, ou l'enfer. Après le diable, vint le tour de la Vierge : à genoux, un jour, devant cette

Vierge sainte, on l'entendit s'accuser du meurtre et de l'empoisonnement du malheureux duc, et promettre une balustrade d'argent pour obtenir rémission.

La mort de son frère lui porta bonheur. Les temps sont bien changés depuis Caïn ! Libre du côté de la Guienne, il chassa Juan II du Roussillon, Charles de la Picardie, et put ensuite facilement comprimer ses autres ennemis épars dans le royaume. On s'imagine qu'un roi est faible parce qu'il est seul contre tous ; c'est ce qui fait au contraire sa force : un seul intérêt, une seule volonté, bonne ou mauvaise, aux prises avec une foule de volontés et d'intérêts divers et souvent rivaux, finissent toujours par l'emporter. « Dix mille hommes dans les mains d'un roi, dit un historien, triompheront de cinquante mille aux ordres de cinquante princes rebelles. »

Cependant, cette fois encore, Charles de Bourgogne s'était avancé jusqu'au cœur du royaume ; il était venu frapper de son épée les portes de Beauvais, et nul doute qu'elles ne se fussent ouvertes sans l'apparition soudaine d'une femme, sortie tout-à-coup de la foule, une petite hache à la main ; pour allumer le courage, pour crier résistance ; cri généralement écouté autour d'elle. Charles rôdait au-

tour des murs de Beauvais comme un loup furieux autour d'un bercail ; délai fort utile pour Louis, puisqu'il eut le temps d'accourir au secours de la ville. Partout, à cette époque, on voyait apparaître des femmes dès que le son des trompettes agitait les bannières. A Saint-Lô, peu auparavant, une femme avait aussi arrêté l'armée envahissante du duc de Bretagne. L'exemple de Jeanne-d'Arc était devenu noblement contagieux ; son sexe semblait devoir désormais payer son contingent en fournissant des héroïnes pour chaque siége, pour chaque bataille ; mais celle-ci, Jeanne-Hachette, put du moins jouir de sa renommée : Louis la dota, la maria ; en son honneur il rendit une ordonnance par laquelle les dames de Beauvais eurent le pas sur les hommes, attendu *qu'à la guerre elles avoient bien mis la main à la besogne*. Jeanne, moins heureuse, expia ses triomphes sur un bûcher et par la main de l'Anglais. Cet Anglais vient toujours, comme à plaisir, brûler en quelque sorte notre gloire : à Rouen, aux flammes d'un bûcher ; à Sainte-Hélène, aux feux du soleil des tropiques.

Un dernier danger se présenta. La parenté, la politique, la reconnaissance, unissaient Édouard IV, roi d'Angleterre, à la maison de Bourgogne. Ce prince, chassé de ses États par

Warvick, justement surnommé *le faiseur de rois*, de Warvick, dont la singulière destinée fut de donner et d'ôter la couronne sans jamais la prendre pour lui, s'était vu réduit, n'ayant plus pour royaume qu'un frêle navire, à chercher un asile auprès du duc de Bourgogne, son beau-frère. On le recueillit sur le rivage où la fureur des vents, d'accord avec la colère de la fortune, venait de le jeter, encore vêtu de ses habits royaux qu'il n'avait pas quittés à son départ pour fuir plus vite, et sous lesquels le malheureux ne trouva même pas quelques pièces d'or pour payer le pilote et les matelots, ses sauveurs à travers l'Océan. La cour de Bourgogne, en ouvrant ses palais au fugitif, sembla céder à la seule humanité, se gardant bien de toute démonstration politique, pour ne pas déplaire à Louis XI, en relation directe avec Warvick, ce sujet encore une fois maître de l'Angleterre; mais secrètement on seconda les projets du roi découronné : on lui livra vaisseaux, armes, soldats; à l'abri du silence, une expédition fut conçue, préparée et heureusement exécutée. Bientôt les mers sont franchies, les rochers de l'Angleterre abordés. A son approche les femmes, dans Londres, opèrent une révolution pour rendre le trône à ce prince né pour l'amour. Édouard, le plus bril-

lant des hommes de son siècle, était encore plus beau que sa couronne.

Le bruit de ces événemens va chercher Warvick dans le fond d'un comté. Aussitôt les trompettes retentissent, les bannières se déploient; les soldats, à la voix de Warvick, marchent rapides comme un jet de sa pensée; mais Édouard leur épargne une moitié du chemin. Le sujet et le roi se rencontrent à Barnet : un sceptre est au fond de la bataille. C'était l'habitude de Warvick, aussi prudent qu'audacieux, de se précipiter au milieu de la mêlée quand la victoire lui souriait, afin de ne point laisser de lendemain à ses ennemis; au contraire; quand la victoire délaissait ses étendards, il se retirait pour sauver sa gloire, sa personne et son armée qui, opérant en ordre une retraite savante, venait se rallier à l'épée de son général. Mais ce jour-là, — et il en est toujours ainsi quand Dieu brise les hommes dont il cesse d'avoir besoin, — ce jour-là Warvick ne fut plus lui-même. Voyant qu'il avait perdu la bataille, il tournait déjà la bride de son cheval lorsque son frère, son propre frère, l'arrête et lui crie : « Tu ne fuiras pas! en avant! en avant! » Et Warvick, docile comme un enfant, obéit, s'élance et meurt.

Édouard rentra victorieux dans Londres.

Pendant que le peuple à sa vue poussait des cris d'allégresse, les voûtes de la tour de Londres étouffaient les derniers accens d'un roi qu'on égorgeait : Henri VI, prince incapable et insensé, qui avait osé toucher la couronne de France, recevait le châtiment d'un tel sacrilége. Non seulement il ne put garder notre trône, mais il perdit le sien. Déjà son fils, que ses dix-huit ans ne protégèrent point, après avoir été frappé au visage, en pleine cour, par Édouard, était allé, dans une galerie voisine, tomber sous la lance de quelques hommes d'armes qui jugèrent qu'un prince soufflettè ne devait plus vivre. Édouard lui-même ne tarda pas à mourir dans toute la force de l'âge. Il avait mis le pied sur la terre de France; ce crime n'est jamais resté impuni, car notre France est comme un temple : elle est sacrée. Tous ces Anglais, tous ces conquérans d'un jour, qui, d'accord avec Isabeau la marâtre, chassèrent notre roi Charles VII de Paris, qui firent de Vincennes leur château royal, qui mirent Jeanne d'Arc sur un bûcher, tous furent en peu de temps frappés de misère et de mort : les uns s'en allèrent mendier de cour en cour, les autres périrent par le poison. En peu d'années quatre-vingts princes de race royale ensanglantèrent les champs de bataille où les

échafauds : digne hécatombe offerte pour nous laver de la souillure de l'étranger !

Mais avant l'époque marquée par le sort pour sa perte inévitable, Édouard, avec une nombreuse armée, et fort de son alliance avec le duc de Bretagne, vint de sa personne à Calais, en réclamant, comme de coutume, son royaume de France. Depuis que l'une de nos provinces, la Normandie, a conquis l'Angleterre, il semble que celle-ci veuille prendre sa revanche, ou peut-être s'imagine-t-elle que les Normands, pour la consoler de sa défaite, lui ont apporté la France en vasselage; mais les Anglais ne sont pas toujours heureux ni habiles dans leurs débarquemens : ils furent renvoyés alors comme plus tard de La Rochelle, comme de nos jours de Walcheren. Louis n'eut même pas besoin de les combattre; il donna des pensions au roi Édouard, des présens aux favoris; traita les officiers à table ouverte, fit largement distribuer du vin aux soldats, de sorte que cette armée eut l'air d'être venue, non pour une invasion, mais pour une fête; non pour trouver de la gloire, mais des festins. Louis leur fit courtoisement les honneurs de son royaume.

Il ne restait plus que Charles-le-Téméraire. Au lieu de se joindre aux Anglais, au lieu de

leur servir de guide, ce prince s'en était allé guerroyer en Allemagne. Il rêvait pourtant la résurrection de l'ancien royaume de Bourgogne, sur des proportions telles, que la Lorraine, la Provence, le Dauphiné et la Suisse devaient y trouver place. Avec un peu de bon sens, le duc aurait commencé par la Lorraine; il préféra tourner le dos à la France. Louis le vit avec une secrète joie s'aller heurter contre le Rhin. En effet, Charles ayant voulu forcer la ville de Reuss de recevoir un des deux prétendans à l'archevêché de Cologne, tous les princes de l'empire vinrent l'observer avec une armée de cent mille hommes. Après s'être obstiné une année entière, il se détourna de cette malheureuse entreprise pour menacer la Suisse de ses armes. On se disait alors parmi les Bourguignons : « *Nous écorcherons l'ours de Berne, et nous nous en ferons une fourrure.* » Ces ours, ces coqs, ces léopards, tous ces écussons, toutes ces bannières dont se servent les nations pour emblèmes, comme si elles voulaient se mettre sous le patronage des animaux, ont toujours été un thème à des lazzis faciles. Le Bernois fourré ne se laissa pas écorcher; les Suisses triomphèrent. Au rebours de ce qui se pratique dans les grandes affaires de ce monde, le duc, tout froissé de

sa chute, envahit la Lorraine. Le Téméraire était de cette race belliqueuse qui fournit les Charles XII et les Murat : la nature met tant de bravoure dans leur cœur, qu'elle n'a pas le temps de mettre la moindre sagesse dans leur esprit.

Toutes les vallées des Alpes retentissaient du son de deux trompes monstrueuses que les Suisses avaient, disaient-ils, reçues autrefois de Charlemagne, et qu'on nommait le taureau d'Uri et la vache d'Underwalden; elles rassemblèrent une foule de piques qui s'avança au pas de course, et contre laquelle se brisèrent les escadrons du duc. Ce nouveau malheur ne lui apprit rien. Trois mois après il vint attaquer les Suisses à Morat, où il éprouva une défaite bien plus sanglante. Les vainqueurs élevèrent par la suite un monument avec les os des vaincus. Charles tomba dans une mélancolie profonde, laissa croître sa barbe, ne changea plus de vêtemens. Il n'en persistait pas moins à vouloir chasser de Lorraine le jeune René. Ce René avait, pour protéger sa faiblesse et son âge, les robustes montagnards de l'Helvétie.

Louis XI s'en rapportait à son rival du soin de se détruire lui-même. Charles n'y travaillait que trop bien! Rassuré de ce côté, le roi de

France concentrait toute sa vigilance, tous ses soupçons dans son royaume. Il frappe, il punit les bourgeois comme les nobles : à Bourges, à Perpignan, les exécutions se succèdent. Entré par surprise dans une petite ville, sur les frontières d'Espagne, il fait égorger un d'Armagnac dans les bras de sa femme. Un marchand, accusé, mais sans preuves, de conspiration en faveur du duc de Bourgogne, est pris, jugé, écartelé. Le connétable de Saint-Pol, qu'il s'était fait livrer par le duc de Bourgogne, et contre lequel il nourrissait une haine implacable, est saisi aux cheveux par le bourreau. On afficha dans Paris cet avertissement :

« Mirez ceci, perturbateurs de paix,
Qui, par vos faux, traîtres et doubles faits,
Semez erreurs en la chose publique;
Pleurez donc tous, et butez à refaire
Les unions des princes et l'accord
Qu'eussent empêché, si n'eût été mort. »

Et le roi chantait à pleine voix cette complainte le soir où la tête du connétable tomba.

Ceux mêmes qui lui donnaient des preuves de dévoûment personnel n'étaient point à l'abri de ses coups : le comte de Dammartin fut privé de sa compagnie de gens d'armes. Le

roi en agit ainsi avec la plupart des autres capitaines, et il confia ces compagnies à des Écossais ou à des Suisses. Une foule de seigneurs furent inhumainement décapités; le duc de Nemours eut un pareil sort; son sang, par un raffinement inouï de cruauté, rougit ses fils placés sous l'échafaud. On abolit grand nombre de priviléges des capitaines de gendarmerie. Parmi les plus beaux de ces priviléges, ils avaient celui de partager les prisonniers entre eux. Louis voulut que les captifs fussent mis en commun. Un petit capitaine, nommé Saint-André, s'était opposé à cet ordre; le roi lui écrivit : « Petit Saint-André, tenez bien votre tête des deux mains. » Nous rapportons souvent ces lettres, parce qu'elles présentent le modèle du style intime du roi Louis; il menaçait d'ôter la tête de dessus les épaules avec familiarité et bonhomie : c'était la langue dont il usait avec Tristan et ses prévôts. Toute l'histoire de Louis XI présente une suite de procès intentés à ses officiers, à ses plus intimes conseillers. De là, peut-être, les épouvantemens de la fin de sa vie. La crainte était devenue l'ame de ce gouvernement : du trône elle descendait jusqu'au peuple, et du peuple elle remontait au trône.

Le roi Louis XI habitait alors son fort châ-

teau de Plessis-lès-Tours, environné de ses archers écossais et de son bon prévôt Tristan, de Trois-Échelles, son lieutenant, du sire de Bressuire, son maître-d'hôtel, d'Olivier-le-Daim, son barbier, revêtu de la grande seigneurie de Meulan, et de maître Coytier, tout à la fois médecin et président de la cour des comptes, car il obtenait tout du roi, et avait arraché par importunité cette bonne première présidence. Le triste château du Plessis, fortifié de sept tours carrées, avait pris un aspect plus formidable : « Tout ès-environ de la place dudit Plessis, avoit fait faire le roi un treillis de gros barreaux de fer, et planter dedans la muraille des broches de fer ayant plusieurs pointes par où l'on pût entrer aux fossés dudit Plessis. Aussi avoit fait faire quatre moineaux, tous de fer, où les arbalétriers pouvoient tirer tout à leur aise; il en mit bien quarante, qui jour et nuit étoient dans les fossés, avec commission de tirer à tout homme qui en approcheroit la nuit. » Telle était la demeure royale. Était-ce lui qui gardait son peuple en prison, ou son peuple qui le retenait prisonnier? Tremblant au sein de sa toute-puissance, ce captif du trône, qui a rendu tout son peuple esclave, est encore le moins libre de son royaume.

De terribles ordres sortaient de ce cachot royal, et, du sein de ses peurs, le pouvoir absolu menaçait et frappait; pour se rassurer, il avait besoin que tout le monde tremblât. Sa correspondance en offre de singulières preuves : « Chancelier, écrivait-il à Pierre d'Oriole, vous avez refusé de sceller les lettres de mon maître-d'hôtel Boutiras. Je sais bien à l'appétit de qui vous le faites, et l'expédiez incontinent sur votre vie. » Ses dépêches secrètes à ses officiers respirent également cette volonté qui veut être obéie : « Monsieur le grand-maître, si vous avez dans les mains les espions et bohêmes, faites-les mettre à la gehenne (*torture*), et les livrez au prévôt. » — « Monsieur de Bressuire, mon ami, vous me parlez d'un nommé Husson qui a fait plusieurs maux; je vous prie qu'incontinent ces lettres lues, vous me l'envoyez ici, bien lié et garotté, et qu'il n'y ait point de faut; et me faites savoir soudain de vos nouvelles pour faire les préparatifs des noces du galant avec une potence. Escrit à la hâte au Plessis-lès-Tours. Loys. » Et ce ne fut pas seulement lorsque la tyrannie l'eut rendu ivre que ce style lui devint familier; vers le milieu de son règne il écrivait à Bonfil, l'un de ses généraux : « Je vous donne la dépouille de tous les révoltés, et, afin que d'ici

à vingt ans il n'en retourne nul, faites-leur trancher la tête. »

Ne croirait-on pas entendre Carrier ou Collot-d'Herbois? c'est que la terreur a toujours le même langage, qu'elle gronde là-bas avec l'homme de la démagogie, qu'elle tonne là-haut avec l'homme du trône.

Quelque joie cependant parvint à franchir toutes les grilles pour arriver jusqu'à lui. Il apprit que Charles venait enfin d'être tué en combattant sous les murs de Nancy. Le Téméraire était tombé devant un enfant qui lui jeta sur le corps, après qu'on l'eut retiré du milieu d'une armée de cadavres où il demeura plusieurs jours perdu, quelques gouttes d'eau bénite. Jamais on n'avait vu un homme plus hardi; jamais nul homme ne supporta mieux les rudes travaux. Chez lui la pensée était grande, l'exécution prompte. Il est deux choses que personne ne lui a entendu dire : qu'il fût las, qu'il eût peur.

Les peuples, encore émus d'une si foudroyante renommée, refusèrent long-temps de croire à cette mort. Ils disaient : « Il reviendra. » Louis XI, lui, s'en réjouit : il savait, par expérience, que les morts ne reviennent pas. Mais il gâta ce que cet événement pouvait avoir de favorable. Ici se montrent tous les vices

d'une politique maladroite à force d'être rusée, d'une politique plus habile dans les petites choses que capable de comprendre les grandes. Marie de Bourgogne épousa Maximilien d'Autriche. Ce beau duché de Bourgogne, accompagné des Pays-Bas, de l'Artois, de la Franche-Comté, qui avait excité avec tant de raison la convoitise de Louis XI, passa dans la grande race de Charles-Quint, par le mariage de Philippe, fils de Marie et de Maximilien, avec Jeanne, fille d'Isabelle et de Ferdinand. Le monarque français laissa créer, menaçante pour ses successeurs et pour la France, cette puissance espagnole qui, posant son pied sur tous les points du globe, et du regard embrassant l'univers, voulut donner pour mesure à ses États la course du soleil.

Mais pour s'expliquer cette faute, — car c'en est une, soit que Louis ait eu le tort de ne pas mettre obstacle au mariage de Marie avec Maximilien, soit qu'il n'ait pas donné pour femme à son fils cette même Marie, malgré la disproportion d'âge; — pour se l'expliquer, il faut se rappeler que Louis XI fut constamment dominé par une idée fixe : l'abaissement de la haute aristocratie et la centralisation du pouvoir dans sa personne. Il voulut remplacer la monarchie féodale par la monarchie absolue; loin de dési-

rer des conquêtes, il refusa l'investiture du royaume de Naples et repoussa les avances de Gênes. « Les Génois se donnent à moi, disait-il, moi, je les donne au diable. » C'était à peu près la même chose. Il aimait bien mieux acheter les droits éventuels de la maison de Penthièvre sur la Bretagne ; et toutes les fois qu'il se trouvait à conquérir, pour un peu d'argent, quelque bonne ville dans l'intérieur de ses États, il n'y faisait faute. Les seigneurs étaient pauvres, Louis XI était riche, et il brocantait avec eux de leurs droits ou de leurs manoirs. Il avait quelque chose des juifs de son temps. Il prêtait sur bons nantissemens de provinces et de places, à des souverains qui, à l'exemple des fils de famille dérangés, avaient besoin d'emprunter sur leur patrimoine. Jean d'Aragon lui engagea les comtés de Cerdagne et de Roussillon pour trois cent mille écus d'or, et Marguerite d'Anjou lui avait hypothéqué la ville de Calais pour une somme de vingt mille écus.

Aussi faut-il juger Louis XI bien plus à l'intérieur qu'à l'extérieur. A l'extérieur, on n'aperçoit guère sa main que pour séduire, par des pensions secrètes, des conseillers cupides ; que pour organiser, à prix d'or, un vaste espionnage. A l'intérieur, au contraire, son système embrasse tout : communes, judicature,

corporations, industrie, métiers. Par ses soins deux universités naquirent : l'une à Valence, l'autre à Bourges. Par ses ordres des ouvriers de Grèce et d'Italie vinrent fabriquer, pour la première fois en France, des étoffes de soie, d'or et d'argent. Le besoin d'être bien informé, l'avidité d'avoir de promptes nouvelles, lui firent créer les postes. Trente courriers partaient chaque jour de tous les points du royaume et se croisaient en tous sens. Paris lui dut d'être éclairé pendant toute la nuit; un édit obligea les bourgeois, chefs de famille, de tenir une lanterne allumée sur leurs fenêtres. Sa pensée entrevit l'uniformité des poids et mesures; le projet en fut arrêté, mais le temps lui manqua; pour en assurer l'exécution, quatre siècles ont été nécessaires, tant les choses vont vite dans notre pays. Enfin, sous sa protection, l'imprimerie s'établit, sans qu'il se doutât, il est vrai, quelle devait être un jour l'action de cet instrument sur l'esprit humain; mais il n'est pas moins curieux pour l'imprimerie de compter Louis XI au nombre de ses bienfaiteurs. Il est curieux aussi que l'ordre de Saint-Michel, spécialement réservé, plus tard, aux lettres et aux sciences, ait été créé par lui : la source d'une récompense décernée à ces nobles filles de l'intelligence se trouve donc ainsi dans la ty-

rannie qu'elles ont mission de combattre et de flétrir.

On conçoit qu'il ait pu dire : « Ma tête est tout mon conseil. » Il donne l'impulsion et ne la reçoit jamais. Son œil soupçonneux est toujours vigilant. Tout ce qui est autour de lui obéit ; qui hésite éveille ses méfiances. De là sa haine contre les grands, contre les têtes qui dépassent Olivier-le-Daim. Que la résistance vienne d'en bas ou d'en haut, d'un vassal puissant ou d'un humble bourgeois, il frappe également ; il temporise s'il n'est pas le plus fort, mais il va toujours à son but. Parvenu au terme de son règne, d'immenses résultats sont obtenus. Cherchez encore de ces hauts feudataires qui résistent à la couronne, quelques-uns de ces grands noms qui surgissent comme un trouble à chaque avènement ? Que sont devenus ces fiers châtelains qui désolaient les provinces, ces chefs de bourgeoisie et de noblesse, ces hommes de la chevalerie et des halles ? Partout existe un ordre politique. Plus d'états-généraux ; tailles lourdes, mais parfaitement régularisées ; obéissance absolue sur tous les points de la monarchie ; toutes les forces organisées dans une pensée commune de pouvoir et de centralisation. Archers étrangers, compagnies soldées, communes changées en

mairies, morcellement de l'autorité judiciaire, priviléges de pairies violés, tout cède à l'action royale. Que de peines et d'efforts pour arriver à ce résultat! quelle lutte de tous les jours, que de ligues à vaincre!

Si vous cherchez dans ce cœur des sentimens, il n'en est aucun : point de compassion pour le malheur, aucune pitié pour la souffrance. Tête puissante, active, poursuivant toujours ses desseins à travers tous les obstacles, malgré la mobilité et l'inquiétude de son caractère : tel fut Louis XI. Il créa l'administration en France, et, dans ses mains, l'administration fut une bonne travailleuse.

Louis XI finit par ne plus sortir de Plessis-lès-Tours, où le dévoraient la peur et l'ennui, où le nombre des gardes augmentait sans cesse, où les domestiques étaient changés chaque jour. Il se traînait d'un bout à l'autre d'une longue galerie, ayant sous les yeux, pour toute récréation, quand il regardait le paysage par les fenêtres, des grilles de fer, des chaînes et des avenues de gibets qui menaient à son château. Pour seul promeneur dans ces avenues paraissait Tristan le grand prévôt, escorté de son lieutenant Trois-Échelles. De jeunes paysans et de jeunes paysannes, introduits dans le donjon du Plessis, venaient figurer par leurs

danses les plaisirs champêtres aux yeux du tyran; il essayait ainsi de se faire une idée du bonheur de l'innocence qu'il n'avait certes jamais pu goûter.

L'humanité trouve une éclatante réparation dans le spectacle de cette vie misérable ainsi gardée par les ennuis et la frayeur. Il semble, aux esprits timides ou inattentifs, que la puissance apporte toujours avec elle de ces douceurs capables de compenser les crimes par lesquels on l'obtient ou on la conserve; qu'on est heureux, pourvu qu'on se fasse un jeu du remords et qu'on soit placé assez haut pour voir au-dessous de soi le mépris des hommes; qu'on n'est jamais coupable, du moment qu'on peut tout, que la vertu n'est qu'un lien de plus pour le faible, afin qu'il se résigne aux misères de sa condition; mais que, par là même, ceux qui n'ont point à souffrir ont raison de s'en dégager et font bien de la trouver inutile. Non, non, Dieu n'a point mis la vérité au fond de ces détestables maximes : demandez plutôt à ce roi redouté! Le voilà tremblant de vivre et de mourir; le voilà seul, dans ses terribles angoisses! il a un héritier, mais cet héritier, ce dauphin est tenu loin de lui; il ne le voit jamais, on le surveille dans le château d'Amboise, dont les portes ne s'ouvriront que lorsqu'il sera roi.

Louis XI se rappelait comment il avait traité Charles VII, aussi craignait-il qu'on le traitât de même : il était forcé d'être mauvais père, parce qu'il avait été mauvais fils. A l'idée d'avoir trop bien fait ce fils à son image, il pâlissait! Comme époux, d'autres douleurs, non moins vives, l'avaient aussi blessé : sa première femme ne put supporter d'être la compagne d'un tel homme; jeune encore et atteinte d'une maladie mortelle, on l'entendit, à mesure qu'elle repoussait les soins dont elle était entourée, s'écrier : « *Fi de la vie, je n'en veux plus!* » Ces mots ont été prononcés dans le lit même où naissent les rois!

Enfin, quelques années après, un historien, qui avait vécu dans la plus grande intimité de Louis XI, écrivait : « Je ne lui ai jamais connu un seul jour heureux.

» Vous pouvez donc voir que de ces mauvais princes et autres ayant autorité en ce monde, et qui en usent cruellement et tyranniquement, nuls ou peu en demeurent impunis, mais ce n'est pas toujours à jour nommé, ny à l'heure que ceux qui souffrent le désirent.* »

Il suffit donc d'attendre : justice est fille du temps.

* Comines.

Elle arriva terrible, cette justice, car à toutes ses terreurs Louis XI ajouta la maladie. Il fut frappé d'une attaque d'apoplexie; des secours prompts et habiles prolongèrent ses jours : il put reprendre la parole, la raison et les rênes de son empire; mais, s'il ne mourut point du premier coup, ce fut afin d'avoir tout le temps de souffrir de la peur de la mort, afin qu'on pût voir, chez ce tyran, l'ame d'un lâche. Il allait jusqu'à boire le sang de petits enfans pour se ranimer, remède bien digne d'un tel malade. On faisait pour lui, disent les chroniques, de terribles et de merveilleux médicamens. Il avait été superstitieux en religion; il n'eut recours, en médecine, qu'aux empiriques. Plus sa dernière heure avançait, plus il devenait tremblant et crédule. S'entourant d'astrologues, il les faisait lire dans les cieux. Tous les astres du firmament semblaient ne devoir briller que pour s'occuper de ses destinées. Un jour que pour lui son aumônier, en prière, demandait la santé du corps et le salut de l'ame, Louis l'interrompit en disant : « Ne demandez pas tant de choses à la fois; d'abord le corps, l'ame viendra après. » Mais un simple aumônier finit par être trop peu, à ses yeux, pour fléchir le ciel; il fit venir François-de-Paule du fond de la Calabre, non

pour obtenir une plus sainte mort, mais une plus longue vie; par un reste d'habitude, ne voyant là qu'une négociation, il s'adressait à celui qui lui paraissait être le plus en crédit auprès de Dieu. Efforts inutiles : on l'entendit tout à coup s'écrier : « Notre-Dame-d'Embrun, ma bonne maîtresse, aidez-moi ! » Ce furent ses dernières paroles.

Sa mort permit au peuple de respirer. Il l'avait avili, mais en même temps il lui rendit le service de le délivrer du joug des grands vassaux, pour ne lui faire sentir que le sien. En l'absence de toute liberté, le despotisme d'un seul succédant au despotisme de plusieurs peut, à la rigueur, passer pour un bienfait. Son règne ne fut même pas dépourvu de popularité, de cette popularité qu'on puise, non dans l'estime universelle, mais dans quelques-uns des vices de l'espèce humaine. L'envie des petits est toujours reconnaissante du spectacle des grands abaissés.

Que si vous espérez rencontrer, sous le niveau d'un semblable système, de ces hommes à mérite éclatant, de ces renommées à jeter de la gloire sur toute une époque, votre attente sera trompée. Nul ne se fit jour, nul ne put dresser la tête, à moins qu'il n'eût été valet, barbier ou bourreau. Quand on dépossède du

pouvoir ceux qui le tiennent par les priviléges du rang, ce n'est pas pour y faire arriver ceux qui s'y placeraient par droit de génie. Deux esprits capables cependant se montrèrent dans les conseils de la couronne. Il est vrai que l'un, Jean de Lude, se dégrada jusqu'à mériter le nom de Jean *des Habiletés* que lui donna son maître, et que l'autre, Philippe de Comines, fut si docile qu'il perdit jusqu'à la fierté de l'intelligence. C'était un de ces hommes dont l'esprit ne leur sert qu'à se corrompre; cependant il a essayé, dans ses Mémoires, de relever ses services, en rehaussant le roi auquel il s'était vendu; il en a fait un de ces génies à qui tout semble permis, parce qu'ils agissent toujours par politique, comme si la politique n'avait pas ses règles et sa moralité; comme si, pour la pratiquer avec succès, il fallait commencer par n'être plus honnête homme.

Pour être vrai jusqu'à la fin, disons que l'histoire doit à Louis XI de la reconnaissance, mais une reconnaissance singulière et peu flatteuse pour sa mémoire : il fait mieux ressortir la mansuétude de tous nos rois, puisque, parmi eux, il est le seul tyran. Ainsi, dans ce palais ducal jauni par les siècles, sur les bords de l'Adriatique, Venise montre au fond d'une galerie la longue suite des portraits de ses doges,

entre tous lesquels celui de Faliéro est seul couvert d'un voile noir. Ce voile semble dire : Dans cette foule de magistrats fidèles, il n'y eut qu'un traître.

LE LAC DE LA FÉE.

Légende Irlandaise.

« Tout l'espace que le lac couvre de ses ondes se développe aux regards avec ses promontoires, ses baies, ses îles, qu'une teinte de pourpre fait distinguer au milieu des flots d'une lumière plus vive, et ses montagnes qui apparaissent comme des géans gardiens d'une terre enchantée. »

Walter Scott.

LE LAC DE LA FÉE.

—

Vers l'une des extrémités de l'Irlande, de cette île à physionomie pittoresque, on aperçoit le lac de Killarney. Il y a des siècles, à la même place, l'œil découvrait une immense vallée. Comment le lac a-t-il remplacé les arbres à beau feuillage et la fraîche verdure des prés?

Voici le prodige.

Au milieu de cette vallée, un filet d'eau jaillissait d'un creux peu profond, se faisait jour ensuite à travers un sable d'or, coulait pendant quelque temps sur une pente douce pour venir tomber dans un bassin du marbre le plus blanc, où, calme et paisible, cette eau semblait dormir. Elle y arrivait nuit et jour, et pourtant pas une goutte ne dépassait les bords. Par où donc fuyait-elle? personne ne pouvait le dire; mais ce que l'on disait, ce que l'on croyait savoir, c'est qu'une pareille source qui, sans relâche versait son eau dans un bassin qui ne se vidait jamais, était enchantée.

On la visitait par curiosité. Les jeunes filles venaient aussi des villages voisins pour y puiser une onde claire comme le cristal des grottes où s'ébattent les sylphides; mais elles s'empressaient de la recouvrir avec une large pierre consacrée à cet usage, tant leur inspirait de respect et de terreur une vieille tradition. Quoique fort lourde en apparence, cette pierre pouvait être facilement soulevée par les plus faibles bras. Jamais le soleil, à son lever, ne devait de ses rayons effleurer les eaux du bassin, sinon la vallée serait frappée d'une catastrophe épouvantable; c'était là une menace de fée. Cette fée capricieuse, fantasque et colère, s'était un jour désaltérée à la source, et, la tou-

chant de sa baguette, elle l'avait placée sous le maléfice de ses enchantemens.

Parmi les nombreuses filles qui, d'un pas joyeux, accouraient à la source de la fée, en chantant les airs mélodieux du pays, on distinguait Norah, la blanche Norah, dont les cheveux blonds flottaient en boucles sous une couronne de fleurs des champs. Les jeunes gens l'admiraient; ses compagnes l'aimaient tant qu'elles lui pardonnaient sa beauté. La maison où elle était née, qu'elle habitait encore avec de vieux parens dont elle faisait l'orgueil, quoique simple, n'en était pas moins la plus élégante de tout le village. Cette élégance lui venait, non assurément de la richesse, mais d'une propreté due aux soins de Norah; il n'est pas jusqu'au chèvrefeuille croissant autour de la porte qui ne semblât plus vert, dont les fleurs ne parussent plus fraîches, parce que Norah les cultivait de ses jolies mains.

Elle se serait bien gardée, avant de s'éloigner de la source enchantée, de ne pas replacer la pierre. Puis, toujours chantant, dansant, riant, elle rentrait sans apporter jamais avec elle le moindre chagrin, le moindre souci qui pût un seul instant éloigner d'elle le sommeil.

Tant de bonheur, tant d'innocence ne pouvaient long-temps durer : l'amour allait venir. Il

arriva avec un jeune soldat à l'armure d'acier, aimant les combats et se plaisant à les redire. Il n'eut qu'à paraître pour charmer Norah, le cœur de la jeune fille ne put se défendre, il fallut le livrer; et lorsque le soir, au coucher du soleil, l'heure d'aller à la source sonnait, ce n'était plus seule que Norah s'y rendait. D'abord Owall la suivit de loin, puis de plus près, puis enfin il se trouva tout à côté d'elle. Quelquefois ils s'asseyaient sur la route pour se reposer; Owall, d'une voix émue, disait alors :

« Quand passe Norah avec son air modeste et doux, chaque bouche devient muette; aucun regard n'ose s'élever jusqu'à elle; la surprise fait taire la bouche, le respect intimide le regard.

» Un murmure flatteur l'accompagne. Sans apprêt, sans orgueil, elle s'embellit encore de sa simplicité. On dirait une créature descendue du ciel, qui, ayant pris une forme terrestre, a conservé tout le charme de son origine.

» Qu'elles sont fraîches et gracieuses, les paquerettes dans l'herbe! mais une seule donne l'idée de toutes les autres; tandis que les plus belles filles voltigeraient par milliers dans la vallée, sans qu'on pût deviner, à les voir, la beauté de Norah! »

Ses vieux parens n'approuvèrent pas cet

amour. Les histoires du jeune soldat, dans lesquelles se retraçaient les fatigues des camps et le péril des batailles, étaient sans charme pour eux; Norah, au contraire, aimait à les entendre. Ils réprimandèrent leur fille, lui défendirent d'écouter celui qui les racontait, et lui prescrivirent même de l'éloigner loin d'elle.

Tout en larmes elle promit d'obéir.

Pour éviter la rencontre de son amant, ce soir-là, elle prit un chemin détourné en se rendant à la source de la vallée. Elle s'assit sur la pierre, après l'avoir ôtée du bassin. Ses pleurs coulèrent en abondance. L'heure passa sans qu'elle s'en aperçût; le jour faiblissait, et déjà du haut du ciel les étoiles laissaient tomber leur clarté.

Son amant se montra tout-à-coup. « Ah! ne venez pas ici! s'écria-t-elle; ne venez pas, je ne dois plus vous voir. Que ne suis-je retournée au village! je n'aurais pas eu à trembler de votre présence; mais je pleurais. C'est vous qui m'avez appris à pleurer, Owall!

» — Ne parlez pas ainsi, chère Norah! Éloignons-nous ensemble.

» — Jamais, jamais! répondit-elle avec vivacité. Moi, qui ai toujours religieusement gardé ma promesse, je la viole en ce moment, et c'est vous qui en êtes cause. J'avais juré à mon

père de ne plus vous voir, et pourtant vous voilà! »

En disant ces derniers mots elle marchait agitée; Owall ne la quittait pas; il avait pris ses mains qu'il tenait jointes dans les siennes, en essayant de la calmer. « Votre faute, si c'en est une de me voir, est involontaire, dit-il avec un ton plein de tendresse et de respect; vos parens ignorent notre rencontre, et si par hasard ils en sont informés, soyez sans effroi : il y a tant d'indulgence dans le cœur d'un père! Et pourquoi ne se laisserait-il pas fléchir? pourquoi ne consentirait-il pas à notre union? Serait-ce la crainte de ne plus vous avoir auprès d'eux, de vous perdre? Mais je demeurerai ici, avec vous, avec lui; je travaillerai pour vous tous. Que ne ferais-je pas pour vous, Norah, si chère à mon ame? Mais, hélas! déjà il faut nous séparer! vous voilà près de la maison. Accordez-moi donc un sourire; qu'il m'accompagne et me charme jusqu'à l'instant où je pourrai en demander un autre! Y consentez-vous, Norah? c'est un adieu, ne le refusez pas. »

Il ne fut pas refusé. En ce moment Norah ouvrait la porte : elle tourna la tête vers Ovall, lui accorda ce sourire vivement désiré, et, rouge et tremblante, elle se retira dans sa

chambre, où le sommeil vint la chercher au milieu des plus douces pensées. Elle croyait, dans ses rêves, avoir obtenu le consentement de son père; son imagination allait aussi vite que son cœur. Déjà Norah se voyait au pied des autels où, après avoir fait hautement à la face du ciel l'aveu de son amour, elle n'avait plus besoin désormais de le cacher au monde.

Après avoir été bercée toute la nuit de ces images riantes, elle se réveille, et tout-à-coup un cri de terreur s'échappe de sa poitrine. Elle s'élance hors du lit : « La source! la source! j'ai oublié de remettre la pierre! Mais le jour paraît à peine, j'arriverai à temps. » Elle était déjà dans la vallée, où elle courait haletante, criant toujours : « La source! la source! » En ce moment elle aperçut une teinte d'or sur le sommet des montagnes. « Est-ce l'aube, se demanda-t-elle, ou bien est-ce le soleil? Non, non, cela ne peut pas être; j'arriverai à temps! »

Ayant fait quelques pas encore, elle demeure tout-à-coup immobile : l'une de ses mains se porte à son front et s'y attache en signe de désespoir; l'autre main, étendue, montrait au loin la source. L'on aurait dit, à voir la jeune fille ainsi frappée de stupeur, une statue, mais qui, par un prodige inoui, porterait sur sa

figure de marbre l'expression d'une douleur vivante. Hélas! c'était bien le soleil, et ce jour-là il était pur de tout nuage. Ses rayons tombaient sur le bassin qui, cette fois, versait l'eau, et la versait avec abondance, avec une sorte de fureur; elle se répandait dans la vallée comme un torrent. On eût dit que l'eau, amassée et captive depuis tant de siècles, se précipitait impatiente de liberté.

Les villageois se précipitaient en foule et en désordre, ne sachant plus de quel côté fuir. Rien ne pouvait tirer la pauvre Norah de son effrayante immobilité, ni la voix des hommes épouvantés, ni le mugissement des vagues en fureur. Son doigt indiquait toujours la source, mais elle ne paraissait pas comprendre quel danger la menaçait, car les flots atteignaient déjà ses pieds. Son geste avait quelque chose de machinal. Owall, qui accourait en ce moment, s'élance et l'enlève dans ses bras. Revenant à elle : « Sauvez mon père! sauvez ma mère! s'écria-t-elle d'une voix déchirante. Laissez-moi là; là, pour mourir, et volez à eux! » Mais Owall, aussi léger, aussi rapide avec ce doux fardeau qu'un chasseur emportant un jeune daim, Owall gravit d'un pas rapide l'une des montagnes qui bordaient la vallée, car il n'y avait plus d'autre chemin pos-

sible. Vain refuge! l'onde le suivait en grondant; elle était menaçante et comme poussée par la vengeance. Plus Owall montait, plus les eaux allaient s'élevant. Arrivé au sommet, il s'arrête épuisé, pose à terre son amante, regarde autour de lui.

O spectacle horrible! la vallée a disparu sous les eaux; le petit espace où ils se trouvent ne forme plus qu'une île perdue au milieu d'un lac immense comme la mer, et cet espace s'en va toujours diminuant. Il en était de même des autres montagnes; leur sommet présentait aussi des îles éparses sur le lac, mais moins hautes que celle où Owall avait cherché un refuge momentané; elles s'abîmèrent avant la sienne qui fut la dernière submergée. « O mon seul amour! ma Norah! dit Owall en baisant le front pâle de son amante, que ne puis-je t'emporter à travers les airs! N'y a-t-il donc plus de vie pour nous? » Et Norah lui répondait : « Mon père! ma mère! je les ai tués! »

Dans les bras l'un de l'autre, les deux amans attendirent leur sort inévitable. Les eaux grossissaient toujours; enfin l'île s'amoindrit peu à peu; ce ne fut plus qu'un point, et puis ce ne fut plus rien.

A l'aspect de ces deux jeunes victimes flottantes, la colère s'éteignit au cœur de la fée,

et l'inondation s'arrêta, mais la vallée n'a plus reparu; elle est restée au fond du lac de Killarney.

On assure qu'à chaque anniversaire de ce funèbre événement un oiseau noir, inconnu, unique peut-être dans l'univers, vient, avec l'aube, secouer ses ailes à l'endroit où s'engloutirent Owall le soldat et Norah la jeune fille. Il pousse, en tournoyant, des cris plaintifs et doux. Ces cris, au-dessus du lac qui sert de tombe aux deux amans, sont devenus comme une sorte d'épitaphe annuelle et vivante.

TALMA.

« Talma peut être cité comme un modèle de hardiesse et de mesure, de naturel et de dignité. »

Madame de Staël.

« Voilà pourquoi j'ai tant à cœur de donner ce nouveau cinquième acte d'*Hamlet* : j'imagine que Talma serait admirable dans le morceau qui termine, qui dénoue et qui renvoie tout le monde content ; un morceau où je le mets sur la terre, dans les enfers et dans le ciel, et où il réunirait ce qui le caractérise : la profondeur, la grâce, le pathétique et la terreur. »

Ducis.

Ces entretiens avec Talma sont connus; ils ont été publiés dans un volume intitulé : *Histoire et Roman*. En style d'autrefois, je pourrais mettre ici : Seconde édition, revue, corrigée et considérablement augmentée; avec plus de simplicité, je dirai : le nom de Talma ayant appelé quelque attention sur ces débris de l'intelligence d'un grand artiste, de l'une des gloires du théâtre et de la France, j'ai cru devoir faire un nouvel emprunt à mes souvenirs. Tout ce qu'ils m'ont fourni, je le donne au lecteur. Il n'y a nul mérite à ce travail : si l'on voulait à toute force m'en récompenser, il faudrait m'offrir, comme au lycée, un prix de mémoire; je n'ai droit à rien autre chose.

Il est inutile d'ajouter que je n'ai pas prétendu rapporter jusqu'aux moindres mots dont Talma se servait dans l'abandon d'une conversation pleine de charmes; c'eût été impossible. On rend compte d'une causerie, on ne la reproduit pas; ce n'est jamais qu'une traduction plus ou moins rapprochée du texte.

Mais s'il valait mieux l'entendre que me lire, quel est mon but? de dédommager, autant qu'il m'est possible, ceux qui ne l'ont connu ni au théâtre ni chez lui, et ceux-là même qui, l'ayant admiré sur la scène, mais sans avoir jamais joui de son intimité, n'en ont qu'une idée incomplète : j'ouvre à tous le cabinet de Talma.

TALMA.

PREMIER ENTRETIEN.

Peu de temps après mon arrivée à Paris, où je venais étudier en droit, je me rendis, sur une invitation de Talma, et par une riante et belle matinée du mois de juin, à la délicieuse maison de campagne embellie, ou plutôt créée par lui à Brunoy sur les bords de l'Yères. Là, comme Horace à Tibur, il aimait à se rapprocher de la nature pour méditer plus tranquille.

De l'extrémité d'une allée de tilleuls je le vis s'avancer à ma rencontre, en sabots, vêtu d'une veste rayée, la tête couverte d'un immense chapeau de paille. Ce costume, fort différent de celui des héros de la Grèce et de Rome, m'étonna beaucoup. Il s'en aperçut. Par une étude intelligente il avait si bien appris à lire sur les visages, que chacun, en l'abordant, on peut le dire sans exagération, lui apportait une des pages du livre curieux de la physionomie humaine. Je n'avais pas encore parlé, et il me répondait :

« Vous ne voyez ici ni Oreste, ni Cinna; je suis un colon, un planteur d'Amérique. N'ayez donc aucune surprise, j'ai le costume de mon rôle.

» — Il vous sied à ravir; il en est de certains hommes comme de certaines pensées : plus elles sont grandes, plus elles ressortent par leur simplicité. Mon compatriote Vauvenargues l'a dit, et vous trouverez naturel que je me serve de l'esprit des gens de mon pays. »

Il y eut à ce moment, sur ses lèvres et dans ses yeux, un sourire modeste et reconnaissant dont je ne saurais donner une idée. Ce sourire était expressif, dans son genre, comme un regard terrible d'Hamlet. Le colon avait beau faire, c'était toujours Talma.

Comme nous marchions, il s'écria tout-à-coup :

« Prenez garde, je vous prie.

» — Quoi donc?

» — Vous écrasez ma haie d'aubépine.

» — Eh ! mon Dieu ! où est-elle?

» — Sous vos pieds. »

Je baissai la tête. J'aperçus en effet de petites tiges qui s'efforçaient de poindre à travers la terre. Il continua : « Dans quelques années une haie bordera de chaque côté cette allée, et mes tilleuls auront l'air d'être plantés dans deux longues caisses de verdure et de fleurs. Il faut vous résigner à voir mon domaine avec les yeux de l'avenir. Tout ici est mon ouvrage, et tout date d'un jour. Ma petite rivière d'Yères elle-même, soumise à des contours tracés de ma main, serpente comme si elle était l'œuvre de mon caprice. J'ai acheté cette propriété presque toute délabrée : c'était m'imposer l'obligation d'être tout à la fois mon architecte et mon jardinier; professions délicieuses, seulement elles me coûtent un peu cher. Aussi appelle-t-on mes dépenses des folies; mais pourquoi ne pas envisager ces folies, ou plutôt ces distractions sous leur véritable aspect? Je leur dois de me reposer par momens des fatigues de mon art, ou, pour mieux dire, d'ajouter à

mon art de nouveaux progrès par la possibilité de travailler ici, au milieu du silence. D'ailleurs n'est-il pas naturel de me voir apporter dans la vie privée un peu de ce goût dont le public me sait gré au théâtre? On l'a dit mille fois : les arts forment une seule famille. L'acteur est peintre et poète, comme le peintre et le poète sont acteurs. La poésie abonde dans les jardins de Le Nôtre; David, faisant agir et penser ses personnages sur la toile, révèle un talent dramatique du premier ordre. Après tout, si mes prodigalités sont des folies, convenez-en, je les raisonne assez bien. L'empereur, au fait de mes goûts, me disait, avec son ton de raillerie piquante, qu'il me nommerait volontiers intendant de ses bâtimens, sans la crainte de m'enlever au théâtre. Je lui répondis : « Sire, pendant que vous feriez sur le » champ de bataille de l'histoire à la manière » de Quinte-Curce, moi je vous ferais dans » vos jardins des contes à la manière des *Mille* » *et une Nuits*. »

» Mais ne voilà-t-il pas un plaidoyer dans toutes les règles? J'ai peut-être un peu d'humeur contre ces bruits de prodigalité, où la vérité est enflée par la malveillance. On me signale comme accablé de dettes, on me peint comme un dissipateur! Bientôt, à les en croire,

Frédéric viendra me dire comme Dugazon : *Le peu que je possède.....** Cette exagération est de l'injustice.

» — Eh ! mon Dieu ! laissez courir ces bruits ; ne pouvant pas s'en prendre à votre talent, l'envie s'attaque à vos goûts de bâtimens et de plantations. »

A ces mots il s'arrêta, et prenant un ton moins sérieux, il me dit : « Mais j'y songe et cela m'effraie : Brunoy a presque toujours appartenu à des fous, ou du moins à des personnages bizarres, extraordinaires. Un certain marquis de Brunoy ne s'avisa-t-il pas, sans être en rien un Charles-Quint, de se faire enterrer tout vivant, pour jouir du spectacle de son cortége funèbre ! L'un de ses successeurs, moins plaisant, avait pris, dit-on, une part active dans la conspiration contre Gustave, drame sanglant, joué dans un bal, et dont les acteurs furent des masques. Maintenant c'est à mon tour, moi, conspirateur tout barbouillé de rouge sur les joues, et qui me fais enterrer trois ou quatre fois par semaine, après avoir été tué ou m'être tué moi-même par le poison ou le poignard.

* Dans *le Dissipateur*. — Frédéric était le valet de chambre de Talma.

» — Vous l'avouerai-je? lui dis-je : si votre costume de colon m'a un peu surpris en arrivant, votre gaîté, dont je ne me faisais pas la moindre idée, me surprend davantage. Est-ce bien là Talma?

» — Tout-à-fait lui. J'ai le caractère gai, et même un peu enfant. Expliquez cette bizarrerie. Dominique, car je n'ose nommer Molière, Dominique, si plaisant sur la scène, était triste et mélancolique chez lui; moi, accoutumé aux grandes larmes de la tragédie, j'aime à rire dans le calme de la vie privée : Je ris d'un rien.

» — Peut-être la nature ne se délasse-t-elle d'un extrême qu'en se jetant dans l'extrême contraire; mais à votre tour rendez-moi compte de ceci : votre caractère est un peu enfant, dites-vous, et cela arrive à presque tous les hommes de génie. La cause, où en est-elle?

» — Voilà notre conversation prête à s'élever jusqu'à la plus haute philosophie. Je ne vous y suivrai pas; d'ailleurs, en m'assimilant à ces êtres supérieurs que j'admire trop pour croire que je les égale, vous m'avez ôté la possibilité de répondre. Cela les regarde.

» — N'allons pas faire de ceci une querelle de modestie propre tout au plus à nous écarter de la question; je tiens à connaître votre opi-

nion sur ce sujet, car, pour peindre l'homme avec toutes ses passions, vous avez dû faire de l'homme un scrupuleux et profond examen.

» — Eh bien! selon moi, les hommes de génie sont toujours un peu enfans, parce que le génie vient de l'ame; or, l'ame ne vieillit jamais. Je me rappelle à ce propos qu'un jeune Italien, attaché au roi de Naples, me disait que dans toutes ces têtes d'anges qu'affectionnait le pinceau de Raphaël, il croyait voir notre ame tenant au ciel par leurs petites ailes, et à la terre par une figure d'enfant. »

SECOND ENTRETIEN.

Le lendemain, à mon lever, j'allai joindre Talma au bois où je le trouvai couché par terre, arrosant, avec une carafe de cristal, un chêne de huit à dix pouces de haut. « Venez, me dit-il, venez admirer mon chêne. Comme il est plein de sève et de vie!

» — Avant que, pareil à celui de La Fontaine, il ait la tête voisine du ciel, et que ses

pieds touchent à l'empire des morts, savez-vous qu'il a du chemin à faire?

» — Vous ne comprenez donc pas le plaisir de planter, de voir croître, se développer un arbre en quelque sorte animé par notre souffle? C'est nous associer ainsi à la nature, c'est participer aux grands mystères de la création. Il y a dans ce plaisir, je vous l'assure, de la paternité. La poésie, toujours vraie, même dans ses plus grandes images, la poésie a eu raison d'appeler Dieu le père de l'univers.

» — On dirait, à vous entendre, que vous aimez l'état de planteur comme votre art.

» — Pas tout-à-fait, car j'ai pour mon art de la passion. Du reste, j'aime tout ce que je fais, parce que je ne fais que ce que j'aime. Il est certain rôle dont je suis, à la lettre, amoureux.

» — Si j'osais, je vous demanderais à ce sujet quelques confidences.

» — Vous avez mis hier dans notre entretien une grande réserve : j'apprécie cette délicatesse; mais, croyez-le, je ne me borne pas à exercer ce bel art; j'en fais volontiers l'objet habituel de mes conversations. Son ascendant agit sur moi quelquefois même à mon insu. Au théâtre, je le mets en action; hors du théâtre, il occupe ma pensée et ma parole, et, quand

je me tais, c'est pour le méditer. Mettez-vous là, près de moi, et causons. Les esprits même éclairés s'imaginent que, dans mes études, je me pose devant une glace, comme un modèle devant un peintre dans l'atelier. Selon eux, je gesticule, j'ébranle de mes cris le plafond de ma chambre; le soir, sur la scène, je fais entendre des accens appris le matin, des inflexions préparées, des sanglots dont je sais le nombre; j'imite Crescentini qui, dans *Roméo*, montre un désespoir noté d'avance dans une partition cent fois chantée chez lui avec accompagnement de piano. C'est une erreur : la réflexion est une des plus grandes parties de mon travail; à l'exemple du poète, je marche, je rêve, ou bien je m'assieds au bord de ma petite rivière; comme le poète, je me gratte le front; c'est le seul geste que je me permette, et encore vous voyez qu'il n'est pas des plus nobles. Oh! combien un mot devenu historique est vrai! si l'on me demandait comment j'ai trouvé la plupart de mes grands effets, moi aussi je pourrais répondre : « En y pensant toujours. »

» En général, quand je compose un rôle, soit dans une tragédie nouvelle, soit dans quelque pièce de l'ancien répertoire, où je ne me suis pas encore essayé, je cherche à me pénétrer du caractère donné par l'histoire, non

seulement au personnage que je vais représenter, mais à tous ceux qui, autour de moi, doivent, en se mêlant à mon jeu, concourir à l'action. Je m'occupe peu des dates; toute mon attention se porte sur l'époque. La chronologie m'est inutile, mais personne mieux que moi n'a devant les yeux Manlius, Néron, Brutus, avec leur maintien, leur costume, l'expression de leurs figures. Je les vois agir et marcher; je marche et j'agis avec eux. Au lieu de lire Tite-Live, Suétone et Tacite, pour appeler avec eux Rome dans mon cabinet, je me transporte, plein de leur lecture, dans Rome même; je deviens romain, je vis là comme dans ma ville natale. Je m'aide aussi de la *fréquentation* des statues du Musée; j'étudie l'attitude de leur corps, jusqu'aux plis de leur toge, pour que les mêmes plis puissent se dessiner sur mes épaules, pour que la grâce parfaite de leur manteau de marbre se reproduise dans mon manteau de laine ou de pourpre. Après une représentation de *Manlius*, j'ai reçu de David un éloge qui m'a singulièrement flatté: « A ton entrée sur la scène, me dit-il, j'ai cru » voir marcher une statue antique. »

» Lorsque cette étude première est achevée dans ma pensée, lorsqu'elle m'a donné la physionomie, le caractère, et jusqu'au costume

du personnage, je me transporte en lui tout entier; je me nourris de ses passions, je m'accoutume à sentir comme il sentirait s'il était vivant; puis, le soir, en présence du public, je laisse mon ame se développer, s'allumer, éclater dans cette grande figure que j'ai créée. Ce qu'on appelle mon talent n'est peut-être qu'une extrême facilité de m'exalter dans des sentimens qui ne sont pas les miens, mais que je m'approprie par l'imagination. Pendant quelques heures, je sais vivre de la vie des autres, et, s'il ne m'est pas accordé de ressusciter les personnages historiques avec leur enveloppe terrestre, du moins j'oblige leurs passions réveillées à venir gronder dans mes entrailles. Je suis un peu comme la Pytonisse : le théâtre c'est mon trépied.

» Il n'est pas besoin de vous avertir, je pense, qu'il s'agit ici d'un acteur ayant déjà vingt ans d'exercice. Il y a dans notre art une partie en quelque sorte mécanique qu'il faut apprendre par d'autres moyens, par une sorte de routine. Ce n'est qu'après s'y être soumis, ce n'est qu'au moment où l'on va franchir la barrière devant laquelle s'arrête la médiocrité, qu'on peut se livrer à ce travail de méditation. Je le pousse si loin, que j'y apporte, par le secours de la mémoire, les inspirations imprévues

de la scène. Les inflexions de ma voix, l'expression de mes traits, le langage du geste, je recueille tout. Mon intelligence soumet alors ces nouveautés à sa révision, les épure, les fixe dans mon souvenir et les y conserve en dépôt pour les renouveler à ma volonté dans les représentations suivantes.

» Et d'ordinaire, c'est le soir même, dans la coulisse, que, mettant à profit l'intervalle d'une scène à l'autre, je me livre à cette manière d'étudier. Rarement je songe à la scène qui va commencer, mais toujours à celle qui vient de finir. Ainsi je me rends compte de mon jeu presque en jouant. Si j'ai bien fait, je le grave dans ma mémoire pour toujours faire de même: aussi, quand je rencontre un effet heureux, c'est pour moi une richesse, et je ne la perds jamais. Si, au contraire, j'ai été faible, ou faux, ou exagéré, je me censure sur le champ, pour éviter, autant que cela m'est possible, les mêmes fautes.

» Dans *Manlius* il est un mot devenu célèbre; le public l'attend, m'écoute et frémit quand je le prononce. Ce mot, sans doute, est dans la situation; mais il n'a rien de bien saillant, rien d'extraordinaire; on peut, à la rigueur, le laisser passer inaperçu, et cela m'arriva aux deux ou trois premières représentations de l'ouvrage

remis au théâtre après une interruption très longue. J'avais concentré toute mon attention, toutes mes forces, tout l'effet de la scène sur les vers si vigoureusement tragiques dans lesquels Manlius exprime en même temps sa surprise, sa rage et sa satisfaction d'avoir convaincu de trahison Servilius, de l'avoir réduit à confesser son crime; car, envers un tel ami, il faut plus qu'un soupçon, qu'un indice; la honte passerait du front de l'accusé à celui de l'accusateur, si Manlius n'avait pas dans ses mains une preuve irrévocable :

Et je n'enfonce pas un poignard dans ton sein !
. . . . . .
. . . . . .
Qui ! toi ! tu me trahis !.....

» *Toi ! tu me trahis !* est admirable; aussi j'avais mis dans ces mots toutes mes larmes et toutes mes douleurs. Mais, un soir, — oh ! combien le hasard a d'empire sur nos actions et nos pensées, sur notre talent et, par suite, sur notre renommée ! — j'avais rencontré, le matin, sur le pont des Arts, Sauvo, homme plein de goût, d'esprit et d'instruction; il me parla de la reprise de *Manlius*, me donna des éloges, mais il sembla craindre que l'ouvrage, malgré

mes efforts, ne pût se maintenir au répertoire : « Il n'a jamais été heureux, me dit-il, quoiqu'il » renferme de grandes beautés. Ni Lekain, ni » Saint-Prix, n'ont pu le faire vivre. » Cette opinion de Sauvo excita mon émulation. Je vis de la gloire à relever un rôle tombé des mains de Lekain. Toute la journée j'allai furetant, pour ainsi dire, dans la pièce, dans chaque vers, dans les moindres hémistiches, pour découvrir les ressources qu'ils pourraient m'offrir. Mon esprit s'échauffa : j'entrai en scène croyant avoir devant moi Lekain; c'était une lutte opiniâtre; il y allait de mon honneur à triompher. Le public, impressionné par mon exaltation, m'aida, m'encouragea; ses applaudissemens me dirent de tout oser : le *qu'en dis-tu?* s'échappa de ma bouche, et il passa si bien de mes entrailles dans ma mémoire, où il se grava, qu'il revient docile chaque fois que je joue le rôle.

Tenez, Saint-Prix, dont je cite le nom, a de brillantes qualités, des inspirations magnifiques; il s'électrise et communique, parfois, sa flamme au spectateur; mais il ne retient rien, il ne s'écoute pas, il ne s'entend pas; tout le monde sait comment il a été beau, excepté lui. Son talent jette des éclairs, mais ils se perdent, et Saint-Prix retombe dans l'obscurité.

Vous l'aurez vu hier plein de vie; demain, dans le même rôle, vous le chercherez en vain, il sommeille, il est mort.

Souvent aussi j'interroge le souvenir de ceux de mes camarades qui ont vu Lekain, Brisard, Grandval, Clairon et Dumesnil, ces gloires de l'ancien théâtre français. Que d'applaudissemens, que de couronnes dont le public m'a fait hommage devraient retourner au front de Lekain! Monvel, par sa mémoire qui avait tout retenu, et par son intelligence qui avait tout compris, Monvel m'a révélé quelques uns des secrets de ce grand maître. Les vers admirables qui signalent l'arrivée de Néron et dénoncent si bien son caractère, je les dis avec les mêmes sentimens dont s'animait Lekain. J'ai cru devoir montrer seulement un peu plus de jeunesse et de colère; mais ce n'est là que la teinte générale du morceau. L'agitation de Néron, tout ce qu'il roule de fureur dans son esprit et qui doit impressionner sa parole, son trouble, son désordre, l'impétuosité de ses désirs, tout cela est du Lekain. Lekain est le peintre, moi le graveur; oui, le graveur, car je n'ai pas pu rendre avec mon trait d'emprunt toute la profondeur de la pensée sortie d'un tel pinceau. Par exemple, lorsque Néron, à son entrée dit hautement à Burrhus, et de

manière à se faire entendre de toute sa cour, ces beaux vers, suite d'une conversation qu'il est censé avoir commencée avant de paraître :

N'en doutez point, Burrhus, malgré ses injustices,
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices.

il y avait dans la manière dont Lekain prononçait ces mots : *C'est ma mère*, une expression de respect filial, mais en même temps d'impatience contre le joug de ce respect, qui égalait Lekain à Tacite. Comment, sans Monvel, aurais-je su cela, moi venu après la mort de ce grand acteur? Mais, à mon regret, je ne puis pas toujours le voler. Je serais ridicule dans certains effets où il était sublime. Par exemple, lorsque, prêt à conduire à l'autel Iphigénie, Achille est arrêté par Arcas qui n'ose cependant s'expliquer, dans la crainte d'Agamemnon qu'il ne nomme même pas, Lekain enfonçait son casque, portait avec vivacité la main sur son épée, et d'une voix terrible, suivie d'un regard de flamme, il s'écriait :

Qui que ce soit, parlez et ne le craignez pas.

» A cette attitude toute une armée aurait pris la fuite; mais il fallait avoir, comme Lekain,

un parterre accoutumé à un peu d'emphase, prenant plaisir aux vers débités avec une sorte de pompe, et accompagnés d'une pantomime académique; moi, je suis plus simple; aussi j'ai une toute autre manière de dire le même vers. Je méprise mon ennemi, quel qu'il soit; je souris avec dédain, et, jetant le premier hémistiche avec rapidité : *Qui que ce soit, parlez*, je m'arrête sur *ne le craignez pas*, que je prononce avec force, mais sans aucune jactance, en Achille sûr de lui.

» — Vous avez raison, ces souvenirs, ces sortes d'initiations sont de véritables études. Sous ce rapport, il est tel homme qui vaut mieux qu'un livre. Je ne puis vous rendre un pareil service : je ne suis qu'un curieux, et, dans notre conversation, j'ai tout à recevoir et rien à donner.

» — Vous vous trompez : vous ne savez pas combien j'aime et combien m'est utile la jeunesse. A votre âge, l'ame est toute neuve : ni les grandes peines, ni les grandes joies ne l'ont rendue, à force de l'agiter, difficile à s'émouvoir encore. De son côté l'esprit est pur, les souvenirs du passé ne l'obstruent pas; il apporte surtout une disposition bien essentielle pour seconder l'acteur; il se livre à lui. La jeunesse n'a pas peur de se laisser surprendre :

elle sent le plaisir, elle ne le raisonne pas ; elle est, de plus, dégagée de tout système, de toute préoccupation, de tout préjugé. Elle me prend tel que je suis, non tel qu'elle me voudrait. Elle n'a pas cette singulière vanité des gens un peu âgés, qui les porte à censurer l'acteur du jour pour rehausser l'acteur du passé ; car c'est comme s'ils disaient : « Lekain était notre » ouvrage, aussi était-il sans défauts. Talma a » été formé par la génération actuelle, aussi » est-il plein d'imperfections. » Cela fut de tout temps : les vieillards qui avaient vu Baron appelaient Lekain *le taureau.*

» Quand les élèves de l'Ecole Polytechnique, ces braves jeunes gens pleins d'ardeur et de lumières, me demandent une représentation, je ne saurais vous dire quel plaisir je leur dois. Comme leur présence m'électrise, lorsqu'à mon entrée sur la scène leurs yeux brillans m'envoyent des étincelles ! Ces soirées sont dans ma vie théâtrale de belles pages. Alors je cherche des effets nouveaux, je me livre à mon inspiration, je fais faire à mon art des pas de plus ; et ne croyez pas que j'ose beaucoup devant eux parce que je les redoute moins ; non, j'ose parce que je suis certain que ce qu'ils applaudiront est juste et vrai ; que ce qu'ils désapprouveront manque de mesure et de vérité.

J'interroge leur ame comme un merveilleux diapazon; il n'y a pas d'exemple qu'un accent qui les a fait tressaillir et qu'ils m'ont fait trouver, ait laissé sans émotion un autre public devant lequel je le reproduis. Un jeune homme, c'est la nature; un vieillard, c'est la société.

» Dites-moi, dans quel rôle m'avez-vous vu pour la première fois?

» — Dans Pharan de la tragédie d'*Abufar*. Vous vîntes à Marseille, et l'on me fit sortir du lycée tout exprès pour cette grande solennité.

» — Eh bien?

» — Eh bien, il m'arriva quelque chose de bien singulier, à moi, du reste, comme à tout le public. Nous cherchâmes Talma pendant tout un acte, et, dans un état de surprise qui n'était pas sans tristesse, nous ne le trouvâmes point. Pharan nous parut morne, inanimé, sans éclat, parlant presque avec effort, en un mot, fatigué.

» — C'est-à-dire que vous cherchiez Talma, et que je vous fis voir Pharan, Pharan brûlé du vent du désert, accourant épuisé à travers les sables, consumé par son amour, au point de n'avoir plus la force de respirer.

» — Oui, nous sentîmes tout cela lorsque, dans l'acte suivant, la passion eut brisé, pour

se faire jour, le cœur du jeune Arabe. Alors ce ne fut plus Talma, ce fut le tonnerre. Le public avait eu tort. Les trépignemens, les transports, les battemens de mains devinrent une magnifique réparation.

» — Le public avait eu raison. Aussi n'aurais-je pas choisi Pharan pour mon début, si je n'avais voulu ménager à ma femme l'occasion de paraître dans un rôle où elle était ravissante, celui de Salema. Pour ma part, je savais très bien qu'en se présentant pour la première fois sur un théâtre ou ailleurs, ne fût-ce même que dans un salon, encore faut-il ne pas être obligé de jouer avec le plus de vérité possible la fatigue et l'accablement. C'est se montrer sous un mauvais jour, à moins que chacun ne sache d'avance que ce n'est point votre nature, mais un effet de votre art. Néron ou Hamlet n'ont pas ce désavantage : ces deux personnages annoncent ce qu'ils sont. Hamlet arrive poursuivi par l'ombre de son père : c'est toute la pièce, c'est tout le rôle d'Hamlet. Néron, en sortant de la coulisse, s'emporte contre Agrippine et contre Britannicus : c'est Néron tout entier, c'est le drame avec son action et son dénoûment prévus, la disgrâce d'Agrippine et l'empoisonnement de Britannicus. Voilà deux rôles sans préfaces. Pharan, au contraire, en

a une ; Pharan ne se révèle qu'au moment où sa jalousie éclate contre le Persan Pharasmin. Tout ce qui précède est la préparation du caractère de cet Arabe, dont le cœur, ainsi qu'il le dit lui même, est brûlant comme la pointe du rocher que le soleil dévore. Il y a dans chaque rôle, quand il est bien fait, deux à trois vers qui en sont la clé. C'est là ce qu'il faut savoir saisir. Je vous révèle un des grands secrets de mon art. Avant toute chose, quand j'étudie, je m'attache à ces vers ; quelquefois même ce n'est qu'un mot. Une fois ce mot trouvé, le reste n'est rien. C'est de l'argile : le rayon de lumière qui doit l'animer est à moi, je l'ai dérobé au ciel, c'est-à-dire à l'intelligence.

» Pour mettre un exemple à la suite de ces réflexions, je vous citerai Agrippine : je la prends à dessein pour vous montrer que tous les rôles, hommes ou femmes, doivent être, d'après mes idées, soumis aux mêmes investigations. Agrippine est encore un de ces personnages que j'appelle *tout d'une pièce ;* Agrippine est le beau idéal de l'orgueil. Si elle n'en avait pas autant, peut-être aurait-elle moins d'ambition, car cette ambition a toute la hauteur d'un orgueil démesuré. D'après cela, il est tout naturel qu'elle se brise contre les obstacles ;

et certes il n'est pas moins naturel qu'elle ne puisse comprendre comment l'empire lui échappe, à elle, qui dit :

Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres.

» Ce vers n'est-il pas tout le rôle?

» En effet, quand on touche au trône par tous les points, il est difficile de perdre l'envie de s'y asseoir : voilà l'ambition. Quand on est à soi toute seule une race royale, il est difficile de ne pas en avoir l'esprit enivré : voilà l'orgueil.

» Ainsi, Tancrède encore, dont le caractère est formé de deux amours, Tancrède nous en fait la confidence dès son premier monologue.

» Écoutons-le :

Loin du camp des Césars et loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, et qui, dans mon malheur,
Après Aménaïde, est si chère à mon cœur.

» Vous l'entendez ! après son amante, ce qu'il a de plus cher au cœur c'est sa patrie. Aussi vous le voyez combattre pour arracher Aménaïde à la mort ; puis, pour préserver Syracuse

de l'ennemi, combattre une dernière fois et mourir.

» — Ainsi, avec un seul vers, vous vous emparez quelquefois de tout un personnage?

» — Oui, de son caractère; mais toutes les nuances de ce caractère excité par ses passions plus ou moins ouvertes ou cachées, il faut les étudier, les surprendre, non plus dans chaque vers, mais dans chaque mot : souvent même ce que je dis, je l'ai déjà exprimé par un geste ou par un regard. Au théâtre, il faut faire parler jusqu'au silence. On me sait gré de réveiller dans l'esprit du spectateur une foule d'idées par un mot, fort simple en apparence. Il semble que mon intonation soit la page d'un livre : c'est qu'en effet cette intonation est le résultat d'un livre de réflexions. Si j'écrivais sur mon art, on serait étonné de la quantité de volumes qu'il faudrait pour un seul rôle. Prenons l'entrée d'Oreste, dans *Andromaque* :

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle;
Et déjà son courroux semble s'être adouci
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.
Qui l'eût dit? qu'un rivage, à mes vœux si funeste,
Présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste!
Qu'après plus de six mois que je t'avais perdu,
A la cour de Pyrrhus tu me serais rendu!

» A la lecture ces vers sont presque insignifians ; quelques critiques même leur ont reproché d'avoir été écrits pour ménager à Oreste l'occasion de raconter longuement à Pilade ce qu'il devait savoir ; cependant ils offrent à l'acteur un grand et beau travail d'analyse. Jugez-en : à la seule présence d'Oreste le spectateur s'attend à voir un personnage triste et lamentable ; Oreste est le malheur personnifié ; je frapperai donc le parterre de surprise si je montre, dès mon entrée sur la scène, un rayon de joie et de bonheur sur la figure sombre de l'héritier du sang des Atrides ; et lorque je m'écrie :

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
***Ma fortune* va prendre une face nouvelle.**

le public est en mesure de comprendre. Du moment qu'Oreste retrouve Pylade, sa fortune est changée et prend une nouvelle face ; donc Oreste, le triste Oreste, doit avoir un visage nouveau. Mais il redevient aussitôt lui-même :

Qui l'eût dit ? qu'un rivage à mes vœux si funeste...

Aussi ai-je grand soin de passer rapidement d'un sentiment à un autre en appuyant sur :

Un rivage à mes vœux si funeste; un rivage où Pyrrhus va épouser Hermione : c'est là toute l'action de cette tragédie. Mais Pylade, par sa présence, reprenant vite son empire, l'ame d'Oreste s'ouvre encore à une joie douce, et je ne saurais mettre trop de tendresse dans mes accens lorsque je serre cet ami dans mes bras en lui disant : *A la cour de Pyrrhus tu m'es rendu!* Cette alternative de joie et de tristesse, de bonheur et de misère, cet oubli d'une fortune funeste à l'aspect d'un ami retrouvé, tout cela doit se peindre dans la voix et sur le visage de l'acteur; autrement on récite un rôle, mais on n'est pas Oreste. »

TROISIÈME ENTRETIEN.

Quiconque veut connaître la physionomie de notre esprit, nos goûts intellectuels, nos prédilections de travail et de pensée, n'a besoin que de consulter le choix de nos livres. Je faisais cette épreuve dans la bibliothèque de Talma lorsqu'il vint m'y retrouver. J'avais eu le temps de m'apercevoir que la philosophie et l'histoire étaient là souveraines.

On range ordinairement les volumes d'après la reliure ou le format; ils étaient classés ici par genre d'ouvrage. D'un côté, la poésie; de l'autre, la morale; plus loin, les voyages; vis-à-vis, l'éloquence : c'étaient autant de bibliothèques distinctes. De distance en distance, des caractères dorés, incrustés dans la corniche, indiquaient chacun de ces genres. Talma avait fait de sa bibliothèque un seul livre divisé par chapitres.

« Voilà le sanctuaire, me dit-il. Quelquefois, lorsque je viens y méditer, mon imagination ranime autour de moi toutes ces intelligences; je me persuade qu'elles daignent s'intéresser à mon art, à mes efforts. « Que » penseraient Homère et Virgile, s'ils lisaient » mes vers? » se demandait Racine; « Que di- » raient Euripide et Sophocle, s'ils me voyaient » jouer telle scène? » me demandé-je à mon tour. Il faut toujours, quand on a l'ambition des grandes choses, se placer en idée devant quelques grands hommes. Un tel public m'a souvent rendu plus digne de cet autre public de tous les soirs, de ce juge devant lequel je ne parais jamais sans trembler. Les masses, c'est le génie humain.

» — Je vois, par ce bel assemblage de livres, que vous lisez beaucoup. Une bibliothè-

que, chez un homme d'art, n'est pas comme chez un agent de change : vous y touchez.

» — Oui. Je puise des inspirations dans toutes les littératures.

» — Vous savez sans doute les langues étrangères ?

» — Je ne sais bien que l'anglais.

» — Vous avez passé, dit-on, une partie de votre jeunesse à Londres ?

» — Mon père y était établi ; mes études terminées, j'allai le joindre : dans ce voyage mon goût pour la scène se développa. Il existait à Londres un petit théâtre où l'on représentait, devant une société choisie, des pièces françaises ; je m'essayai là pour la première fois et avec assez de gentillesse pour y être applaudi. Ma sœur me rappelle souvent m'y avoir vu, un soir, faisant merveille, sous un habit de soie et les cheveux entrelacés de rubans roses. Je jouais apparemment quelque Lubin ou quelque Colas. Mais ce qui me fut utile, c'est mon assiduité aux chefs-d'œuvre de Shakespeare : *Macbeth* et *Othello*, devenus mes maîtres de langue, m'apprirent l'anglais. Je pourrais jouer à Drury-Lane ; il faudrait cependant que le public eût quelque complaisance pour la pureté un peu douteuse de ma prononciation.

» — Vous avez dû nécessairement subir l'in-

fluence du système tragique des Anglais ; la révolution que vous avez opérée dans votre art n'a peut-être pas d'autre origine.

» — L'origine en est ailleurs. D'abord j'ai été novateur, parce que je suis venu à une époque d'innovation. Mon siècle, en me rencontrant sous sa main, m'a pris comme un instrument ; ensuite il a fallu une circonstance. Je vous dirai comment elle s'est offerte. Jusqu'alors, comme tous les jeunes gens à leur début, je m'étais mis dans le moule vulgaire : nous jouions la tragédie comme on l'avait jouée avant nous : l'imitation remplaçait la nature. Plus on était un autre, plus on était content de soi. Ce qui surtout gâtait notre art, c'étaient les études historiques. Pour mon compte, je l'avoue, les Romains me semblaient hauts de plusieurs coudées. Rien de plus pompeux, d'après mes illusions, que leur langage. Aussi nous étions des rhétoriciens, et non pas des personnages. Que de discours académiques sur le théâtre ! combien peu de paroles simples !

» Mais un soir le hasard me fit trouver dans un salon avec les chefs du parti de la Gironde. Leur figure sombre, inquiète, attira mon attention. Il y avait là, écrits en caractères visibles, de grands et puissans intérêts. Trop gens de cœur pour que ces intérêts fussent en-

tachés d'égoïsme, j'y vis la preuve manifeste des dangers de la patrie. Tous accourus pour le plaisir, aucun d'eux n'y songea. On se mit à discuter; on toucha les questions les plus palpitantes du moment. C'était beau. Je crus assister à l'une des délibérations secrètes du sénat romain. « On devait y parler ainsi, me » dis-je. La patrie, qu'elle s'appelle France » ou Rome, se sert du même accent, du même » langage : donc, si on ne déclame pas ici de- » vant moi, point de déclamation là-bas dans » les vieux siècles; c'est évident. » Ces réflexions me rendirent plus attentif. Mes impressions, quoiqu'elles fussent produites par une conversation pure de toute emphase, devinrent profondes. « Un calme apparent, dans les hom- » mes agités, fait donc remuer l'ame, me disais- » je. L'éloquence peut donc avoir de la force » sans que le corps se livre à des mouvemens » désordonnés! » Je m'aperçus même que le discours, lorsqu'on le débite sans efforts et sans cris, rend le geste plus énergique et donne à la physionomie plus d'expression. Tous ces députés rassemblés devant moi par le hasard, me parurent bien plus éloquens dans leur simplicité qu'à la tribune où, se trouvant en spectacle, ils croyaient devoir débiter leurs harangues à la manière des acteurs, et des acteurs

comme nous l'étions alors, c'est-à-dire des déclamateurs pleins de bouffissure.

» Dès ce moment j'acquis une lumière nouvelle, j'entrevis mon art régénéré. Je travaillai à me faire, non plus un mannequin monté sur des échâsses pour être à la hauteur du Capitole, et du Capitole encore tel qu'on se le figure au collége; mais je me fis, dis-je, un girondin, un César-homme, s'entretenant de sa ville avec ce naturel que l'on met à parler de ses propres affaires. A tout prendre, les affaires de Rome c'étaient celles de César. Pompée lui-même, le vaniteux Pompée, montait bien quelquefois sur un char de triomphe; mais là il n'était plus qu'une décoration, une grande figure donnée en spectacle au peuple. C'est donc ailleurs qu'il faut aller le chercher pour modèle. Il serait presque ridicule de le représenter en triomphateur quand il cause familièrement avec Sertorius, puisqu'en cette circonstance c'est l'homme politique, et de même qu'il a quitté le char et la robe de pourpre rayée d'or, il doit aussi renoncer à la pompe de l'attitude et du langage.

» — Ainsi, après avoir écouté les girondins vous vous écriâtes, en parodiant un mot célèbre : « Et moi aussi je suis peintre! » Mais comment jusqu'à cette circonstance votre nature avait-elle pu s'ignorer?

» — Elle s'agitait dans le vague. Je l'occupais par l'étude des costumes de l'antiquité. A vrai dire, je n'entrevoyais que là une réforme possible et radicale; là, j'avais de plus un antécédent; on sait que Lekain, hardi pour son temps, osa, entre autres témérités, s'envelopper d'une peau de tigre, tandis que, jusqu'alors, on ne s'était permis que le *taffetas chiné*. Ces premiers pas vers la vérité, je les continuai; d'ailleurs le mouvement était donné dans la peinture, je n'avais qu'à m'en emparer pour le transporter sur le théâtre. David et son école avaient livré Boucher et ses bergers frisés et poudrés à la risée des ateliers et du public. Il avait, d'une main ferme, posé sur la tête de ses Horaces un casque tel qu'on les forgeait à Rome. Moi, je vins aussi prendre à mon tour un casque à forme antique, et j'en couvris mon jeune front. Je me permis même, dans un rôle tout-à-fait secondaire, le manteau de laine des Romains. Cela fit sensation. Cependant je sentis que de pareilles entreprises, pour n'être pas trop imprudentes, exigent qu'on ait pour soi la magie du nom et du talent. Il faut remplir surtout des rôles importans. Cette considération me ramena tout naturellement au travail et à la réflexion, seul moyen d'échapper à ces rôles qu'on appelle des *utilités*.

» Je me souviens qu'après m'avoir vu jouer Antiochus dans *Bérénice*, Lemercier, à qui son caractère et ses ouvrages donnent une grande et juste autorité, applaudit à mes efforts et les encouragea. Il m'avait découvert derrière Titus et à côté de Bérénice qui, du charme de sa passion, efface tout. Lemercier ne se doutait peut-être pas du service qu'il me rendait. Quand ces hommes à puissante intelligence devinent un artiste et daignent l'en avertir, ils lui donnent d'abord de la confiance, et ensuite ils lui apprennent que le public ne va pas tarder à venir. Ils en sont les avant-coureurs. Ducis, le bon, l'excellent, l'austère Ducis me prophétisa aussi un soir mon avenir. Après la représentation il vint à moi, écarta les cheveux de mon front, et me dit : « Jeune homme, il y a là » bien des crimes. » A dater de ce moment je l'appelai mon parrain, et, en retour, il m'appela son filleul. Cette petite anecdote est très connue; l'un des neveux de Ducis, devenu mon beau-frère, l'a popularisée dans un tableau plein de charme et de vérité.*

» Mais déjà, à cette époque, ma réputation jetait quelque éclat. Les routes hardies s'ouvrirent devant moi; dans toutes je posai

* Il est dans le palais du Luxembourg.

mon pied libre. Le rôle de Charles IX me fut singulièrement favorable : Saint-Phal l'ayant refusé, il me fut donné par Chénier. Grâce à ce coup de fortune, je pus me montrer créateur ; je n'avais point à lutter contre de vieux souvenirs, la tradition ne pesait pas sur moi, on ne pouvait me comparer à personne qu'à moi seul. De plus, le sujet de cette tragédie étant pris dans notre histoire, le lieu de la scène étant le Louvre, que plus d'un spectateur avait peut-être traversé en venant au théâtre, ce n'était plus une innovation que de me montrer simple, c'était une nécessité, un devoir. J'allais, en ressuscitant Charles IX, faire revivre, en quelque sorte, un homme semblable à nous ; et lorsque le délire du remords s'empare de ses esprits, ce n'est plus, comme Oreste, au cri des fabuleuses Euménides, mais au son des cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois, si vrai, si réel, que tout Paris, depuis des siècles, n'a cessé de l'entendre.

» A mesure que je simplifiais mon jeu, je dépouillais mon costume de ces vains ornemens, de ces colifichets, de ces broderies insultantes pour la vérité historique. J'ai beaucoup fait, il me reste bien plus à faire. Croiriez-vous qu'il ne m'a pas encore été possible de jouer Œdipe vêtu comme il doit l'être! Raucourt me tyran-

nisait. Cette coquette Jocaste tenait à ses paillettes, et pour ne pas lui donner de l'humeur, pour ne pas faire un contraste déplaisant pour l'œil du spectateur, il me fallait être pailleté comme elle. Nous avons perdu Raucourt, mais les paillettes sont restées. Quelle pitié, de venir en costume d'Alcibiade me jeter éploré aux pieds des autels, moi, incestueux et parricide, moi, cause du fléau sous lequel mon peuple tombe et meurt, tandis que je devrais avoir la tête couverte de cendre et le corps revêtu de longs habits de deuil! Est-ce aux supplians à se montrer magnifiques? Patience! je ferai voir quelque jour le véritable OEdipe; à mon seul aspect le public se dira : L'infortuné!

» Et je n'ai pas à combattre seulement mes camarades, hommes et femmes, mais encore les machinistes, les décorateurs, les garçons de théâtre; comme les Turcs, ils sont toujours prêts à me répondre : « M. Talma, cela ne s'est jamais » fait. » Aussi, quand les noms d'*OEdipe*, d'*Andromaque*, de *Manlius*, sont le matin sur l'affiche, je suis bien sûr de trouver le soir, à leur place accoutumée, les fauteuils, les statues et le même nombre de figurans et de comparses pour représenter le peuple ou l'armée. Depuis la première représentation d'*OEdipe*, c'est-à-dire depuis la jeunesse de Voltaire, la population

de Thèbes n'a pas fait le moindre progrès; elle est stationnaire : quand je regarde autour de moi en m'écriant : *Thébains!* je n'ai pas besoin de les compter, ils sont douze. Même lorsqu'il faudrait corriger un contre-sens matériel, on ne m'écoute pas. Je n'ai jamais pu obtenir, à mon entrée dans le rôle d'Oreste, d'être suivi d'un brillant cortége; cependant Pylade me dit :

Le pompeux appareil qui suit ici vos pas
N'est pas d'un malheureux qui cherche le trépas.

Qu'importe ce qu'a indiqué Racine lui-même! pour tout appareil, on continue de donner à son Oreste la scène vide.

» — Ainsi, vous avez été plus maître de votre volonté dans la conception des personnages que dans la manière de les vêtir; dans votre diction, que dans les décors et la mise en scène de l'ouvrage. Heureusement, si d'un côté il reste à faire, de l'autre tout est fait.

» — Combien est grande votre erreur, hélas! ma vie entière n'y suffira pas. Je m'avance vers un horizon sans bornes. Que de choses j'entrevois sans pouvoir les rendre! combien d'autres plus faciles et que j'ose à peine me permettre! Tenez, en voici un exemple: dans ce rôle d'Œ-

dipe, dont je viens de parler, je crois avoir rétabli le véritable sens des vers fameux :

J'étais jeune et superbe, et nourri dans un rang
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang.

C'est une excuse, et non une forfanterie; aussi ces vers, dans ma bouche, produisent une grande impression; mais en terminant ce beau récit, lorsque je m'écrie :

. . . . . Je sentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais..... Vous frémissez, Madame !

je laisse le spectateur froid. Il m'applaudit, sans doute, mais par complaisance, par réflexion; il tâche d'oublier ce que je viens de dire, pour songer à ce que j'ai dit auparavant. Ses éloges remontent le récit pour en rencontrer le milieu et le début, je ne m'y trompe point; et cependant il y a dans ces mots : *Vous frémissez, Madame!* un grand sentiment de terreur que je conçois sans pouvoir le rendre : mon ame est rebelle à mon intelligence. Dans mon obstination pour vaincre la difficulté, j'ai osé dénaturer le vers; j'ai dit : *Ah! vous frémissez, Madame!* vain effort, inu-

tile changement! J'ai prêté un vers faux à Voltaire, c'est tout ce que j'ai obtenu.

» Voici un autre exemple, mais le succès m'a pleinement satisfait. Je cherchais depuis longtemps à peindre l'ennui de Néron dans la scène où Agrippine vient lui rappeler longuement qu'il lui doit l'empire, lui le plus ingrat des hommes. Il est évident que Néron n'écoute pas sa mère; il pense à autre chose, ou plutôt il ne pense à rien : il est obsédé. Comment rendre cela? comment le traduire en geste? J'essayai, à une représentation, en écoutant Agrippine, de promener de tous côtés ma vue distraite. Quelques amis, après le spectacle, me demandèrent ce qui m'avait préoccupé pendant cette scène, et pourquoi j'avais regardé dans la salle; mon effet était donc manqué. J'eus recours à Monvel; d'après ses souvenirs de Lekain je composai ma pantomime, mais je tremblais de la hasarder. Un soir, aux Tuileries, devant l'empereur, je m'y décidai. Pendant qu'Agrippine parlait, je me mis à jouer avec mon manteau. J'avais l'air d'en examiner la richesse, mais en affectant de montrer sur ma figure une grande indifférence, comme si je remuais ce manteau machinalement, sans y prendre garde. Enfin, j'aurais voulu faire illusion au point de persuader que je bâillais. Eh! mon

Dieu ! dans une situation pareille, Néron n'y aurait pas manqué. Seulement, vers la fin, je témoignai un peu d'impatience. Puis je marquai une colère concentrée pour préparer le vers qui m'échappe après le départ d'Agrippine, et qui foudroie d'avance Britannicus :

Elle m'a *fatigué* de ce nom ennemi !

» Le lendemain l'empereur me parla avec éloges de ce jeu muet, il l'avait suivi attentivement, j'étais désormais sûr de son effet.

» — L'empereur entre donc avec vous dans les détails de votre art ?

» — Vous touchez là une corde délicate. »

QUATRIÈME ENTRETIEN.

« J'ai coupé un peu court à notre dernier entretien.

» — Ma question avait été indiscrète.

» — En n'y répondant pas j'ai pu vous le faire croire ; cependant il n'en est rien. Mais comme j'élude toujours ce qui concerne l'empereur, je me suis laissé aller à l'habitude, et

je vous ai traité un peu trop comme tout le monde.

» — Il est naturel que vos relations passées avec un chef d'empire vous obligent à beaucoup de circonspection.

» — Il serait si facile d'abuser de mes discours ! Aux vérités que je dirais on mêlerait des mensonges que je n'aurais point dits, afin de les accréditer de mon nom. N'a-t-on pas répandu une fable ridicule d'après laquelle je lui aurais donné des leçons pour lui apprendre son rôle d'empereur ! Il le jouait assez bien sans moi ! certes, il n'avait pas besoin de maître; mais on ne serait pas fâché de le faire prendre pour un comédien, que sais-je? pour un histrion ! J'aime donc bien mieux, par un silence duquel je m'écarte rarement, me mettre à couvert de toute responsabilité.

» — Eh bien ! parlons d'autres choses.

» — Pourquoi donc? l'intimité a ses priviléges, et je serai le premier à en jouir, puisque mon ame est toujours heureuse quand elle me fait revivre le souvenir de l'empereur. Il me combla de bienfaits. D'ailleurs, je vous assure que parler de lui c'est le louer.

» — Vous l'avez connu long-temps avant sa grande fortune?

» — Lorsque je le vis pour la première fois,

c'est tout au plus si sa campagne d'Italie était dans sa tête.

» — Vous doutiez-vous que c'était là votre souverain?

» — Eh! mon Dieu, je ne soupçonnais même pas le héros. Les hommes, et moi comme les autres, nous aimons les jugemens tout faits. Quand la renommée crie : Le voilà! on regarde, et l'on dit comme la renommée. Mais jusqu'alors on laisse le génie dans son obscurité; on ne se donne même pas la peine de lui demander : Qui es-tu? Cependant le petit Bonaparte, nous l'appelions ainsi, m'avait souvent étonné par des traits d'une vive intelligence.

» — Ce petit Bonaparte se plaisait, dit-on, à raconter des histoires de revenans, est-il vrai?

» — Lui et Méhul étaient toujours prêts à effrayer par des récits remplis d'apparitions lugubres. Bonaparte excellait : il jouait son conte, il en faisait un drame. Pour agir plus fortement sur les imaginations, il éteignait toutes les lumières. De même que les fantômes dont il se constituait l'historien, il avait besoin de ténèbres. Au reste, c'était là, pour lui, plus qu'un amusement : il cherchait à dominer par la peur. Il n'a pas fait autre chose pendant

tout son règne; demandez aux rois de l'Europe! C'étaient de terribles fantômes que les grenadiers de la garde! Mais sa profonde sagacité brillait surtout dans ses observations sur mon art, qu'il ne m'épargnait pas, alors comme plus tard, lorsqu'il fut maître du monde. Il voulut m'empêcher, un soir, de paraître dans la cérémonie du *Malade Imaginaire* : « Ce n'est pas là votre place, me dit-il; un acteur » tragique doit être soigneux de l'illusion qu'il » produit sur le public; ne vous montrez donc » pas, avec une robe de médecin, dans une » parade; gardez le casque, et laissez là le bon- » net carré. »

» Il y avait „ dans ces paroles, de la justesse, et surtout un sentiment de fierté dont mon attention fut frappée. Mais, aux Tuileries, ses conseils, ses pensées, tout s'était bien plus agrandi. Il me disait un jour : « Il y a un grand » vide dans la tragédie française; aussi, jus- » qu'à présent, la tragédie, sur notre théâtre, » sauf quelques rares essais, est demeurée grec- » que et romaine, et ce vide, d'où vient-il? » de l'absence complète d'une pensée supé- » rieure à l'action dramatique, ou, si vous ai- » mez mieux, d'un ressort caché qui fasse tout » mouvoir. Les anciens avaient la fatalité à la- » quelle leurs dieux même étaient soumis,

» et cette intervention était toute naturelle, » puisque les événemens de leurs drames se » mêlaient à leur religion. Chez nous il n'en » est pas de même : il existe une séparation » complète entre le théâtre et l'église ; celle-ci » même frappe l'autre d'anathème ; il faut donc » chercher ailleurs : à défaut de la religion, » qu'on ait recours à la politique. Oui, dans » le drame moderne, la politique doit rempla- » cer la fatalité. »

» Long-temps après il revint sur cette idée ; il la développa à Raynouard, l'un des hommes les plus capables assurément de la comprendre. Je crois, si ma mémoire ne me trompe pas, que c'est au sujet du *Cromwell*, auquel Raynouard travaillait. J'avoue que la tragédie, envisagée de la sorte, serait bien en harmonie avec mes goûts et mes études. En puisant dans notre propre histoire, en se saisissant des événemens même dont nous avons été les témoins, la tragédie deviendrait nationale, et par-là ferait vibrer toutes les cordes de notre cœur.

» — Si l'empereur, par exemple, avait voulu permettre qu'on mît en scène quelques traits de sa vie, et s'il en eût révélé à l'auteur les parties secrètes, la représentation en eût été curieuse, et l'empereur lui-même serait venu

juger la bonté de ses théories. De toutes les manières son personnage vous appartenait.

» — Il n'était pas homme à se laisser traduire, lui vivant, sur un théâtre. Un acteur, à la Porte-Saint-Martin, essaya d'imiter son costume, ses gestes et son maintien; un ordre exprès et fort significatif arrêta cette tentative et ferma la voie à toute autre. J'en suis fâché, car je l'aurais peint d'après nature. On aurait pu voir alors lequel des deux était le maître : lui, sans aucun doute, et sans avoir besoin de grandes leçons. Par cela seul que je le connaissais, il m'eût été possible de représenter dans toute sa vérité un grand homme.

» — Vous n'auriez pas oublié sa parole vive et saccadée?

» — Comme les pensées se pressaient dans sa tête, ses phrases étaient courtes, et il accentuait avec force pour qu'on ne perdît pas un seul mot, aucun n'étant inutile : voilà tout ce que j'ai remarqué dans son débit, et non cette affectation qu'on lui a prêtée de hacher ses discours pour se singulariser. Au reste, il a toujours parlé ainsi. Seulement, à son retour d'Italie, sa parole était devenue impérative. Je ne saurais, à ce propos, vous peindre mon émotion, lorsque, dans la rue Chantereine, dans cette même maison que j'avais ha-

bitée, j'entendis madame Bonaparte dire par la fenêtre, à son mari qui se promenait au jardin : « Bonaparte, viens donc, voilà Talma. » Je voulus aller au-devant de lui ; d'honneur, mes jambes tremblaient. La porte s'ouvre, il entre, ses yeux brillaient... Savez-vous que c'est bien beau des yeux qui ont fait fuir des armées !

» — Ce n'est pas ce jour-là précisément que j'aurais voulu le voir ; quoique grand déjà, il n'était pas sorti du cercle des événemens naturels. C'est aux Tuileries que mes regards l'auraient cherché avec empressement, lorsque, au retour de Notre-Dame, il venait de mettre la couronne sur sa tête. Là commence l'extraordinaire.

» — Je ne le vis que plusieurs mois après. J'avais cru devoir, et il m'en coûtait, renoncer à mes visites. L'empereur remarqua mon absence, et il dit à Regnault de Saint-Jean-d'Angély, qui s'empressa de me le répéter : « Est-ce » que Talma me boude ? » Dès le lendemain j'étais aux Tuileries. J'avais mis un habit à la française et je portais l'épée. La figure expressive de l'empereur me montra tout à la fois un peu de surprise et en même temps beaucoup de satisfaction. Non qu'il eût la petitesse d'être flatté de mon costume de cour ; mais comme il

m'aimait, il fut bien aise que j'eusse fait une chose convenable.

» A dater de ce jour j'allais au moins une fois par semaine aux Tuileries. Je choisissais l'heure de son déjeuner. C'est ainsi que j'entendis les dernières instructions qu'il donna, devant moi, au grand-duc de Berg prêt à partir pour l'Espagne. Ce fut encore une bonne leçon, et j'appris là sur quel ton et avec quels discours un empereur décide du destin des empires.

» A Erfurt je le vis très souvent. Plus d'un monarque dut envier ma faveur. Il s'occupait avec soin, avec intérêt, des ouvrages à représenter : il me parla le premier de *la Mort de César*, à laquelle je ne songeais guère. « Quoi! » Sire, lui dis-je, c'est la *pièce de circonstance* » que vous choisissez pour tant de Majestés?

» — Oui, Talma, me répondit-il. Serait-ce » donc si mal de prouver à l'Europe personnifiée autour de moi par ses souverains, que » des vers empreints d'une haine vigoureuse » contre la royauté m'effraient peu? qu'on me » les dit en face et par mon ordre? que ma » puissance est à l'abri des allusions, et qu'en» fin tout germe de républicanisme a disparu » de mes armées impériales?

» Au surplus, l'esprit républicain a cessé

» de m'être hostile, parce qu'il y a de la répu-
» blique dans ma fortune et dans mon système
» de gouvernement! La république, qu'est-ce
» autre chose que l'intelligence occupant toutes
» les sommités de l'ordre social? Eh bien!
» qu'on regarde : n'ai-je pas tendu la main à
» ceux qui sont nés pour s'élever? Et en ce
» moment même, Talma, tandis que je cause
» avec vous, et que des princes sont là atten-
» dant leur tour d'audience, n'est-ce pas l'éga-
» lité? Allez, allez, les républicains ne m'ai-
» ment pas, c'est possible, mais ils me res-
» pectent; ils savent que ma tête vaut bien un
» sénat. »

« Cette scène, entre l'empereur et moi, que n'ai-je pu, le soir même, la reproduire sur le théâtre et en présence d'un parterre de rois! Ils auraient appris comment l'empereur pratiquait l'art de régner.

» — Et moi aussi je les ai vus, vos rois d'Erfurt, à Paris, dans un bal devenu historique; mes yeux rencontrèrent à l'Hôtel-de-Ville cette éblouissante réunion.

» — C'est pourtant moi qui les y fit venir! je suis en cela une de ces petites causes d'où naissent de grands effets. Dans une des conversations dont je vous parle, j'exprimai le regret de ne pas voir ce cortége de souverains

transporté à Paris. « Ce serait, dis-je, un spec-
» tacle où les Parisiens trouveraient un amuse-
» ment, le seul peut-être qu'ils n'aient pas
» encore goûté, et en même temps un sujet
» d'orgueil, le seul peut-être aussi que vous ne
» leur ayez pas donné. Sire, vous êtes ici,
» ajoutai-je, chez l'Europe; serait-elle moins
» bien chez vous? D'ailleurs vous faites une vi-
» site, il est juste qu'on vous la rende. »

« Ces paroles me revinrent en souvenir, lors-qu'après Wagram une partie des cours de l'Europe accourut se mêler aux fêtes du mariage.

» Rien n'échappait à cette haute pensée qui gouvernait alors la France; elle profitait de tout. Voici un fait bien propre à le prouver. J'avais joué *Assuérus* aux Tuileries. Quelques jours après, m'étant présenté chez l'empereur, il me parla des juifs, de Racine et de Saint-Cyr. « Chaque fois qu'une religion se mêle aux
» affaires humaines, me dit-il, c'est presque
» toujours par l'intermédiaire d'une femme. »
Puis il ajouta aussitôt, en se répondant à lui-même, selon sa coutume : « Cela s'explique :
» il est de l'intérêt des prêtres et des femmes
» de se liguer autour du trône pour le dominer.
» Cette Esther est la Maintenon de ce temps-là :
» elle fait signer une espèce d'édit de Nantes,
» comme celle de Versailles le fit révoquer;

» l'une protégea les juifs, l'autre persécuta » les réformés ; et cependant les courtisans de » Saint-Cyr louaient dans Esther madame de » Maintenon ! c'est qu'ils ne voyaient dans tout » cela ni juifs, ni protestans, mais deux fem- » mes qui, par leur empire sur l'esprit et le » cœur d'un monarque, disposaient du sort des » peuples..... Quelle singularité dans cette na- » tion juive ! tous les grands princes ont associé » leur nom à son histoire. » Il se retourna à ces mots vers le ministre de l'intérieur qui était entré pendant l'entretien, et il lui dit ces paroles restées dans ma mémoire : « On pour- » rait peut-être faire quelque chose des juifs ! »

» Peu de temps après nous eûmes le grand sanhédrin.

» Sur un pareil sujet je suis inépuisable ; je fatiguerais tout le monde sans me lasser jamais. Cela se conçoit : je me suis imposé à cet égard une réserve dont je me dédommage en petit comité. Puisque je vous tiens, je veux que vous sachiez combien était grande envers moi la confiance de l'empereur, combien il mettait de grâce dans les faveurs dont il me comblait.

» Il venait de faire exécuter des travaux fort curieux au théâtre des Tuileries, afin qu'on pût y représenter des ballets et des grands opéras. Les changemens à vue, les trappes, les vols

de char, avaient exigé des machines difficiles à établir dans un emplacement si étroit, mais tout s'aplanissait devant cette puissante volonté; la baguette d'Armide, qu'il allait faire venir chez lui, dans son palais, enfantait moins de prodiges que sa parole souveraine. « Je vais vous » montrer tout cela, » me dit-il; et, me prenant par le bras, il me guida lui-même à travers les corridors. Nous descendîmes, par de petites échelles, sous le plancher même du théâtre. Nous étions seuls. La pâle lueur d'un quinquet presque éteint nous éclairait à peine. Tout-à-coup, en me frappant sur l'épaule, l'empereur me dit : « Savez-vous que les Anglais » paieraient bien cher votre place, s'ils pou» vaient y glisser un de leurs agens! l'occasion » serait belle pour une sanglante tragédie. — » Ah! Sire, m'écriai-je, vous me faites fré» mir! si quelqu'un caché..... — Rassurez» vous, rassurez-vous, Talma, continua-t-il, » l'histoire se respecte trop pour me laisser » périr dans une trappe comme un héros d'o» péra. »

« Un autre jour il me montrait un camée qu'il venait de recevoir d'Italie. Ce camée, d'une rare perfection, représente en profil la tête d'Alexandre. Après l'avoir admiré, je dis à l'empereur qu'il y avait quelque ressem-

blance entre cette tête et la sienne, dont le caractère est tout-à-fait grec. « Vous me faites » plaisir, Talma, de trouver là ma figure, me » répondit-il; comme pierre précieuse je n'au» rais osé vous la donner : c'eût été un ca» deau; mais comme portrait, acceptez-la : ce » sera un souvenir. »

» Auparavant, dans les premiers jours de son consulat, il vint un soir avec sa femme, la bonne Joséphine, assister à une représentation d'*Othello;* j'étais alors beaucoup plus jeune, plus ardent; je n'avais point abordé tous ces grands rôles de Corneille, de Racine et de Voltaire, où ma réputation s'est depuis si heureusement établie; *Othello* était mon héros de prédilection, celui où le public aimait le plus à me voir. La présence du consul m'électrisa. L'avouerai-je? un sentiment d'orgueil fort naturel chatouillait mon cœur; je n'étais pas fâché de lui montrer, dans ma petite sphère, quoique si éloignée de celle où il était monté, mon nom grandissant à mesure que s'élevait le sien. Je considérais comme une mission, comme un devoir dont j'avais à m'acquitter envers les arts, de m'inscrire dans les fastes d'une époque sur laquelle ce puissant génie allait répandre des flots de gloire. En terme de théâtre, je me surpassai. Le lendemain, à mon lever, je reçus

des Tuileries un billet dont chaque mot est resté gravé dans ma mémoire :

« Vous avez fort ému ma femme, Talma; » elle a frémi et pleuré. En souvenir de cette » belle soirée, veuillez accepter le cachemire » qu'elle portait sur ses épaules. Elle espère » le retrouver bientôt, drapé en turban, sur le » front africain d'Othello. »

» Ces cadeaux, empreints d'une grâce charmante, me touchaient beaucoup; ils étaient faits avec intelligence et se rattachaient à mon art : cela valait mieux que ces tabatières traditionnelles distribuées indistinctement à tout le monde par les souverains, selon l'étiquette des cours, et sur lesquelles on rencontre presque toujours des figures fort peu artistiques, je vous assure.

» — Mais ne lui arrivait-il pas quelquefois, dans vos entretiens intimes, de porter la conversation sur des objets étrangers aux lettres et au théâtre? Avec ce pressant intérêt de tout connaître par lui-même, avec ce besoin de questions auquel il cédait si volontiers, il a dû vous parler de ses actes, de sa politique, de ses guerres, de leur reflet sur l'opinion? Il devait tenir à savoir, d'une bouche non suspecte, comment on le jugeait.

» — Oh! jamais, jamais. Chacun, autour

de lui, avait sa spécialité, et il n'aurait pas commis l'inconséquence de parler guerre ou politique à un artiste, pas plus qu'il n'aurait parlé d'art à ses ministres et à ses généraux. Une fois cependant, — la circonstance, il est vrai, était extraordinaire, et il put laisser échapper sa pensée; — une fois, aux Tuileries, où il venait de rentrer, le 20 mars, pour reprendre la suprême puissance, il me dit : « Eh » bien! Talma, j'ai conquis le trône avec quel- » ques grenadiers! C'est que le peuple m'a » porté dans ses bras. Que n'aurais-je pu faire » contre les rois acharnés à ma perte, si je » m'étais donné contre eux leurs peuples pour » auxiliaires? Mais, après avoir rétabli l'ordre » en France, je ne voulais pas révolutionner » l'Europe. Au dedans comme au dehors j'a- » gissais en roi; sans cela, pas un de ces *mes-* » *sieurs* ne serait resté debout. »

» Qui n'a pas vu de quel sourire il accompagna ce mot ironique de *messieurs*, n'a nulle idée de tout ce que peut exprimer la physionomie humaine. Puis, laissant là ce sujet, il eut la bonté de me parler d'une lettre que je lui avais écrite à Fontainebleau, lors de son abdication, au moment où tout l'abandonnait, les hommes et la fortune. « Elle ne m'étonna point, » me dit-il, mon pauvre Talma; vous étiez bien

» malheureux en me l'écrivant; mais le sort a » de beaux retours! je vous apporte la réponse » moi-même : nous nous revoyons. »

» Et comme, selon son habitude, il se promenait à grands pas; comme nous nous trouvions en ce moment auprès de la croisée, sa vue se porta vague et triste sur les arbres du jardin; puis, après une courte pause, il continua sa promenade. Je marchais respectueusement à ses côtés. Il ajouta, mais d'un ton où l'espérance cherchait en vain à percer : « L'Autriche » me renverra l'impératrice et mon fils; si ce » n'est par justice, ce sera par politique. Comment peut-elle se mêler à toute cette ligue » formée pour ma ruine? L'Autriche est arriérée de plus de cent ans. Qu'elle se défiât de » la France quand la Russie était en dehors du » mouvement européen, je le conçois; mais » aujourd'hui tout est bien changé : il est temps » qu'elle fasse volte-face, qu'elle regarde un peu » moins le Rhin et davantage la Vistule. J'ai pris » sa fille dans cette pensée. Sans moi l'Autriche » sera bien seule! Ce n'est ni sur la Prusse, ni » sur la Bavière qu'elle peut se reposer; la Ba- » vière, surtout, à qui la grande ambition est » ouverte depuis que son souverain est monté » en grade. Que de fautes de toutes parts! » Cette sotte Angleterre se vante d'être à la

» tête de la civilisation, et elle va chercher,
» comme par la main, la Russie au fond du
» nord, pour ouvrir à des peuples à demi
» barbares le chemin du midi! Le croira-t-on
» un jour? Au lieu de se mettre en travers,
» au lieu de m'aider à les refouler dans leurs
» glaces, l'Autriche aide les Cosaques à pas-
» ser; elle les accompagne! Que veulent-ils
» donc tous? Ils se sont pris de haine contre
» moi. Les passions l'emportent sur la poli-
» tique. Les Anglais semblent avoir fait une
» gageure : ils mettent de la vanité à la gagner,
» et, à force d'intrigues, ils entraînent tous les
» rois comme des écervelés. L'aristocratie eu-
» ropéenne est devenue une coterie, où les pe-
» tites choses tuent les grandes, où l'on chu-
» chote à l'oreille, au lieu de parler haut comme
» je le fais; où l'on tripote les affaires, au lieu
» de les traiter comme moi et de manière à ce
» que les événemens entrent avec majesté dans
» l'histoire. Au reste, ils ont dû voir qu'il n'est
» pas facile de m'abattre. L'Autriche sentira
» la nécessité de s'unir à la France : peut-être
» aussi, pour rompre ses engagemens, attend-
» elle l'occasion de quelque grande et bonne
» victoire, où je la délivrerai de ses alliés
» qu'elle laissera battre en se tenant à l'écart.
» Oh! ce n'est pas elle que je rencontrerai la

» première. Mais, avant d'engager la guerre, » je leur offre la paix, ils l'accepteront. L'An- » gleterre même n'a plus à craindre le blocus » continental; la secousse qu'a éprouvée ma » fortune a rompu les barrières qui fermaient » le Continent aux marchands de la Cité et aux » fabricans de Manchester. L'idée seule du blo- » cus reste : on la trouvera gravée sur ma tombe. » Ma vie aura appris deux grandes choses : aux » cabinets, par où l'Angleterre est vulnérable; » aux peuples, la liberté. Ceci vous étonne! » Oui, Talma, l'activité que j'ai imprimée au » monde se précipitera dans la liberté lors- » qu'elle s'échappera de la gloire. »

» Cette conversation, si inattendue, si nouvelle pour moi, je vous la rapporte fort mal, quoiqu'elle m'ait fait assez d'impression pour que je la sache aussi bien qu'un de mes rôles. J'en fus préoccupé plus d'un jour, plus d'une nuit; mais, comme l'empereur ne disait jamais rien sans dessein, je pensai qu'il voulait propager ces idées, afin que du public elles pussent se faire jour et arriver jusqu'aux cabinets dont les agens cachés quêtent de tous côtés ce qui se dit. Il était trop tard : les événemens allaient plus vite que la parole. ».

CINQUIÈME ENTRETIEN.

« En feuilletant quelques-unes des tragédies de votre répertoire, j'ai vu le rôle de *Vendôme* tout surchargé de ratures. Des mots, des hémistiches, souvent même des vers entiers sont substitués à ceux du poète. Tout cela, je présume, est de votre main. Est-ce que vous corrigez Voltaire?

» — Ce serait un sacrilége. Quoique fami-

liarisé, au théâtre, avec tous les crimes, je n'oserais cependant pas me permettre celui-là.

» — Qu'est-ce donc alors?

» — Un travail scénique. Ces légères altérations ne changent rien à la clarté de la pensée ni à l'éclat de l'expression; elles n'ont pour objet que les sons. Il ne s'agit point du charme de la poésie, mais bien du mécanisme du langage. Je ne suis pas seulement acteur et poète, je suis aussi musicien. Pour pénétrer jusqu'à votre ame, et lui faire sentir mes impressions d'amour, de terreur ou de pitié, il faut que je commence par m'emparer de tous vos sens, qui seuls peuvent m'ouvrir un passage jusqu'à elle. Quels sont mes moyens? Le geste et la physionomie qui s'adressent à vos yeux, la voix et la diction qui vont à votre oreille. Or, cette voix est remplie de modulations plus ou moins sonores; cette diction rencontre des mots plus ou moins propres à se mêler ensemble; ces gestes sont plus ou moins moelleux et cadencés, si j'ose m'exprimer ainsi. C'est là précisément à quoi il faut veiller pour qu'il y ait, et dans le geste, et dans la voix, et dans la diction, un attrait irrésistible et si doux que vous ayez du plaisir à me laisser gouverner toutes vos sensations. Il n'y a pas à dire, quand j'ai besoin de vos larmes, il faut que vous pleuriez.

» Cette harmonie du langage est une chose à part, tout-à-fait distincte de l'harmonie du style. Celle-ci regarde l'écrivain ou le poète, l'autre me concerne : c'est mon lot, et il est pénible, je vous assure; notre langue est quelquefois si rude, si rebelle ! elle se compose de tant d'élémens divers ! Ouvrage du Nord et du Midi, elle se ressent de cette double origine. Songez que les Romains nous sont arrivés d'un côté avec leur langue latine, large, belle et riche; puis, après eux, l'Italie nous a donné quelques-uns de ses mots amoureux et suaves. Par l'autre extrémité sont venus les Francs avec leur parole âpre et barbare. En vérité, si quelque chimiste décomposait notre langue comme il décompose les métaux, nous verrions quel prodigieux mélange de mots et de sons, appartenant à des peuples étrangers les uns aux autres, se combinent dans notre bouche. Eh bien ! ce chimiste, c'est moi. Quand je prends un rôle, mon premier soin est de le faire passer à une sorte d'alambic, ensuite je fais aisément mon triage; tel vers qui vous choquerait arrive alors plus adouci à votre oreille. Au reste, ce que je me permets au théâtre, il n'est personne qui ne se le permette dans le monde; le peuple lui-même s'en va modifiant, à chaque génération, la rudesse de son langage. Que de

mots, sans avoir perdu leur sens primitif, sont maintenant prononcés d'une manière si différente qu'ils ne sont plus les mêmes ! et comme on a fini par les écrire à peu près comme on les articule, les voilà devenus presque des mots nouveaux. Tel est celui de *Karle*, dont on a fait *Charles :* le premier est plutôt un cri qu'une parole, le second est extrêmement doux; mais ici c'est un mot métamorphosé, par conséquent hors de ma compétence. Voici une substitution, c'est mon affaire; lorsque je suis en scène, si vous m'entendiez dire d'une voix tendre à Adélaïde :

Souffrez que mes lauriers, attachés par vos mains,
Ecartent le tonnerre et bravent les destins;
Ou, si le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de *nos noms* ma tombe au moins couverte
Apprenne à l'avenir que Vendôme, amoureux,
Expira votre époux et périt trop heureux!

Vous trouveriez avec raison que mon amour se sert de consonnances bien dures. *Nos noms* est insupportable, et deux fois le mot *souffrez* en quatre vers, ne peut se tolérer. Que faire? Il n'y a aucun moyen d'annuler un des *souffrez*, ni de séparer par un repos, ou seulement par la respiration, *nos* de *noms*. Vous allez voir

comment je m'y prends. C'est le même Vendôme qui parle :

Souffrez que mes lauriers, attachés par vos mains,
Ecartent le tonnerre et bravent les destins;
Ou, si le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Puisse de nos deux noms ma tombe au moins couverte,
Apprendre à l'avenir que Vendôme, amoureux,
Expira votre époux et périt trop heureux!

Le poète peut-être se plaindra, mais non pas le parterre. Lorsque j'ai besoin de quelques mutilations plus considérables, alors je m'adresse, en secret, à l'un de nos poètes, et je choisis bien. Par exemple, j'ai fait corriger quelques vers de *Cinna* et de *Nicomède* par Ducis et par Andrieux; c'est assurément un travail bien ingrat, c'est presque une impiété; mais, par amour pour moi et pour mon art, tous deux s'y sont prêtés avec modestie et bonté. Je suis plus à l'aise lorsqu'il s'agit d'un ouvrage nouveau; alors je suis sans pitié, je harcèle le pauvre auteur; je le mets en colère, car il ne comprend pas toujours pourquoi j'exige tous ces changemens dans ses vers, et il a raison; mais, comme j'en sais le motif, je n'ai pas tort. Soumet me disait : « Vous prenez ma tragédie » pour un opéra, et vous êtes cruel comme un » musicien envers son *libretto*. »

» Voici encore un exemple ; dans un élan, dans une expression rapide de bonheur, je m'écrie :

Que mon *cœur* a de joie !

Que, venant heurter brusquement le mot *cœur*, doit nécessairement blesser la délicatesse de l'ouïe ; aussi je l'évite en m'écriant :

Que mon ame a de joie !

Vous ne soupçonnez pas mon artifice, et cependant je touche à mon but ; je vous associe à ma joie, je vous la fais partager, et cela en vous attirant à moi par des sons caressans. Ajoutez encore qu'il eût fallu glisser sur le mot *cœur*, tandis que j'appuie sur le mot *ame* ; autre avantage, puisque cette pause fait mieux comprendre la grandeur de ma joie, de cette joie qui est là, tout au fond de mon ame. Quant au poète, pourquoi aurait-il choisi entre deux mots qu'une nuance sépare à peine ? Pour lui c'était peu de chose, pour moi c'était important.

» Je vous ai cité un hémistiche vulgaire, peut-être même assez plat ; c'est de la poésie à la hauteur de la fameuse chanson de *Marlborough*,

enjolivée par Chérubin : *Que mon cœur, que mon cœur a de peine !* mais, tenez, voici de beaux vers, des vers magnifiques :

Oui, Mitrane, en secret l'ordre émané du trône
Remet entre tes bras Arsace à Babylone.
Que la reine en ces lieux brillans de sa splendeur,
De son puissant génie imprime la grandeur !
Quel art a pu former ces enceintes profondes
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ses ondes ?
Ce temple, ces jardins dans les airs soutenus,
Ce vaste mausolée où repose Ninus,
Eternels monumens moins admirables qu'elle !

» Il y a là un grand charme d'harmonie, et cependant les deux premiers de ces vers doivent être, pour bien des acteurs, presque impossibles à réciter. La lettre r s'y trouve répétée neuf fois en quinze mots, et malheureusement cette lettre est l'une des plus difficiles à prononcer. Si vous la faites sortir de la gorge, le son est tellement vicieux que vous grasseyerez, défaut qui, autrefois, interdisait les abords du Théâtre-Français; si vous la prononcez vers les dents, vous la rendez trop forte, et elle forme un roulement désagréable. Il faut donc la briser, puis la laisser échapper à travers les lèvres qui achèveront de la velouter.

» Mais ne me voilà-t-il pas comme le maî-

tre de philosophie, dans le *Bourgeois Gentilhomme!* Je n'ai plus qu'à dire *u* en faisant la moue.

» — Je vous en prie, restez Talma; ne soyez pas enfant.

» — Reprenons alors la partie intellectuelle de mon art, ceci n'en est que la partie mécanique.

» — Et pourtant elle me confond! je ne me serais jamais douté de votre peine à dire si facilement des vers.

» Eh! mon Dieu! il en est de même dans tous les arts. Cette draperie au fond d'un tableau, ce simple accessoire sur lequel l'œil passe en courant, précisément parce que l'étoffe est naturelle et les plis vrais, cette draperie, pour l'amener à ce degré de perfection, combien a-t-elle coûté de veilles et d'essais! Vous connaissez l'anecdote de ce financier qui disait à un peintre : « Quoi! dix louis pour un » arbre fait en deux heures! — Non, Monsieur, » répondit celui-ci, mais dix louis, prix de » dix ans qu'il m'a fallu pour apprendre à le » faire en deux heures. »

» — Et comment vous y prenez-vous pour les vers qui, réputés chefs-d'œuvre, sont dans la mémoire de tous les spectateurs?

» — Ceux-là je les respecte; et si, comme il

arrive parfois, ils m'offrent des consonnances un peu rudes, ne pouvant les faire disparaître, je les dissimule de mon mieux, soit par la rapidité du débit, soit en appelant toute l'attention sur le vers qui précède ou qui suit. Au reste, il est peu de nos poètes dont les vers soient tous sacrés. C'est un privilége que Racine ne partage avec personne. Bien loin de là, Voltaire, à l'exception de trois ou quatre tragédies, est coupable d'un bon nombre de vers auxquels on peut toucher sans craindre de les rendre plus défectueux; et, sous ce rapport, Ducis, comme je vous l'ai dit, leur a rendu service. Voltaire n'avait pas le temps de relire, encore moins de refaire.

» En général, je n'aime pas beaucoup à jouer son théâtre. Dans *Œdipe*, dans *Arsace*, dans *Brutus* de la *Mort de César*, il me met à l'aise, il ne contrarie pas ma nature et mes idées. Passionné parce qu'il a sous sa plume de fortes passions à peindre, il s'oublie, et, n'étant plus lui, il est le personnage; mais dans ses autres ouvrages, c'est sa personne qu'il met en scène, et c'est sa philosophie qu'il débite au parterre. *Mahomet* et *Gengiskan* ne sont que des prête-noms. Toute cette déclamation, quoique très brillante, très élevée, me rend lourd et fatigant. Non que je veuille en faire un re-

proche à ce grand homme : il avait une mission à remplir, et il s'est servi du théâtre comme d'une chaire pour prêcher les hommes, pour répandre dans les esprits ses idées philosophiques. C'était beaucoup d'aller parler à chaque intelligence dans le réduit silencieux d'une bibliothèque ou d'un cabinet; mais c'était bien autre chose de les réunir en grand nombre dans une même enceinte et de les échauffer tous du feu de son génie. On va plus vite quand on s'adresse aux masses, et Voltaire n'avait pas de temps à perdre : il lui fallait, pendant le cours de sa seule vie, enlever l'esprit humain à la domination de l'Église.

» — Il me semble qu'Orosmane, cependant, est plein de passion; pourquoi l'excluez-vous?

» — Par deux motifs :

» Parce qu'il n'est pas de son pays, et qu'il m'est dès-lors impossible de lui donner une physionomie locale.

» — Le second?

» — Le second tient à sa manière d'exprimer l'amour. Quand cet amour est sombre et terrible, il me va; mais quand il est fade et langoureux je ne le comprends plus. Orosmane, appuyé sur Shakespeare, me convient : c'est de la tragédie. Orosmane, se rapprochant de mademoiselle de Scudéry, me décourage; ce n'est

plus que du roman. Cependant c'est un rôle contre lequel je lutte. Souvent le soir, après l'avoir joué, lorsque nous rentrons, ma femme et moi, nous nous mettons à analyser ensemble les passages dont je n'ai pas été satisfait et ceux qu'elle a blâmés de son côté. Ma femme a un goût exquis, un esprit vraiment supérieur : elle excelle surtout à peindre les sentimens tendres. Eh bien ! rien de complet n'est encore sorti de cette double émulation. Je vous l'ai dit : toute la fausse physionomie du personnage me gêne.

» Au reste, Voltaire lui-même l'a senti. Son Orosmane, dans presque toute la moitié du rôle, n'est plus un soudan ; rien en lui ne rappelle les mœurs asiatiques. La preuve, c'est qu'au moment où la rage de la jalousie le ramène violemment à sa nature, il s'écrie :

Des rois de l'Orient suivons l'antique usage !

» Il s'en était donc écarté ? Eh ! oui, sans doute, il était devenu dameret ; il languissait aux pieds d'une femme, il oubliait le sérail pour se faire un héros de boudoir. C'est encore lui qui le dit :

Allons, que le sérail soit fermé pour jamais,
Que la terreur habite aux portes du palais !

» De bonne foi, qu'est-ce qu'un sultan dont le sérail est ouvert, et qui, ne le faisant plus garder par la terreur, laisse apparemment tout le monde y entrer, ou du moins y porter des regards dont la témérité devrait donner la mort.

» Mon ami Geoffroy, le lendemain d'une représentation où j'avais joué ce rôle, imprima ceci : « Talma a retrouvé tout son talent dans ce vers :

» Que tout ressente ici le frein de l'esclavage! »

» Oh! l'étrange aveuglement de la malveillance! ce n'était pas mon talent qui s'était retrouvé, mais bien Orosmane lui-même qui, jusqu'alors, s'était égaré et complètement perdu. Allez, allez, quand la passion éclate, tout rentre dans la vérité, aussi bien l'acteur que le poète.

» Cependant, pour être juste en tout, je dois ajouter que ce manque de physionomie, dont Voltaire est le premier coupable, je l'exagère peut-être à cause même de la difficulté que j'éprouve à exprimer les sentimens langoureux. La partie défectueuse du rôle est précisément celle où je le suis moi-même. Donc, loin de

cacher le défaut je le rends plus saillant. Oui, l'on a raison, et Geoffroy comme tout autre, de me flageller lorsque je dis des fadeurs telles que celle-ci :

. . . . . Épargne-toi ce soin :
L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Ou bien encore :

J'atteste ici la gloire, et Zaïre et ma flamme,
De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager ma vie entre la guerre et vous.

» Comme poésie, cela est ravissant; mais comme caractère, comme mœurs, c'est presque risible. Est-ce un chevalier qui parle? Des images de guerre et d'amour empruntées à la galanterie belliqueuse des tournois sont-elles en harmonie avec ces musulmans dont la tendresse est un peu grossière, et qui, pour rendre la volupté éternelle, ont fait de leur paradis un sérail?

» — Ces deux défauts qui, du reste, se tiennent dans Orosmane, une fausse couleur dans la physionomie et quelque fadeur dans l'expression de son amour, se rencontrent aussi

dans plusieurs autres rôles. L'Achille de Racine n'est pas celui d'Homère. La critique y a vu plutôt un héros français qu'un héros grec. Néron même, si bien empreint de la couleur antique, Néron débite à Junie des madrigaux qui, vous ne l'ignorez pas, sentent un peu la cour de Versailles.

» — Oh! quelle différence! si Racine nous avait représenté l'Achille d'Homère il nous aurait révoltés. Comment la délicatesse française se serait-elle accommodée de la grossièreté des mœurs d'une époque où les Grecs étaient encore si éloignés de la civilisation de Périclès, si éloignée elle-même de la civilisation de Louis XIV. Racine a agi avec son goût, qui était l'une des grandes parties de son génie: aujourd'hui il se permettrait davantage. Si nos mœurs sont toujours un peu molles, notre esprit est plus mâle, il est moins exclusif. Mais ce qu'il n'a pas dû faire, moi je l'essaie. J'étudie son Achille, non dans la tragédie, mais dans l'*Iliade*. Il ne s'est pas tellement brouillé avec Homère qu'on ne puisse les réconcilier. Entre un sultan et Orosmane, il n'y a plus aucune ressemblance; mais il y en a une très grande entre l'amant d'Iphigénie et le vainqueur d'Hector.

» J'agis de même avec Ducis. Dans son *Mac-*

beth il a été sans doute d'une grande hardiesse. Songez-y donc ! mettre sur notre théâtre une somnambule venant, à la clarté d'une torche, armée d'un poignard, égorger son propre fils : cela est terrible. Schakespeare l'est davantage. Aussi c'est avec une étude du *Macbeth* anglais que j'ai composé la physionomie du *Macbeth* français. Dans le récit de mon entrevue avec les sorcières, savez-vous pourquoi je fais circuler la terreur dans la salle ? c'est que les trois sorcières je les vois ; elles sont là, devant mes yeux ; Schakespeare me les montre.

» Quant à Néron, il est fade, je ne le sais que trop, mais dans une seule scène : aussi j'ai grand'peine à la porter. Cette scène, je la travaille sans relâche et avec un soin tout particulier. Je cherche, afin d'en dissimuler la langueur, à faire entrevoir la férocité de Néron à travers même les paroles les plus tendres ; je veux, par l'expression de mes yeux, par le son de ma voix, qu'on se souvienne de ce qu'il vient de dire :

J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.

» Voilà bien l'amour de Néron ; et moi, ayant à le peindre, je songe au tigre.

» — Vous avez déjà songé au lion dans *Othello*.

Je n'ai pu vous voir encore, dans cet ouvrage, ayant au front le cachemire d'une impératrice, et c'est un de mes regrets.

» — Je vous l'ôterai; j'en ferai naître l'occasion.

» — Vous mettrez sur l'affiche : *Spectacle demandé*.

» — En attendant, je vais le mettre sur mon agenda.

» — Cet Orosmane au front basané vous convient mieux, n'est-ce pas? son amour est sombre, et si je ne craignais de faire un mauvais jeu de mots, j'ajouterais comme sa figure.

» — Oh! c'est qu'il y a dans ce personnage un vers que je savoure avec délices.

Plains-moi de mes transports, de mes fureurs soudaines,
De ce sang africain qui bouillonne en mes veines!

Ce n'est plus Othello qui parle en ce moment, c'est Talma.

» — Qu'est-ce à dire?

» — Que je suis d'origine more. Ma famille, j'ai quelque raison de le croire, ou, si c'est une illusion, elle me plaît, elle m'est chère, ma famille, au lieu de regagner l'ancienne patrie lorsqu'il fallut abandonner celle que les Espagnols revendiquaient, se jeta vraisemblable-

ment du côté des Pyrénées, et vint chercher la vie et l'hospitalité sur le sol de la France. Regardez-moi bien : vous verrez peut-être dans l'ensemble de mon visage quelques restes de cette origine. Si en même temps vous vous faites une idée bien juste des passions que je rends avec le plus de vérité, vous y reconnaîtrez ce mélange de fureur et de mélancolie, ce passage subit des sentimens tumultueux au repos d'une indolente rêverie, qui sont les effets habituels des feux du ciel africain. Je me suis toujours promis d'aller quelque jour sur la terre fleurie où Grenade fait briller son beau palais de l'Alhambra, saluer le tombeau de mes pères. Que sait-on! je retrouverai peut-être mon nom dans quelques familles obscures d'une vallée ou d'une montagne oubliée du voyageur; car mon nom, cela est évident, mon nom est tout-à-fait more. »

SIXIÈME ENTRETIEN.

De nombreuses visites m'avaient privé tout un jour de Talma. Il s'était montré sous un nouvel aspect au milieu d'un salon où je venais de le voir, gai, charmant, poli, empressé; se mêlant à la conversation, n'importe le caractère qu'elle prenait, frivole ou sérieuse; mais je n'en regrettai pas moins cette journée perdue pour nos entretiens, d'autant que je devais

quitter Brunoy le lendemain. Il le savait. Lorsque les équipages eurent emporté tout ce monde bruyant, lorsque nous nous trouvâmes seuls et tranquilles, il me dit :

« Vous allez donc aussi m'abandonner ?

» — Non sans peine ! Mon séjour près de vous ne s'effacera jamais de ma mémoire ; mais l'École de Droit me rappelle. Impitoyables dans leur chaire, mes professeurs noteraient mon absence.

» — Vos momens de liberté, pour être plus rares, doivent en être plus doux. Vous m'en accorderez quelques uns, je l'espère ; vous vous délasserez près de moi de vos études arides. Cet hiver, lorsque j'aurai quitté tout-à-fait la campagne pour Paris, où j'aurai des devoirs à remplir plus exigeans que dans l'été, vous viendrez me voir le matin vers neuf heures : je suis alors presque toujours seul. C'est un moment délicieux pour causer. Quand le sommeil se retire, nous rentrons dans nos idées en même temps que dans la vie et dans le jour, et tout cela avec un plaisir tout frais et tout nouveau : on renaît. Les anciens avaient bien raison de se visiter au lever du soleil ; ils ne pouvaient mieux commencer la journée. On va au travail avec plus de gaîté quand on a vu ses amis. Vous viendrez aussi, les soirs où je

joue, me trouver, avant le spectacle, dans ma loge.* On vous ouvrira la porte qui communique du théâtre dans la salle; par ce moyen vous choisirez votre place avant que le public soit entré. Je réserve cette faveur, si c'en est une, aux jeunes gens qui s'associent à mes émotions, et qui, lorsque j'entre en scène, si je parviens à réaliser ce qu'attend de moi leur flatteuse admiration, s'en montrent heureux et pleins de joie. Ceux-là, j'en suis sûr, et je vous mets du nombre, tout en aimant beaucoup mon art, aiment un peu ma personne. Quelqu'un dont je vous ai parlé a plus d'une fois passé par cette petite porte; depuis il s'est fait donner ses grandes entrées, et l'on bat le tambour quand il arrive. Les mardis je reste chez moi; d'un seul regard vous rencontrerez là toutes les sommités intelligentes de la France, assemblage illustre qui m'honore et m'encourage. En sortant de cette sphère à hautes pensées, croyez que je me trouve plus à l'aise avec les grands auteurs dont je suis l'interprète. En vérité, lorsque je viens sur le théâtre me pénétrer de leur esprit, je crois n'avoir pas quitté mon salon. Croyez-moi, fréquentez les hommes su-

* L'endroit où il s'habillait au théâtre, c'était un salon fort élégamment meublé.

périeurs, c'est de tous les moyens de s'instruire le plus doux et le plus sûr.

» — Vous voyez bien que je n'ai pas attendu votre conseil.

» — Il faut aller plus haut. Je puis cependant vous être utile. Puisque, résolu à suivre les exemples paternels, votre ambition se tourne vers le barreau, venez m'entendre au théâtre, et non seulement moi, mais nous tous; ainsi vos plaisirs deviendront en même temps des études. Il règne au Théâtre-Français une grande pureté de diction; c'est là que la langue est parlée avec le plus de correction et de soin. Maintenant surtout qu'on y déclame moins, vous pourrez apprendre aussi comment il faut être vrai au barreau. La réforme opérée au théâtre doit s'étendre à tout; le palais et la chaire la subiront. Le théâtre a donné le signal, le palais suivra. L'Église ne sera pas non plus récalcitrante. Pour n'être plus en tête de la société, elle ne fera pas la faute de rester en arrière.

» Oh! que ce serait une grande et merveilleuse chose que d'entendre un prédicateur, du haut de la chaire, remuer les cœurs de la foule par des accens simples et pathétiques, et non plus avec ces éclats de voix qui, après avoir frappé la voûte, retombent à terre et s'y étouffent, non plus avec ce chant plus triste que les

sons du serpent, mais avec les tons harmonieux de la voix humaine! Quelque jour je vous réciterai l'une des oraisons funèbres de Bossuet. J'en sais plusieurs, sinon entières, du moins par longs fragmens. Je veux vous raconter à ce sujet une anecdote : je me trouvais à Lyon en même temps que madame de Staël. Un soir, chez elle, l'assemblée étant comme de coutume et brillante et nombreuse, on désira m'entendre. Pendant que je me recueillais un instant, un vaste cercle se forma autour de moi. On se préparait à écouter Égisthe ou Cinna; jugez de la surprise générale lorsque je me mis à dire :

« Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous » les empires, à qui appartient la gloire, la majesté et » l'indépendance..... ».

» J'achevais à peine ces premiers mots qu'un murmure glissa jusqu'à mon oreille : c'était l'expression involontaire d'un désappointement; on aurait volontiers imposé silence à Bossuet pour donner la parole à Corneille. Je n'en continuai pas moins. Peu à peu le calme se rétablit, je m'emparai de l'attention, et lorsque j'en vins à ce sublime passage :

« Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités

» des choses humaines : la félicité sans bornes aussi bien » que les misères..... »

je sentis que j'allais obtenir un de ces triomphes qui me rendent mon art si cher. Cette soirée se passa toute en surprise. Après avoir fait entendre l'orateur, je ne voulus pas refuser de montrer le tragédien. Savez-vous quel rôle je choisis? celui de Phèdre. Je n'en connais pas de plus beau ni de mieux fait. L'amour criminel de Phèdre, parcourant tous les degrés et se consolant par le suicide de n'avoir pu se perdre dans l'adultère, forme un drame complet : c'est la vie entière d'une passion. Pardonnez à mon orgueil de tels souvenirs, ce fut encore un triomphe. Ces soirées se renouvelèrent; elles m'ont valu de madame de Staël des lettres bien capables de m'enivrer. Ces lettres me sont précieuses comme doivent l'être à nos généraux les bulletins de la grande armée.

» — Oui, oui, je vous pardonne cet orgueil; je vous prierai même d'en avoir un peu plus. On est souvent tenté de vous rappeler que vous êtes Talma.

» — Je ne veux pas ici feindre la modestie. Diderot a dit d'une manière piquante : « Entre » un homme vain et un homme modeste, la

» seule différence ; c'est que l'un est indiscret » et que l'autre ne l'est pas. » Franchement, si je m'apprécie trop peu, c'est que mon art, quoique bien beau, est pourtant peu de chose ; il n'est, à vrai dire, qu'un bruit de paroles.

» — Ne vous a-t-il pas fait un nom destiné à vous survivre?

» — Et quand cela serait! qu'est-ce qu'un nom qui n'emporte pas avec lui chez la postérité l'ouvrage auquel il doit sa renommée? On m'admirera, j'ai besoin de le croire, mais sur la foi d'autrui; ou plutôt on saura que j'ai été applaudi de mon temps : voilà tout. Chaque génération, en passant, n'aura pas sous ses yeux quelque production qui lui permette de ratifier le jugement de mes contemporains. Je n'ai pas, comme le sculpteur, le bronze ou le marbre pour éterniser ma pensée. Je n'ai pas, comme le poète ou le peintre, l'imprimerie et la toile pour perpétuer les enfantemens de mon intelligence. Oh! que je les envie! qu'une simple feuille de papier, dépositaire à tout jamais de quelques beaux vers, de quelques profondes pensées, est préférable à ce théâtre où chaque soir *j'écris*, où tout s'efface aussitôt. Oh! combien mon cœur est quelquefois navré lorsque j'entre dans ma bibliothèque! A toutes les époques les hommes ont cherché à se survivre. Ce

peuple si industrieux, les Égyptiens, nous ont légué leurs corps soigneusement embaumés; nous, peuples modernes, supérieurs à l'Égypte, nous sommes parvenus à embaumer notre génie : ce sont de miraculeuses momies que nos livres! L'âme ne périt pas, mais rien ne restait après elle pour constater son passage sur la terre. Maintenant elle laisse comme un long sillon de feu qui marque la route qu'elle a parcourue; elle laisse la pensée gravée sur l'airain. Et moi, moi..... Tenez, quittons ce sujet, il me rend trop cruelle l'idée de la mort.

» — Ne dirait-on pas que la mort est là tout près! n'avez-vous pas un long avenir devant vous?

» — La mort! elle est toujours là. Croiriez-vous qu'en sortant de chez moi, souvent je reviens sur mes pas pour mettre quelque ordre dans mes papiers, comme si je ne devais plus rentrer? Et même sur la scène, combien de fois n'ai-je pas été assailli par de sinistres pressentimens, par de funèbres images! En jouant Cinna, il m'est arrivé, il n'y a pas très longtemps, d'entrevoir tout autour de moi des abîmes sans fond. Je n'osais plus ni reculer ni avancer; si cela eût duré, j'aurais demandé pitié au public. « Pour arracher des pleurs, il » faut que vous pleuriez, » a dit Boileau. Je

puis dire à mon tour : « Pour vous faire frémir, » je commence par frémir moi-même. » Oh! que je comprends bien Pascal!

» — Mais comment les spectateurs, attentifs à suivre le langage de vos gestes, l'expression de votre physionomie, les inflexions de votre voix, ne s'aperçoivent-ils pas du désordre de votre raison? L'assemblée, dans ces pénibles momens, devrait se lever en masse, et, saisie de crainte et de douleur, vous crier : « Assez! » assez! »

» — Au contraire : on attribue à mon art les agitations de ma nature; mon regard exprime l'effroi, et l'on s'imagine que, pour m'épouvanter, moi et les autres, je porte à la main une tête sanglante.* J'aurais besoin de compassion, je rencontre des applaudissemens. Ma mémoire seule, venant à m'abandonner, pourrait avertir que Talma est anéanti. Mais heureusement jusqu'à ce jour elle m'est restée fidèle. C'est le prodige de ce mécanisme de la mémoire, déjà si prodigieux, alors même qu'il n'est pas soumis à de telles épreuves.

» Je vous révèle là d'étranges faiblesses; elles m'atteignent partout. Je me souviens

* Et sa tête à la main demandant son salaire.
Cinna.

qu'un jour, après avoir lu dans un journal l'affreux récit d'un crime commis par une jeune fille, armée d'un coutelas, et coupant la gorge à un enfant de trois à quatre ans, je crus voir rouler à mes pieds la tête de cette pauvre petite créature; je levais mes yeux effrayés pour éviter cet horrible spectacle, et devant moi, oui, devant moi, j'aperçus, agitant son couteau ensanglanté, le monstre resté tranquille après son exécrable attentat. Je me mis à fuir, et le mot est vrai, c'était bien une fuite; courant çà et là dans les rues, j'allais, je venais, lorsque, me trouvant à la porte d'une église, j'y entrai : c'était Saint-Eustache, où je fus baptisé. On célébrait la messe; les prêtres chantaient de leur voix triste et solennelle, les cierges brûlaient, l'orgue faisait rouler sous les voûtes ses accens mélancoliques; je demeurai, tantôt debout, tantôt à genoux sur la pierre, je ne sais combien de temps. Ce que je devins le reste de la journée, je l'ignore; mais le soir je jouais *Hamlet*; je me fis peur à moi-même dans la scène où, levant le poignard sur ma mère, je dis à l'ombre fatale :

Je ne pourrai jamais...

Ces terreurs viennent-elles de mon ame, de mon

imagination, de mes nerfs? Et qu'importe, puisque je souffre! Mais pourquoi me plaindre? Je subis la loi commune; je paie quelque peu de talent par une délicatesse d'organes qui est la source de cruelles douleurs, de pénibles et longs ennuis. Au reste, si je redoute la mort, si je tremble à chaque pas de la rencontrer, c'est peut-être aussi par une trop grande soif de l'immortalité : il me faut pousser loin ma vie pour achever mes travaux, pour leur donner plus d'éclat, afin que mon nom, condamné à rester isolé et vide après moi, ait du moins dans les âges futurs un glorieux retentissement. »

CONCLUSION.

Je revins à Paris. Des études graves, s'emparant de toutes mes heures, m'éloignèrent du monde artiste. Je revis Talma, sans doute; ce ne sont pas de tels hommes que l'on néglige; mais dans son salon ou dans sa loge, c'est-à-dire au milieu d'une foule empressée.

Une fois, cependant, je le visitai le matin. Selon sa coutume, il était dans son cabinet, où

je le trouvai préoccupé du projet d'un voyage en Russie : l'occasion était belle pour aller justifier lui-même au loin sa renommée et pour accroître, ou, pour mieux dire, faire sa fortune. Il me montra des lettres, remarquables de grace et d'esprit, que lui écrivaient, à ce sujet, les hommes les plus distingués de la cour de Saint-Pétersbourg. A cette époque les Russes étaient très en faveur chez Talma; il mettait en opposition les cruautés de Sainte-Hélène avec la conduite modérée de l'empereur Alexandre lorsque la fortune l'eut fait l'arbitre des destinées de l'Europe. Talma était profondément affligé de la mort de Napoléon : les bienfaits qu'il en avait recus, il se les rappelait avec des larmes; sa gloire, il l'exaltait avec un orgueil tout national. « L'empereur, me dit » Talma, ne se doutait guère, quand il qua» lifiait de demi-barbare le peuple russe, » de quelle civilisation sortirait sir Hudson» Lowe. »

Ce voyage n'eut point lieu. Talma ressentait déjà les atteintes d'un mal qui, bientôt, allait devenir sans remède. Sa sœur, un soir, après une représentation de *Charles VI*, le surprit éprouvant d'atroces douleurs. Son jeu, à dater de ce moment, eut quelque chose de plus mélancolique; j'en fus frappé dans *Hamlet*, mais,

comme j'ignorais sa maladie, j'attribuai cette couleur plus prononcée, dont il empreignait son rôle, à un nouveau calcul de l'art; ceci me fit songer davantage aux terreurs que lui causait la mort. Hélas! je ne l'en croyais pas si près! Quand il récita le fameux monologue, j'eus la pénible pensée que, devant moi, sur la scène, l'homme, bien plus que le personnage, demandait à l'éternité d'expliquer ses mystères.

J'ai conservé dans mon souvenir, non seulement les paroles de Talma, mais jusqu'à l'accent dont il les prononça lorsqu'il me fit une si étrange confidence. Sa voix est là à mon oreille. Je crus l'entendre sortir du cercueil le jour où, suivi de la tristesse publique, ce cercueil s'avança lentement vers le dernier asile. Il m'a semblé, hier encore, qu'elle allait aussi s'échapper à travers le marbre de la tombe que j'ai voulu saluer de nouveau. Elle porte, pour épitaphe, le nom de Talma : ce sera son plus beau, son plus durable ornement, le seul qui lui convienne. Il y aurait outrage envers la mémoire de celui qui se passionna pour le vrai, si cette tombe, au lieu d'être d'un style simple, se trouvait surchargée de longues phrases et de grandes figures éplorées, ridicule appareil devant lequel l'ame reste glacée.

Mais je me trompe : au moment où j'ai visité la poussière de Talma, sa tombe avait un ornement le plus digne, le plus touchant à voir : c'était une vieille femme, pauvre, les yeux humides, qui déposait une couronne, gage d'une reconnaissance que le temps n'a pas éteinte. Tous deux nous nous rappelions Talma : moi, sa gloire ; elle, son cœur.

LE DIVORCE.

« Je te ferais pitié si tu savais mon état déplorable. »

Lettres Persanes.

LE DIVORCE.

—

En mettant la tête à la portière de sa chaise de poste, une jeune femme, pâle et souffrante, appela le postillon :

« Lorsque vous serez à moitié de la colline vous arrêterez. Il y a là, sur la droite, un petit chemin que je veux suivre à pied. »

La chaise de poste ayant gravi quelque temps encore cette colline, située à deux jour-

nées de Londres, dans le fond du Devonshire, le postillon sauta lestement à terre, ouvrit la portière, et, avec plus de politesse que n'en ont d'ordinaire ces hommes habitués à la seule compagnie de leurs chevaux et à ne faire parler que leur fouet, il offrit la main à la femme de chambre qui se présenta la première, puis il aida à descendre une jeune dame d'une beauté remarquable, quoique languissante. Ses pas mal assurés trahissaient un corps maladif. C'était lady Norfolk, d'une famille noble et considérée, mais qui, revenant en Angleterre après une longue absence, cachait son nom et jusqu'à son visage.

« Attendez mon retour, je vous prie, » dit la voyageuse au postillon, et, s'appuyant sur le bras de sa femme de chambre, elle marcha dans le chemin qu'elle avait désigné et que bordaient des deux côtés de grands arbres couverts de feuilles et chargés d'oiseaux. La nature semblait heureuse, le soleil était beau de tous ses rayons; il n'y avait de triste que la jeune femme. A mesure qu'elle avançait son cœur battait plus vite; chaque objet lui apportait un souvenir, et chaque souvenir une douleur.

Elle arriva sur la lisière d'un parc planté d'ormes et de chênes, il y a des siècles, par

quelque haut baron de race normande ou saxonne. Elle hésita un moment. Il est des actions, toutes simples en apparence, qui pourtant réveillent en nous ce qu'il y a de plus intime. Cette jeune femme l'éprouvait; sa main ne put toucher sans émotion une petite porte à moitié cachée, et qui, toujours ouverte, lui était connue, hélas! comme un remords. Tout son sang reflua vers sa poitrine et de manière à l'étouffer. Enfin, rappelant ses forces, elle entra. Ses regards avides cherchèrent à embrasser ces vastes ombrages, à parcourir toutes leurs profondeurs, à s'égarer dans les nombreuses allées sur lesquelles un demi-jour s'épanchait. Que de douleurs dans ses regards! Ils parlaient plus éloquemment que la bouche la plus passionnée. Bientôt d'abondantes larmes inondèrent son visage; Dieu nous a donné les larmes comme à la plus malheureuse de ses créatures.

Dans cette situation pénible un témoin la gênait, c'était cette femme de chambre, là, près d'elle, attachée à ses pas. Depuis peu à son service, étrangère d'ailleurs, elle ne pouvait connaître aucun de ses chagrins, mais les chagrins ignorés n'en ont pas moins besoin de solitude.

« Restez ici, Francesca, dit-elle, asseyez-

vous sur quelqu'un de ces bancs, au pied d'un arbre, je reviendrai vous trouver. »

Et comme cette jeune fille voulait la suivre pour l'aider dans sa marche, pour lui offrir le secours de son bras :

« Restez, » dit-elle avec ce ton d'autorité auquel l'obéissance est la seule réponse possible.

Dix fois le gazon de ces lieux s'était renouvelé depuis que ses pieds ne l'avaient pressé. Alors elle était brillante de jeunesse, alors elle avait tant de bonheur qu'elle semblait défier l'avenir. Mais l'amour, un amour criminel vint murmurer à ses oreilles quelques unes de ces mille promesses dont il se sert pour que les cœurs fascinés aillent à lui sans défiance, promesses qu'il n'est pas en son pouvoir de tenir. Comment s'engager pour toujours quand tout change autour de nous? Aussi, désabusée, la voilà, revenant pleine de trouble, à cette place où jadis le calme fut si doux; la voilà, n'ayant plus que la certitude du terme prochain de ses jours; car la douleur, comme une fièvre lente, brûle la vie. Cependant cette cruelle conviction, loin de l'abattre, lui laissait entrevoir l'unique repos qu'elle pût rencontrer, et parce que ses heures étaient comptées, parce que la mort, en la punissant de ses fautes, devait la

purifier, elle se croyait moins indigne de revoir une fois encore ces promenades paisibles, et ce château solitaire, et cet asile sacré où vivaient ses enfans.

Elle marcha un peu plus hardie. Toutes les allées, avec leurs rians contours, lui étaient familières; il lui semblait les avoir parcourues la veille. Plusieurs embellissemens exécutés d'après ses ordres avaient été respectés. Son cœur malade se rappela des heures de confiance et d'amour que son ingratitude et sa perfidie avaient dû effacer du souvenir de son mari. Quoique soutenue par la religion, d'où les véritables consolations nous arrivent, quoique cette religion lui permît de croire que son repentir était monté aux pieds de celui dont l'infinie bonté a pour nous tous d'inépuisables miséricordes, elle n'osait compter sur un pardon absolu. Le pardon, d'ailleurs, rend-il le calme de l'innocence?

Lorsqu'elle eut atteint l'endroit du parc d'où l'on apercevait le château, que de sentimens s'éveillèrent à la fois dans son ame! Il avait conservé le même aspect qu'à l'époque où elle en était la maîtresse; des murs majestueux, un peu sombres, semblaient gardés par le silence des siècles; la pelouse n'avait rien perdu de sa verdure veloutée; les arbres, les fleurs, les

arbustes, offraient comme toujours leur belle fraîcheur ; rien de changé, si ce n'est elle.

Il fut un temps où, toutes les portes s'ouvrant pour la recevoir, on serait accouru à sa rencontre ; où elle eût été accueillie avec la joie, avec l'ivresse qu'apportait sa présence ; aujourd'hui, à son approche, chacun s'éloignerait. Une autre femme portait le nom dont elle s'honorait jadis, occupait la place qui avait été la sienne ; une autre femme remplissait les devoirs qu'elle avait trahis. Quelle honte ! quel châtiment ! Elle voulut détourner la tête, et ses yeux s'arrêtèrent sur les fenêtres de l'appartement dans lequel, pour la première fois, elle devint mère.

Toute sa tendresse pour ses enfans se réveilla plus vive, mais douloureuse. Elle crut les entendre lui demander si elle avait rempli tout ce que ce titre de mère lui prescrivait. Ses enfans, ce bien précieux pour lequel elle donnerait tout ce qui lui reste de vie, ses enfans étaient maintenant sous ce toit, recevant d'une autre ces soins, ces conseils qu'elle aurait dû leur prodiguer, car c'était là sa tâche, et non seulement elle n'avait pour eux ni soins ni conseils, mais pas même des caresses.

Tout à coup de l'une des portes du château sortit une jeune femme s'appuyant sur

le bras d'un homme dans toute la force de l'âge; leur maintien, leur démarche, la manière dont ils se parlaient, tout annonçait quelque chose de tendre et d'intime. Elle reconnut celui que naguère elle se montra fière d'appeler son mari, le père de ses enfans, celui dont elle s'est séparée, qu'elle a fui, et, dans cette femme, celle qui la remplace noblement et avec fidélité.

Lady Norfolk était devenue si humble par ses misères, qu'après la première angoisse que lui causa ce spectacle, elle remercia la justice divine d'avoir revu l'homme qui méritait si bien de jouir d'un bonheur qu'elle lui avait refusé.

Prête à défaillir, elle allait revenir sur ses pas, lorsque le bruit de plusieurs voix la contraignit à se cacher derrière une touffe de chèvrefeuille. Elle aperçut trois jeunes filles, suivies de leur gouvernante marchant quelque peu en arrière. Chacun de leurs mouvemens exprimait la joïe et la santé; leurs petits pieds touchaient à peine l'herbe naissante; leurs bras étaient entrelacés. La plus jeune, âgée de huit ans, pria ses deux sœurs de s'arrêter pour qu'elle pût regarder sur le chèvrefeuille un nid d'oiseaux qu'elle avait découvert la veille, et que leur mère couvrait de ses ailes. Ces paroles allèrent droit au cœur d'une autre mère,

à travers les branches de l'arbuste. Quand nous avons jeté dans notre vie une faute, le monde entier nous semble préoccupé du soin de nous la reprocher; dans les actions les plus simples nous soupçonnons une intention cachée; la parole la moins ambiguë a pour nous un double sens, et jusque dans le langage naïf des enfans nous retrouvons la voix de nos remords.

Tout cela se passait dans le cœur de lady Norfolk, en présence de ces jeunes filles si charmantes! C'étaient bien elles! impossible de s'y tromper : un cœur de mère devine tout. D'ailleurs ne les avait-elle pas vues dans ses rêves, non seulement avec leurs attraits et leur âge, comme lors de sa fuite, mais grandissant en quelque sorte devant ses yeux! Maintenant il lui suffirait d'un pas, d'un geste pour les atteindre; elle sentait presque leur haleine : comment résister? Elle va s'élancer lorsqu'une voix semble lui crier du fond des entrailles :

« Veux-tu acheter ta joie aux dépens du repos de ces faibles créatures, par toi déjà si profondément outragées? Veux-tu les rendre victimes d'une scène trop émouvante pour leur jeunesse et dont le souvenir se traînera sur toute leur vie pour la désenchanter? »

Elle obéit. Un sentiment maternel allait l'entraîner, le même sentiment la retint. La mère triompha de la mère.

Dans ce moment la plus jeune des filles s'écria :

« O mon Dieu! les petits sont seuls! Ils ont faim; celle qui les nourrissait n'y est plus. Elle est donc morte? On l'a tuée puisqu'elle n'est point revenue!

» — Portons-les à maman, dit l'aînée, elle en prendra soin, car elle répète souvent qu'on doit pitié et protection aux délaissés. »

Pauvre lady Norfolk, n'est-ce pas là ton arrêt, toi qui n'es pas morte et qui pourtant n'es pas revenue?

L'infortunée, comme si elle eût été chassée par ses enfans, retrouva toutes ses forces pour fuir. Elle marcha d'un pas rapide et ferme vers la place où elle avait laissé Francesca. Sans prononcer un mot, lui faisant signe de la suivre, elle monta précipitamment dans sa voiture, le fouet du postillon claqua dans l'air, les chevaux s'élancèrent au galop. Pendant toute la route Francesca se garda bien d'interrompre le silence de sa maîtresse; mais quand on arriva à la ville voisine, elle s'aperçut, en poussant un cri, que ce silence devait être éternel!

LE

MARCHAND DE ZAMORA.

« Je rencontrai l'évêque de Saint-David; il me consulta pour savoir s'il devait prêter serment à Guillaume, ne voulant agir que d'après mon conseil. Je lui répondis qu'il ferait bien de s'en abstenir. Il m'embrassa. Le lendemain le serment fut prêté à la chambre des lords, et par lui l'un des premiers. »

Sir John Reresby.

LE MARCHAND DE ZAMORA.

Quatre mules noires traînaient un carrosse sur l'une des grandes routes de l'Espagne : c'était l'équipage d'un marchand de Zamora, vieux et fort riche, qui s'en allait à Ségovie, où l'appelaient les intérêts de son commerce. Il avait donné l'ordre de s'arrêter aux approches de la nuit; aussi, dès qu'elle se montra, l'on fit halte à la porte d'une hôtellerie d'assez mince

apparence, mais ayant l'avantage d'être seule à cet endroit de la route. Elle ne démentait pas la réputation des hôtelleries espagnoles : c'était une de ces masures où l'écurie est la plus belle salle, où les voyageurs d'habitude sont des muletiers.

L'hôte vint recevoir le marchand, un flambeau à la main, la serviette sur le bras, cérémonial d'usage lorsqu'on va au devant des princes. En Espagne, comme dans tous les pays civilisés, un carrosse donne droit au respect des hommes. « Seigneur, dit l'hôte en se courbant, soyez le bienvenu ; une heureuse étoile vous a conduit dans mon gîte, où l'hospitalité, pour n'être pas gratuite, n'en sera pas moins courtoise. Si, pour trouver quelque chose chez la plupart de mes confrères, il faut l'y apporter, ici vous rencontrerez l'abondance sans vous inquiéter de rien. On vous servira d'un vin pour lequel Mahomet lui-même violerait l'Alcoran ; ma cuisine est variée comme la création ; vous reposerez ensuite dans un lit capable de faire dormir le grand inquisiteur, que Dieu bénisse.

» — Je ne crois guère aux promesses des aubergistes, répondit le marchand d'un ton sérieux, mais poli ; si je fais chez vous maigre chère, vos discours, quelque beaux qu'ils soient,

n'y changeront rien. Si elle est au contraire délicate, je saurai bien m'en apercevoir; mon appétit n'est pas sans intelligence. »

L'hôte, un peu déconcerté, s'en étant tiré par une révérence, pour montrer qu'il prenait de fort bonne grâce la réponse du marchand, s'empressa de le faire entrer dans une espèce de salon garni de quelques meubles épars. Sur les murs une grossière peinture représentait, ici, les actions éclatantes du fameux chevalier de la Manche; là, les hauts faits de l'amant de Chimène, ce grand exterminateur des Maures; car l'Espagne n'a que deux héros populaires : le Cid et Don Quichotte. Comme l'hiver faisait souffler l'un de ses vents les plus froids, des sarmens pétillaient et brillaient dans la cheminée, tandis qu'une lampe, suspendue aux poutres d'un plafond noirci, semblait brûler à regret le peu d'huile qu'une main économe lui avait versée.

Le souper ne se fit pas attendre. Le voyageur aux mules noires, ayant pris place, mangea sans rien dire, mais fort surpris de la bonté des mets. Ils contrastaient merveilleusement avec l'aspect d'un lieu si pitoyable. Pendant que le marchand mangeait, l'hôte, debout, poussait de fréquens soupirs. Il était demeuré pour servir, ne voulant laisser cet honneur à

personne, ou peut-être parce qu'il était à lui seul, dans son auberge, le maître et le valet. « Qu'avez-vous? lui dit enfin le marchand, dont l'appétit s'en allait avec les plats vides; vous soupirez : auriez-vous quelque chagrin? — Seigneur, répondit l'hôte, j'ai un fils; il est toute ma famille, il est aussi toute mon espérance. Demain il part, il se rend à Salamanque pour étudier à l'Université. — Ah! ah! vous avez donc formé des desseins pour son avenir? Et que sera votre fils? — Tout ce qu'il voudra. A sa sortie de l'Université je le lancerai dans le monde. Le gaillard ne peut manquer d'avoir de l'esprit, continua l'hôte avec un air de satisfaction vaniteuse, et il ira loin. Au dire d'un chanoine de ma connaissance, l'esprit est la fortune de ceux qui en ont une à faire. »

Cette fois, pour toute réponse, le marchand se contenta de sourire. L'aubergiste ne s'y trompa point; il vit un blâme dans ce sourire. « Serais-je assez heureux, ajouta-t-il aussitôt, pour recevoir de vous, seigneur, un bon conseil? — Je n'en donne presque jamais, repartit le marchand; j'ai appris à connaître leur inutilité. Un conseil peut tout au plus éclairer la raison; il ne saurait donner la force d'agir : pour marcher, il faut en avoir la volonté; il ne suffit pas de voir juste et loin devant soi. Ajou-

tez que suivre un conseil, c'est avouer qu'un autre l'emporte sur nous en sagesse : or, l'amour-propre ne se laisse guère arracher de tels aveux. — La supériorité de votre sagesse sur la mienne ne saurait être mise en doute, continua l'hôte : étant plus âgé, vous avez plus d'expérience. Et d'ailleurs, un père souffre tant à se séparer de son fils, que, dussiez-vous renverser mes projets les plus chers, mon cœur, je le sens, serait de votre côté. — Eh bien! dit le marchand rendu plus causeur par la gaîté du vin, eh bien! je vais vous conter une petite histoire; vous en saisirez la leçon si vous avez du sens. Asseyez-vous pour m'écouter avec plus d'attention. » L'hôte prit une chaise, se plaça à une distance respectueuse du marchand qui, après s'être un moment recueilli, commença son récit à peu près en ces termes :

« J'habite la ville de Zamora, où mon père vendait de la serge. Lorsqu'il vit la mort s'approcher, il m'appela près de son lit.

« Mon fils, me dit-il, ma boutique est ton » héritage : tu n'auras pas à rougir d'être plus » ou moins que moi; voilà pour ce qui regarde » ta position dans le monde. Tu partiras du point » où je me suis arrêté, voilà pour ce qui con» cerne ta fortune. J'ai fait la moitié du che-

» min, achève le reste. Sois honnête homme, » quoique marchand; suppose à chaque pas que » je suis toujours devant toi; de cette manière » tu atteindras, sans t'égarer, le but de toute » industrie : le repos dans l'aisance. »

» Il expira.

» Le dernier conseil de mon père étant pour moi une chose sacrée, je me livrai, malgré mon affliction profonde, aux soins de mon commerce.

» Ma vie sans événemens marchait uniforme et douce. Si j'avais à raconter toutes mes journées, je ferais, au hasard, le récit d'une seule. On peut appliquer aux hommes ce que l'on a dit des peuples : leurs désastres sont bruyans, leurs prospérités silencieuses; aussi les plus courtes histoires sont celles des peuples les plus heureux.

» Je sortais rarement. Je ne fréquentais personne. Cependant, le ciel en soit loué! j'avais toujours chez moi nombreuse compagnie : c'étaient les acheteurs.

» A cette époque, un nommé Gavino vint loger en face de ma demeure. Ayant pour revenu trois cents piastres bien comptées, il vivait dans l'oisiveté; elle était même pour lui le résultat d'un système : il prétendait que les plantes offrant dans la nature l'existence la

moins tourmentée, précisément parce qu'elles sont privées de toute action, il fallait leur ressembler le plus possible. Un peu de promenade, c'est tout ce qu'il se permettait. Après nous être d'abord salués, nous avions échangé quelques paroles. Quand je l'eus une fois prié d'entrer dans ma boutique, la politesse l'y ramena, puis l'habitude, bientôt enfin ce fut l'amitié.

» Un jour il me parut rêveur. « Qu'est-ce? » lui dis-je. — J'ai besoin de vous parler. — » Faites; notre voisinage est presque une pa- » renté. — Faut-il vous l'avouer? la solitude » est trop vide pour moi. Quand je vous quitte, » je suis tellement seul que je ne me trouve » plus moi-même. Cela m'a donné quelque dé- » sir de me marier. » A ce mot je le regardai. « Oui, voisin, poursuivit-il, on m'offre la main » de dona Teresa. Elle a quinze ans; sa dot est » assez forte pour doubler ma fortune. Veuillez » me conseiller avec franchise; l'amitié vous » rendra le conseil facile, je vous le rendrai com- » mode, tant je suis résolu d'avance à vous cé- » der. — Vous l'exigez? — Absolument. »

» Peut-être je lui peignis le mariage sous des couleurs un peu sévères. Je m'attachai surtout à lui faire comprendre qu'en se mariant il fallait au moins qu'une femme ne trouvât pas

l'âge d'un père dans celui d'un époux. Il jeta ses deux bras autour de mon cou en s'écriant : « Cher Gaspard, votre sagesse est une vraie » lumière ! Teresa est charmante, sans doute ; » mais, comme vous le dites avec une justesse » admirable, je suis venu trop tôt pour elle » dans ce monde. J'aurais beau la tenir par la » main, je serais toujours en avant. N'y pen- » sons plus. »

» Le lendemain je le revis. Rien entre nous ne rappela la conversation de la veille. Le jour suivant, même silence. Je ne retrouvai dans son esprit aucune trace de son projet. Je m'en réjouissais au moment même où un billet de sa main vint me prier de me rendre promptement à l'église. Une noce s'y préparait : c'était la sienne ; mon ami se mariait.

» De l'église j'accompagnai chez eux les nouveaux époux. Nous y trouvâmes compagnie nombreuse, festin délicat, le tout embelli par la joie des visages. Le voisin vint à moi. Sa contenance était un peu embarrassée ; je le mis à l'aise en lui vantant les charmes de sa femme, en le félicitant sur son mariage ; il fut ravi.

» Vous voilà tout étonné de me voir applaudir à ce que j'avais voulu empêcher. C'est qu'un voyageur français m'a appris, je ne sais à quel propos, qu'un philosophe de sa nation pensait

qu'il ne faut jamais blâmer une chose à laquelle il n'y a point de remède.* La maxime m'a paru sage, je l'ai gardée pour en faire une des règles de ma conduite.

» Moi-même, je l'avouerai, séduit par l'ivresse générale, peut-être plus encore par les grands et beaux yeux noirs de Teresa, j'allai jusqu'à considérer une noce comme un acte passé avec le bonheur. J'admirai la mariée, son voile blanc, sa couronne de fleurs; je me plaisais à me rappeler combien le matin elle avait été ravissante, ainsi parée, au pied de l'autel. J'oubliais qu'à l'église un parent de la mariée, homme fort érudit, fort savant, m'avait appris que, dans l'antiquité, ce costume était celui des jeunes filles conduites au temple pour être sacrifiées. Ma pensée, loin de s'arrêter sur cette parure des victimes, se laissait distraire par le voluptueux fandango dessinant ses pas aux sons de la castagnette. Si bien qu'en rentrant chez moi, ma maison me sembla plus grande. Je rêvai sans le vouloir à ce mot de mariage, pour moi jusqu'alors sans magie; mais le sommeil traita toutes ces idées comme une ivresse, il les dissipa.

» Je voyais Gavino moins souvent. Le plaisir

* Correspondance de Diderot.

ou le souci, — on ne sait jamais bien lequel quand il s'agit de mariage, — le retenait chez lui. En peu d'années il était devenu père de deux fils. L'aîné avait été nommé Pedro; le second reçut le nom de Fabrice. A la naissance de ce dernier, je dis à mon voisin : « Cher Gavino, la » fécondité de votre Teresa peuple la solitude » dont vous vous plaigniez. L'ennui ne vous » chasse plus du logis. — Non, me répondit-» il; mais l'ennui, en s'en allant, a laissé la » porte ouverte au chagrin. »

» Gavino avait raison. Son revenu était bien modique pour toute une famille. Il sentit combien il avait eu tort de n'avoir pas rendu le travail compagnon de sa jeunesse. « Mes fils » seront plus heureux, me disait-il; mon ex-» périence leur sera profitable. Ils auront une » carrière à parcourir; je la leur choisirai belle. » Ils y marcheront à la richesse, peut-être même » aux honneurs, si ce n'est à la gloire. »

» Vous le voyez, Gavino n'était pas dépourvu de sagesse, mais ces mots de gloire et d'honneurs vous annoncent aussi qu'il n'était pas exempt de vanité; et cette folle de vanité gâte les meilleures choses et trouble les têtes les plus saines.

» La situation de mon voisin devint pénible. Son beau-père mourut. La succession était as-

sez considérable ; mais huit enfans ne purent en faire le partage sans plaider ; cela veut dire sans se ruiner.

» Gavino restitua la dot : gêné dans ses ressources, il restreignit ses dépenses. Il fut donc obligé de contrarier parfois sa Teresa dans ses besoins de luxe, dans ses caprices de coquetterie. Elle se considéra dès-lors comme une femme sacrifiée. Le chagrin, cette fièvre de l'ame, ne tarda pas à détruire, à ronger Teresa, naguère si fraîche, si riante. Trois médecins appelés furent tous trois d'avis différens ; aussi le pauvre Gavino, désolé, vint me voir un matin tout vêtu de noir. C'était son habit de noce ; il n'avait eu qu'à placer un long crêpe à son chapeau.

» Malgré sa tendresse pour ses deux fils, mon voisin ne pouvait leur rendre ces soins de tous les instans dont le cœur d'une mère a seul le secret. Il résolut de hâter leur entrée au collége ; il les conduisit lui-même chez des moines qui, séparés du monde, semblaient vouloir néanmoins, en se consacrant à l'enfance, dédommager la société des rigueurs de leur célibat.

» A son retour, Gavino trouva sa maison plus triste encore qu'elle ne l'était avant son mariage ; aussi ne sortait-il presque plus de chez

moi. L'avenir de ses enfans l'occupait au point de changer sa préoccupation en inquiétude. Oubliant le sort de mon premier conseil, je crus devoir en donner un nouveau; l'amitié m'en imposait la loi. « Mettez, lui dis-je, vos » deux fils dans ma boutique. Ils vivront sous » mes yeux jusqu'au jour où ils me succéde- » ront. Je vous offre pour eux un sort tout fait, » peu brillant, mais solide. Oter au présent ce » qu'il peut avoir d'aventureux, c'est déjà faire » beaucoup pour l'avenir. » Gavino réfléchit un moment, puis il me dit : « Vous avez rai- » son, cher Gaspard; mais je préfère un moyen » de fortune plus prompt, un esser plus ra- » pide, quelque chose d'éclatant. Vous tra- » vaillez opiniâtrement sans avoir pu jusqu'à » ce jour vous rendre riche. Il faut donc à ces » chers enfans une carrière moins lente, des » chances moins restreintes. J'apprécie vos con- » seils, aussi n'adopterai-je qu'un parti assez » raisonnable pour mériter votre assentiment. »

» Dans l'attente de ce que le ciel devait inspirer à mon voisin, je cherchai quelque moyen de le distraire. Son antipathie pour le travail avait toujours éloigné les livres de ses yeux. Afin de le familiariser avec la lecture, je lui en parlai comme d'un amusement, je me gardai de la lui montrer comme une étude.

» A défaut de bibliothèque, j'avais quelques volumes épars chez moi, dans une chambre inhabitée. Ils faisaient partie de l'héritage d'un vieux parent. Je ne m'en servais guère; mes livres de commerce sont ceux où je lis avec le plus de complaisance, les autres ne sont pour moi qu'une distraction.

» Parmi ces volumes Gavino en prit un au hasard qu'il emporta : c'était l'histoire d'un maréchal de France, écrite par un évêque, commentée par un chanoine; la traduction en espagnol était d'un bénédictin.

» Le lendemain, devançant l'heure accoutumée, Gavino vint chez moi. La joie illuminait son visage. « Mon ami, me dit-il, plus » d'indécision : j'ai trouvé, j'ai choisi pour mon » fils une carrière. J'ai lu... La belle chose » qu'un livre! comme il vous ouvre un monde » nouveau! comme il chasse vos propres idées » pour vous donner celles des autres! Mon cher » voisin, si vous lisiez davantage vous finiriez par ne plus songer à votre commerce. » — Mais expliquez-moi, lui dis-je... » Ayant regardé de tous côtés pour bien s'assurer que personne ne pouvait l'entendre, il frappa sur le volume en s'écriant : « Voilà la vie de Pedro; voilà son sort. — Fort bien, mais que » sera-t-il? — Lieutenant-général des armées

» du roi. — Lieutenant-général des armées du » roi ! — Vous ne vous attendiez guère à cette » nouvelle ; le poste est brillant. — Mais n'est-» ce pas un rêve laissé par la nuit dans votre » esprit? — Je n'ai pas dormi trois secondes. » — C'est cela, vous êtes malade. — Du tout ; » je ne me suis jamais mieux porté. — Un » Français dirait que vous bâtissez des châ-» teaux en Espagne ; cela vous est commode, » étant sur les lieux. — Apprenez mon dessein, » vous jugerez après : l'éducation de mon fils » une fois achevée, je le fais entrer dans un ré-» giment. — Soldat? — Soldat. — Ceci est plus » facile ; mais le voilà loin du généralat. — Pa-» tience ; Fabert, dont je viens de lire l'his-» toire, a commencé à peu près ainsi. Après » avoir franchi tous les grades de l'armée, il a » fini par la commander. — Mais parce que Fa-» bert a réussi... — Pourquoi mon fils ne réus-» sirait-il pas comme lui ? Était-il d'une trempe » particulière, ce Fabert? — Mais sa nais-» sance? — Il était fils d'un imprimeur. Pedro » a pour père un bourgeois. — Mais ses talens ? » — Mon fils en possède ; son régent, à qui » j'ai envoyé quelques flacons de vin de Xérès, » m'a bien assuré, en me remerciant, que Pe-» dro ne serait pas un homme ordinaire. Ah ! » ah ! il ira loin, dit l'heureux Gavino parcou-

» rant à grands pas ma boutique. — Au moins, » repris-je, faudrait-il consulter ses goûts. — » Je vous attendais là. Mon fils a l'humeur bel- » liqueuse ; il bat tous ses camarades. Quel ave- » nir pour lui, quelle gloire pour moi, quand » les sentinelles lui porteront les armes, quand » il défilera sur la grande place de Madrid à » la tête de bataillons nombreux ! Mon ami, ce » même livre renferme, comme gage du suc- » cès, une maxime excellente ; la voici : Pour » réussir, que faut-il ? audace et volonté. La » destinée de mon fils est dans ces deux mots. »

» Il me quitta. J'espérais le revoir plus calme le lendemain ; le contraire arriva. L'illusion, dans son esprit, s'était changée en réalité. Décidément il se croyait le père d'un lieutenant-général. Aussi toute sa petite personne montrait un certain aplomb ; il avait déjà mis de côté la modestie ; c'était un à-compte sur les honneurs à venir.

» Le temps approchait où son fils allait quitter la robe d'écolier pour la casaque militaire. Gavino, rencontrant un jour chez moi mon médecin, se mit à parler de son projet. « Je vou- » drais connaître quelqu'un à Madrid, dit-il, » mon fils va s'y rendre ; mais à qui l'adres- » ser ? je ne sais. — J'ai dans Madrid un ami ; » je puis vous donner une lettre pour lui, ré-

» pondit mon médecin. — C'est sans doute un » de vos confrères? — Oui, mais son sort est » plus brillant : il est médecin du roi, décoré » de ses ordres, logé au palais; il a même reçu » des lettres de noblesse. — Daignera-t-il ac- » corder sa protection à Pedro? — Il le doit pour » peu qu'il se souvienne que, fils d'un paysan, » il n'a pu s'élever sans le secours des autres. » — Fils d'un paysan! répéta Gavino en homme » frappé de cette parole. — Oui, fils d'un paysan » du village où je suis né. Notre amitié date » du berceau.

» — Mon médecin est obligeant, dis-je quand » il fut parti. — Oui, reprit Gavino, j'ai lieu » de m'en applaudir. Il paraît à son aise. L'é- » tat qu'il exerce tire ses revenus des souf- » frances humaines; la ferme est bonne; on » peut même aller loin : son ami est devenu » un grand personnage. Voisin, je songe à une » chose. — Je la devine. — Pourquoi Fabrice » ne serait-il pas médecin? Par une autre » route il arriverait, comme son frère, aux » honneurs; car la médecine, si elle ne de- » vait pas lui servir de marche-pied, ne rempli- » rait pas mes vues. Qu'en dites-vous, cher » Gaspard? mon fils est jeune, le médecin du » roi doit être vieux, voilà une succession à re- » cueillir. — Prenez garde, il y aura foule;

» chacun se croira des droits à l'héritage. — » Oui ; mais si son frère le général l'appuie de » son crédit, le roi pourra-t-il refuser ? Que » vous en semble ? Je place assez bien mes en- » fans dans ce monde. »

» Je fus d'abord tenté de rire à cette nouvelle chimère de Gavino ; j'aimai mieux toutefois le laisser doucement rêver. Je fis plus : je me mis à rêver avec lui.

» Gavino se hâta. Ses deux fils étant sortis du collége, leur départ se fit avec solennité. Après un banquet d'adieu auquel j'avais pris part, Gavino dit gravement à ses fils : « Enfans, » prêtez-moi toute votre attention. J'ai passé » ma vie sans rien faire, à quoi Dieu m'a aidé. » J'ai mangé mon revenu, j'ai aussi mangé mon » capital que j'ai considéré comme une rente » plus large ; il m'a donc fallu vous donner une » éducation pour remplacer votre patrimoine ; » je veux aussi vous ouvrir une carrière. Vous » travaillerez beaucoup, sans doute, mais vos » enfans feront comme moi, ils se reposeront. » Partez donc, je vous recommande à la gloire. » Pedro, vous serez un jour lieutenant-général » des armées d'Espagne ; vous serez, vous, Fa- » brice, premier médecin du roi. Le but mar- » qué, il ne s'agit plus que d'aller bon train. » Deux cents piastres sont dans cette bourse,

» mon cher Pedro, et dans ce livre est la règle » de ta conduite. C'est la vie de Fabert, ton » prédécesseur. Remercie le seigneur Gaspard, » ce trésor vient de lui. Dès ce moment tu as » ta destinée dans ta poche. Toi, Fabrice, voilà » une égale somme dans cette autre bourse. Je » ne te donne point de livre. L'exemple du fa- » meux docteur que tu dois remplacer t'en » tiendra lieu; ce sera pour toi un livre vivant. » Adieu, général; tâche de tuer tous les enne- » mis de ton pays; et toi, docteur, guéris les » sujets malades de ton roi. Si vous agissez » ainsi, Sa Majesté y trouvera un double avan- » tage; quant à l'humanité, il y aura compen- » sation. »

» La voix de Gavino était émue; ses larmes demandaient à couler. Il les retint pour donner à ses fils l'exemple de la fermeté. Elles tombèrent en abondance après leur départ. Toute la gloire promise à ses fils ne le consolait pas d'une telle séparation. Peu à peu cependant le charme de ses rêves adoucit l'amertume de sa douleur.

» Fabrice et Pedro écrivirent de Madrid pour annoncer l'accueil bienveillant du médecin du roi. L'un était déjà dans un régiment, l'autre dans une école de médecine. Pedro maniait le fusil, Fabrice la lancette. « Les voilà en route,

» disait le voisin ; ils arriveront. En toute chose » le premier pas est seul difficile; il ne faut » ensuite, pour continuer à marcher, que mettre » un pied devant l'autre. »

» Mais, hélas ! à quoi servent les vastes projets ? la Mort, d'un coup de sa faux, se plaît à les renverser. Ces tristes réflexions, mon cher hôte, vous annoncent le moment douloureux où mon voisin Gavino me fut ravi pour toujours. Il avait dîné chez moi; il me quitta à l'heure accoutumée. Le lendemain il m'envoya chercher; je le trouvai dans son lit; sa tête était brûlante. Je devinai sans peine que cette ardeur du sang provenait de la tension continuelle de son esprit. Je lui conseillai quelques remèdes dont l'emploi m'avait été salutaire. Mon ami me répondit : « Je suivrais aveuglément votre conseil, si je ne devais pas auparavant consulter le médecin de ma Teresa. » Il ne l'a pas sauvée, il est vrai, mais ce n'est » pas sa faute; la nature est souvent bien entêtée; quelquefois aussi elle nargue les médecins. Elle a contre eux de la rancune : elle ne » leur pardonne pas de la contrarier, soit qu'ils » guérissent quand elle veut qu'on meure, soit » qu'ils tuent quand elle veut qu'on guérisse. »

» Le médecin arrive; le mal augmente. « Voisin, me dit Gavino en serrant ma main dans

» les siennes, s'il me faut quitter la vie, ce » sera sans regret. J'ai rempli mon devoir, j'ai » fondé dans l'État une grande famille. Mon » nom figurera dans l'histoire. La tristesse de » mes derniers momens se perd dans la dou- » ceur de cette pensée. J'aurais bien voulu ce- » pendant voir Pedro après sa première ba- » taille; mais puisque Dieu en ordonne autre- » ment, il faut obéir sans me plaindre. Mon » ami, donnez à mes chers enfans la bénédic- » tion de leur père. Pour de bons fils, cette » couronne vaut bien une couronne de lauriers. » Je donne l'une, la gloire donnera l'autre. »

» Une heure après il n'était plus. »

Ici le voyageur aux quatre mules noires suspendit sa narration. La tête cachée dans ses deux mains, il semblait oublier que l'hôte, près de lui, écoutait toujours. Après un moment de silence il toussa pour retrouver la voix. Ses yeux étaient humides; ceux de l'hôte avaient aussi quelques larmes.

Le seigneur Gaspard continua de la sorte :

« A ma douleur je connus toute mon amitié. Après avoir écrit aux deux frères pour leur apprendre leur malheur; après avoir payé les dettes de Gavino, seul reste de son patrimoine, je me mis à voyager. Mon ame déchirée ne me laissait plus sentir la vie.

» J'entretins d'abord une correspondance active avec les deux frères; mais insensiblement leurs réponses à mes lettres se firent attendre. N'étant jamais pour long-temps dans la même ville, je ne pouvais indiquer le lieu précis de ma résidence, ce qui fournissait une excuse à la négligence et non certes à l'oubli des fils de Gavino.

» Mes voyages augmentèrent mes relations; par elles s'accrut ma richesse. Mes opérations absorbaient les jours et les mois. Enfin, vous le dirai-je? oui, dussé-je par-là révéler un tort, je perdis la trace des deux frères. J'écrivis cependant à Madrid; je priai l'un de mes correspondans de s'informer si, dans l'armée, si, dans la médecine, on ne connaissait point deux jeunes hommes, l'un du nom de Fabrice, l'autre nommé Pedro. Ces recherches n'eurent aucun résultat. Un jour cependant la gazette me tomba par hasard dans les mains. J'y lus qu'une action éclatante venait d'élever au grade de colonel, malgré sa grande jeunesse, le seigneur Pedro. Il n'avait que vingt-cinq ans; c'était l'âge du fils de Gavino. Antagoniste de mon ami dans ses chimères vaniteuses, je me mis alors à dire : « Ne peut-il donc jamais se » faire que la fortune soit aussi folle que nos » projets? » Je trouvai d'ailleurs piquant de

voir Pedro en chemin d'écrire un jour dans l'histoire les rêves de son père. Il est vrai que la gazette ajoutait au nom de Pedro celui de Castella, et ceci me déroutait un peu. « Mais, » bah! Pedro, cédant aux petitesses des par- » venus, aura, du haut de sa fortune nou- » velle, embelli son nom, pour que rien ne » rappelle les jours de son obscurité, pas même » sa signature. » J'écrivis donc à tout hasard au colonel don Pedro de Castella. Point de réponse. « Allons, dis-je, attendons que mon » cher Pedro, si toutefois c'est le mien, de- » vienne général; alors je monterai sur une de » mes mules pour aller le complimenter à la » tête de son armée. »

» Dix ans s'étaient écoulés depuis la mort de Gavino, lorsque j'eus besoin de me rendre à Madrid. En route pour cette ville, j'arrivai dans un village bâti au milieu d'une plaine, la plus belle de l'univers. Il me prit fantaisie de l'admirer à loisir, d'attendre l'heure où le soleil la saluerait de ses derniers rayons. Pendant qu'on préparait mon dîner à l'hôtellerie où j'étais descendu, je sortis pour visiter d'abord le village. Cette promenade avait aussi un but d'utilité. Ma barbe un peu longue me faisait désirer un barbier; je le trouvai. Il était seul dans sa boutique. J'entrai; le barbier était un grand

jeune homme fort laid, mais d'une figure assez distinguée. Elle me frappa. Je me mis à le regarder ; j'attirai par-là son attention. Pendant que sa main agile faisait écumer le savon dans un plat d'étain, il me dit : « Seigneur, n'êtes-» vous pas déjà venu dans ce village? — Non, » mon ami. — C'est singulier. Certainement » je ne vois pas votre figure pour la première » fois. — La vôtre aussi ne m'est pas incon-» nue. »

» Tout en causant, le barbier, d'une main légère, dépouille mon menton. A peine eut-il achevé, qu'il s'écrie : « Ah ! miséricorde di-» vine ! maintenant que je vois mieux vos » traits... n'êtes-vous pas un marchand de Za-» mora? — Comment le savez-vous? — Vous » étiez l'ami d'Ambrosio Gavino. — Gavino ! » l'auriez-vous connu? — Ah ! seigneur Gas-» pard, pouvez-vous méconnaître son fils? — » Le fils de Gavino ! et lequel ? — Fabrice. — » Le premier médecin du roi? — Pas même » son barbier. — Est-il possible? vous, Fabrice, » vous? Mais oui, voilà bien les yeux, l'air et » jusqu'au son de voix de mon ami. »

» A ces mots j'ouvris les bras, il s'y précipita. Les plus douces larmes témoignèrent de l'émotion de nos ames prêtes à se confondre. J'accablai Fabrice de questions, mais je lui en

faisais tant et tant à la fois qu'il ne savait à laquelle répondre. « Nous parlerons de tout cela à » table, lui dis-je, viens, viens dîner avec moi. » Il ferma sa boutique. Nous voilà nous acheminant vers mon hôtellerie. Je courus à la cuisine pour faire doubler mon repas, pour le changer, s'il était possible, en festin. Pendant ce temps, Fabrice, qui m'avait suivi, regardait un soldat debout, mais pas trop d'aplomb sur sa jambe de bois, et buvant dans un verre grossier un vin plus grossier encore. « Ce soldat t'occupe, » lui dis-je, le connais-tu? — Il me semble... » je le crois, du moins, à mon cœur... » Le soldat qui entend parler de lui se retourne. « Mille bombes! s'écrie-t-il, voilà un barbier » pareil de tout point à mon frère. — Voilà un » soldat terriblement façonné sur le modèle de » Pedro. — Pedro! c'est mon nom. — Ton nom? » quoi! c'est toi? — Et toi aussi, mon frère! » Et les voilà se précipitant dans les bras l'un de l'autre, et me voilà courant à eux, me mêlant à leurs embrassemens, pleurant, riant, m'é- » criant : « C'est donc là notre général? — » Sergent, me répondit Pedro, et sans ma jambe de bois... — Et où allais-tu? dit le bar- » bier. — A Madrid te chercher, » répondit l'invalide. Sans attendre de nouvelles questions, je les amène tous deux au salon où nous

nous mettons à table. La joie double et triple notre appétit.

» Le repas fini, les questions recommencent. « Un moment, dis-je, procédons par ordre. » Chacun à son tour va raconter comment ont » été détruits les projets de votre bon père. » Mon avis étant adopté, je donnai la parole à Pedro. Son histoire ne fut pas longue. Toute la protection du médecin du roi avait à peine pu lui obtenir un grade subalterne dans un régiment. Traîné de garnison en garnison, ses années s'écoulaient, se perdaient, lorsque, la guerre s'étant déclarée, Pedro vit enfin la carrière ouverte à son ambition. Il allait se distinguer, il allait marcher au généralat, mais à la première affaire sa jambe partit, le laissant là sans qu'il ait pu jamais en avoir de nouvelles. Conduit dans un hospice, on le soigna, on le guérit, puis on le mit à la porte. Le régiment fit de même. On lui délivra son congé de réforme, honorable certificat qui vous déclare brave et inutile. Dans ses plans de grandeurs militaires, Gavino croyait avoir tout prévu; il n'avait oublié qu'une bagatelle : le canon.

».Fabrice mit la même brièveté dans son récit. Sa vie n'était pas trop chargée d'événemens. Il avait étudié la médecine, la chirurgie et jusqu'à la pharmacie; mais les malades semblaient

s'être donné le mot pour fuir sa triple science. Ils avaient plus de plaisir à mourir de la main des autres qu'à guérir de la sienne. Sa vie se consumait ainsi dans une activité stérile, lorsqu'enfin la misère, cette seconde fatalité qui jette les hommes hors de leurs projets, lui offrit, pour dernière ressource, une savonnette, un cuir et un rasoir. Le voilà d'abord fort abattu de sa mauvaise fortune, puis la supportant par l'habitude, ce correctif du malheur. Enfin, après avoir traversé beaucoup de villes, séjourné dans un grand nombre de villages, toujours sans joie, parce qu'il manquait de ce qui la donne, l'argent, il s'était arrêté là où le hasard lui avait amené son frère et l'ancien ami de sa famille. C'était pour Fabrice son premier bonheur.

» Je fis monter les deux frères dans mon vieux carrosse. Leur caractère est si loyal, qu'un moment m'avait suffi pour l'apprécier. Nous prîmes la route de Zamora. Aussitôt arrivés, je les mis à la tête de mon commerce, où je les ai traités comme s'ils étaient mes enfans. Ils n'ont pas à s'en plaindre, car, depuis que le lieutenant-général et le médecin du roi se sont faits marchands, ils lèvent la tête, et, forts de leur travail, forts de leur indépendance, n'ayant rien à demander aux hommes ni aux événe-

mens, rien à souffrir de l'insolence d'un protecteur dont la faveur s'obtient, non par le mérite, mais par la bassesse, ils voient la fortune leur arriver par tous les côtés ; ils n'ont plus besoin, grâce au ciel, de courir après elle. Les voilà surtout bien convaincus que la vie est une chose trop sérieuse pour la jouer sur une carte. »

L'hôte, après avoir écouté avec une attention profonde, demeura pensif. Sans dire une seule parole, il prit un flambeau, conduisit le marchand à la chambre qui lui était destinée, puis, l'ayant salué, se retira.

Le lendemain, au moment où paraissait le jour, un grand bruit de chevaux réveilla notre marchand. Il ouvrit sa fenêtre, regarda dans la cour; c'était le fils de l'hôte qui partait pour l'université de Salamanque.

ARMIDE.

Quatrième chant de la Jérusalem Délivrée.

Je rassemble ici quelques traductions de morceaux choisis dans les œuvres de Tacite, du Tasse et de lord Byron, trois des plus illustres noms parmi les poètes et les historiens. Tacite, au dire de Rousseau, est un rude joûteur; et comme le Tasse et lord Byron, j'en ai fait l'épreuve, ne sont pas de moins vigoureux athlètes, on juge de suite que, dans une pareille lutte, il ne s'est point agi pour moi de vaincre, ni même de résister, mais de tomber, comme les gladiateurs de l'ancienne Rome, avec plus ou moins de grâce.

Cette lutte, où j'ai la certitude d'être vaincu, n'est cependant pas sans importance pour les lettres. Nous en sommes encore à chercher dans notre littérature un système convenable de traduction; or, ce n'est qu'à force d'essais qu'on peut y parvenir. Quand on marche à une découverte, plus le nombre est grand de ceux qui se mettent en route, plus il y a de chances de réussir. Lorsque Christophe Colomb passa triomphant pour aller toucher de la proue un monde nouveau, combien de vaisseaux, sans trouver ce monde, avaient déjà parcouru les mêmes mers!

En fait de système, les uns prétendent qu'il faut rester esclave du texte; traduire un mot par le même mot correspondant dans notre langue; suivre, dans toute sa vivacité ou sa lenteur, son énergie ou sa mollesse, la phrase de l'auteur original, sans s'inquiéter si cette manière ne nous donnera pas des phrases tourmentées ou inintelligibles. De grands exemples sont venus appuyer ce système; nous avons eu d'admirables pages et des œuvres informes.

D'autres veulent une liberté indéfinie: le texte est tout

au plus, pour eux, un thême qu'ils développent avec toute la fantaisie de leur esprit. Les traductions faites d'après cette théorie ont pu nous donner d'excellens ouvrages français, mais ils n'ont nullement reproduit les beautés d'un génie étranger qu'il s'agissait pourtant de nous faire connaître et apprécier.

Il est enfin un dernier système qui participe des deux autres : être fidèle quand notre langue le permet, infidèle quand elle le prescrit; en un mot, s'identifier avec la pensée de l'auteur qu'on traduit, et la rendre comme il l'aurait fait lui-même s'il eût été français, en ayant soin cependant d'introduire, quand l'innovation n'est ni trop étrange, ni trop barbare, des tours de phrase, des images, des expressions qui appartiennent au génie d'une autre nation, et qui, par-là, deviennent pour nous une véritable conquête.

Ce système me paraît le plus raisonnable, mais j'avoue qu'il me semble à peu près aussi difficile que la juste alliance du pouvoir et de la liberté, alliance qui n'a pas encore été rencontrée. Ce système a toutefois produit des ouvrages remarquables, et c'est déjà un bel appui qu'il s'est donné. Je citerai, entre autres traductions, celle de la *Jérusalem Délivrée*, par M. Mazuy; cette tentative a parfaitement réussi. L'auteur rend toujours la pensée, alors même qu'il est forcé d'abandonner l'expression; mais aussi, quand il peut saisir l'expression, la pensée, sous sa plume, n'en devient que plus brillante. Je l'ai souvent consulté. J'ai eu recours aussi, pour Tacite, à MM. Bournouf, Pankouke, Dureau de la Malle; j'ai tout lu, tout médité, car je faisais une étude à laquelle je voudrais bien associer les jeunes gens studieux : je n'ai pas d'autre but.

Pour le Tasse, le hasard m'a bien servi : il s'est trouvé que j'avais un ami doué d'une intelligence littéraire peu commune, d'un goût parfait, et qui, après un long séjour au-delà des Alpes, en est revenu familier avec la poésie ita-

lienne comme avec celle de son pays. Il sait le Tasse et le Dante comme nous savons Racine et Molière; il a pu se mêler aux gondoliers de Venise et chanter avec eux les chants d'*Armide* et d'*Herminie*.

Enfin, lorsque je me suis vu aux prises avec lord Byron, j'ai appelé à mon aide la traduction des œuvres complètes de ce poète, par M. Amédée Pichot, qui a fondé sur ce grand travail sa réputation littéraire. Mes fautes n'en seront que plus irrémissibles. Je cite à dessein toutes les lumières dont je me suis entouré, pour bien démontrer que le talent seul m'a manqué, et non la conscience.

Mais je m'arrête, il en est temps. Voyez l'empire de la routine! je croyais avoir évité une préface, et je la place au milieu du volume : c'était bien la peine de ne pas la mettre en tête et de donner au lecteur une fausse joie!

ARMIDE.

Tandis que l'on construit les machines de guerre qui, bientôt, doivent battre les murs de Sion, le grand ennemi du genre humain tourne vers les Chrétiens ses yeux livides, et, les voyant livrés à ce travail avec une sainte ardeur, il mord de rage ses deux lèvres; semblable au taureau blessé, il répand sa douleur en soupirs et en mugissemens.

Puis, dirigeant toutes ses pensées sur un fatal et dernier coup à porter aux Chrétiens, il ordonne que son peuple se rassemble. — Oh! l'horrible concile! — dans l'intérieur du palais. Insensé! comme si c'était œuvre légère que de résister à la volonté divine! Insensé, qui s'égale au ciel et qui oublie comment la droite irritée de Dieu lance la foudre!

Le son rauque de la trompette du Ténare appelle les habitans des ombres éternelles; les vastes et noires cavernes tremblent, et d'écho en écho va bondissant dans les ténèbres le bruit épouvantable : jamais, des régions les plus élevées du ciel, le tonnerre ne tomba avec d'aussi bruyans éclats; jamais la terre, lorsque ses flancs se gonflent, n'est avec autant de violence secouée.

Aussitôt les dieux de l'abîme accourent en troupes variées vers les hautes portes où ils se pressent de toutes parts. Oh! combien leurs formes sont bizarres! oh! qu'elles sont horribles! que de terreur et de mort dans leurs regards! Quelques uns impriment sur le sol la trace du pied d'une bête farouche; sur leur front d'homme ils ont une chevelure de serpens entrelacés; une immense queue se roule der-

rière eux, qui se replie et se dénoue comme un fouet.

Ici vous verriez des milliers de harpies immondes, des milliers de centaures, de sphinx et de pâles gorgones; vous entendriez aboyer plus d'une vorace scylla; siffler, en sons aigus ou sourds, hydres et pithons; vous découvririez des chimères vomissant de sombres feux, des gérions et des polyphêmes horribles, et, sous des aspects divers, un mélange confus de monstres nouveaux qui jamais n'ont été vus ni décrits.

Ils vont s'asseoir à droite et à gauche de leur impitoyable monarque. Pluton siége au milieu d'eux, tenant dans sa main son sceptre rude et pesant; nul écueil des mers, nulle roche des Alpes, ni Calpé même, ni le puissant Atlas, ne dressent si haut leur tête qu'ils ne parussent, près de lui, un faible coteau, tant il élève son large front et ses cornes colossales.

Une horrible majesté accroît la terreur de son farouche aspect et rend son orgueil plus superbe encore. Ses yeux sont rouges; son regard souillé de venin resplendit comme la comète funeste; une grande barbe enveloppe son

menton, descend touffue et hérissée sur sa poitrine velue, et sa bouche, dégouttante d'un sang noir, s'ouvre comme un gouffre profond.

Tel que la fumée chargée de soufre qui sort du mont Gibel avec les vapeurs infectes et le tonnerre, tel le souffle épais, telle l'haleine fétide, mêlée de flammes, de sa bouche effroyable. Pendant qu'il parlait Cerbère suspendit ses aboiemens, l'hydre resta muette, le Cocyte s'arrêta et ses abîmes tremblèrent. Cet épouvantable fracas formait la voix qui prononça ces mots :

« Dieux du Ténare, qui devriez siéger au dessus du soleil, où fut votre origine, vous qu'une immense catastrophe a précipités, avec moi, des royaumes heureux dans ces horribles demeures, que sert de vous rappeler les soupçons de notre ennemi, sa colère orgueilleuse et la grandeur de notre entreprise? maintenant celui-là gouverne à son gré les étoiles; et nous, jugés et condamnés, nous sommes des esprits rebelles.

» Et, au lieu de ce jour pur et serein, de ce soleil d'or, de ces cercles étoilés, il nous a renfermés ici, dans ce sombre abîme, où il

nous interdit tout espoir de retour vers notre première splendeur. Depuis, — qu'un tel souvenir, hélas! est cruel! combien il irrite encore plus mes tourmens! — depuis il a appelé vers lui, dans le doux séjour du ciel, l'homme, l'homme vil, né sur la terre d'une vile fange.

» Ce n'était point assez, car, pour nous frapper davantage, il a donné son fils comme une proie à la mort; ce fils est venu, il a brisé les portes de l'enfer, il a osé poser le pied dans nos royaumes, en arracher des ames qui nous étaient échues en partage, reporter, vainqueur, dans le ciel de si riches dépouilles, et, dans son triomphe, déployer en signe de mépris les étendarts de l'enfer vaincu.

» Mais pourquoi réveillé-je ainsi mes douleurs? Qui n'a déjà entendu raconter nos affronts! En quel lieu, en quel temps cessa-t-il jamais de poursuivre contre nous ses projets? Mais ce n'est plus aux anciennes offenses que nous devons songer, c'est aux nouvelles. Eh! ne voyez-vous pas comme il tente de rappeler à son culte toutes les nations?

» Traînerons-nous et les jours et les heures dans un lâche repos? Aucun souci digne de

nous ne s'allumera-t-il dans nos cœurs? souffrirons-nous que son peuple fidèle prenne toujours une force plus grande en Asie et subjugue la Judée; que sa gloire se déploie, que son nom s'étende, que ce nom et cette gloire retentissent dans d'autres langues, soient célébrés dans d'autres hymnes, qu'on les grave sur de nouveaux monumens de bronze ou de marbre?

» Que nos idoles soient renversées dans la poussière? que le monde lui consacre nos autels? Que pour lui seul on suspende les vœux, on brûle l'encens, on offre l'or et la myrrhe? Qu'aux mêmes lieux où nul temple ne nous était fermé il ne reste aucune voie ouverte à nos artifices? Enfin, dépouillé du tribut accoutumé de tant d'ames, que votre roi demeure dans un empire vide?

» Ah! qu'il n'en soit pas ainsi! Elle n'est pas encore éteinte en nous notre ancienne valeur, lorsque, ceints de fer et de flammes, nous combattîmes contre l'empire céleste; nous fûmes, à quoi bon le nier? nous fûmes vaincus dans cette lutte; toutefois la grande pensée qui nous dirigeait n'a point été sans mérite et sans gloire. Les plus heureux eurent alors la

victoire; à nous resta l'honneur d'une audace indomptée.

» Mais pourquoi vous retarder plus longtemps? Allez, mes fidèles compagnons, vous, mon bras et ma puissance, allez; hâtez-vous, écrasez les coupables avant que leur pouvoir s'affermisse; avant que le royaume de Judée soit tout en feu, éteignez cette flamme qui va toujours grandissant. Pénétrez parmi eux, et, pour consommer leur perte, employez tour à tour la force et la ruse.

» Que ma volonté soit le destin même; que les uns errent dispersés; que d'autres meurent! Que celui-ci, plongé tout entier dans les voluptés de l'amour, se fasse une idole d'un sourire et d'un doux regard! Que l'armée, en révolte et divisée, tourne contre elle-même ses propres armes! Enfin que le camp périsse, croule, et que tout en disparaisse jusqu'au moindre vestige! »

Les esprits rebelles n'attendirent pas la fin de ce discours. Prenant leur essor, déjà ils s'échappent des profondes ténèbres, impatiens de revoir la clarté des étoiles; ainsi les bruyantes et noires tempêtes sortent du fond

des grottes où elles prirent naissance, obscurcissent les cieux, et viennent livrer la guerre aux vastes empires de la terre et des mers.

Aussitôt, déployant leurs ailes de divers côtés, ils se dispersent dans le monde et commencent à se signaler par leurs artifices, à forger mille piéges nouveaux. Mais dis, ô Muse, comment et d'où ils envoyent aux Chrétiens leurs premiers malheurs! tu le sais; mais, pour nous, à peine nous est parvenu un faible souffle de la renommée qui a publié une œuvre si grande et déjà si éloignée.

Damas et les villes voisines étaient sous le sceptre du fameux Hidraot, célèbre magicien qui, dès ses plus jeunes ans, s'était adonné à l'art de la devination, pour lequel il se passionna chaque jour davantage. Mais à quoi cet art lui sert-il, s'il ne peut prévoir l'issue d'une guerre incertaine? Ni l'aspect des étoiles fixes ou errantes, ni les réponses de l'enfer même n'ont pu lui découvrir la vérité.

Il avait jugé, — oh! que l'esprit de l'homme est aveugle! que ses jugemens sont vains! qu'ils sont dépourvus de raison! — il avait jugé que le ciel réservait les désastres et la

mort à l'invincible armée d'Occident. Persuadé que dans cette lutte la palme doit rester à l'Égyptien, il veut que son peuple ait sa part de profit et d'honneur dans la victoire.

Mais, estimant haut la valeur des Chrétiens, il craint que cette victoire ne soit funeste et sanglante; il songe par quel artifice il pourra diminuer leur puissance pour les accabler ensuite plus aisément avec ses forces unies à celles de l'Égypte. L'ange pervers, qui le surprend au milieu de ces pensées, l'excite davantage et l'aiguillonne.

Il le conseille, il lui suggère les moyens qui doivent faciliter ses projets. Hidraot a une nièce dont la beauté n'a point d'égale, au dire de tout l'Orient; les ruses, les secrets même les plus cachés de la femme lui sont familiers. Hidraot l'appelle auprès de lui, lui dévoile ses desseins, et veut qu'elle y prenne part.

Il lui dit : « Toi que je chéris, toi qui, sous de blonds cheveux, sous de si tendres attraits, caches un cœur viril et la prudence d'un vieillard; toi, qui dans mon art déjà me surpasse, je nourris une grande pensée : si tu me secondes, le succès suivra les espérances. J'ai

ourdi la trame que je vais te dérouler. A toi d'exécuter avec hardiesse l'œuvre d'une vieillesse circonspecte.

» Va dans le camp des ennemis ; emploie là tous les artifices de ton sexe, tous ceux qui peuvent attirer l'amour ; mêle le miel à tes prières baignées de pleurs. Que tes discours soient entrecoupés de soupirs, qu'ils s'y confondent ; que ta beauté éplorée appelle la pitié et plie à son gré les cœurs les plus rebelles ; voile de pudeur l'extrême audace, et couvre le mensonge du manteau de la vérité !

» Séduis, s'il se peut, Godefroy, par le prestige de tes doux regards et l'éloquence de tes paroles, si bien qu'à cet homme fasciné la guerre commencée vienne en dégoût et qu'il se détourne de son but. Si tu échoues, attire, parmi les autres chefs, les plus illustres ; entraîne-les dans des lieux d'où pour eux tout retour soit impossible. » Puis il développe en détail chacun de ses conseils. Enfin il lui dit : « Tout est permis à qui sert sa religion et son pays. »

Armide, belle de tous ses charmes, fière des avantages de son sexe et de sa jeunesse,

se dévoue à cette entreprise, et, dès l'approche de la nuit, elle part en ne suivant que des chemins couverts et cachés. Elle n'a que des vêtemens de femme, que sa simple chevelure; c'est ainsi qu'elle se flatte de vaincre des bataillons en armes et des peuples indomptés. Cependant, avec adresse, on répand dans la multitude des bruits divers sur son départ.

En peu de jours elle arriva où les Chrétiens ont déployé leurs tentes. A l'aspect imprévu de cette beauté un murmure s'élève, et tous les regards s'attachent sur elle, ainsi qu'il arrive lorsqu'un astre, étoile ou comète, dont l'éclat du jour effaçait les feux, vient à resplendir dans le ciel; tous s'approchent, tous veulent considérer et savoir quelle est cette étrangère si belle, et qui l'a envoyée.

Jamais, dans Argos, dans Chypre ou Délos, n'apparut une femme aussi ravissante de taille et de figure. Tantôt, avec l'or de ses blondes tresses, elle brille à travers le voile blanc qui l'enveloppe, tantôt elle se montre à découvert: ainsi, quand le ciel s'éclaircit, tantôt le soleil se laisse entrevoir derrière un nuage d'argent, tantôt, s'échappant de la nue, il déploie plus

brillans, autour de lui, ses rayons, et redouble la splendeur du jour.

Le souffle de l'air, en se jouant avec les ondes naturelles de ses cheveux, les rend plus ondoyans encore; son regard recueilli cache, en avare, ses trésors et ceux de l'amour. Une douce teinte de rose se répand sur ce beau visage et s'y confond avec l'ivoire; mais, sur sa bouche, d'où s'échappe une haleine amoureuse, c'est la rose qui brille seule avec son incarnat.

Son beau sein montre à nu la neige où le feu d'amour s'éveille et s'alimente; sa gorge, fruit à peine mur, est à moitié découverte; une robe jalouse voile le reste : jalouse, puisqu'elle ferme aux yeux tout passage; mais elle ne peut arrêter la pensée qui, amoureuse, et désirant plus encore qu'elle n'aperçoit, s'introduit dans le secret des charmes les plus mystérieux.

De même qu'un rayon traverse l'eau ou le cristal sans la diviser ou le rompre, de même la pensée ose pénétrer, à travers les vêtemens, jusqu'aux attraits interdits à la vue; là, elle s'égare; là, elle contemple et détaille

toutes ces merveilles dans leur réalité; puis elle les raconte et les décrit aux désirs qu'elle embrase d'une plus vive flamme.

Armide, objet qu'on admire et qu'on loue, passe au milieu de la foule ardente à la voir; elle s'en aperçoit sans le laisser paraître; son cœur pourtant s'en réjouit : elle espère se servir de cette circonstance pour son triomphe et ses conquêtes. Tandis que, sous un aspect timide, elle demande un guide pour la conduire vers Godefroi, Eustache, le frère du chef suprême de l'armée, arrive au devant d'elle.

Comme vers un flambeau vole le papillon, lui se sent attiré par l'éclat de cette beauté divine; il veut contempler de près ces yeux qu'elle baisse avec une douce modestie : il y puise un feu brûlant qu'il recueille, ainsi qu'une matière inflammable reçoit l'étincelle. Rendu entreprenant et hardi par sa jeunesse et par l'ardeur de son amour, il lui adresse ces mots :

« Femme, si toutefois l'on peut te donner ce nom, à toi, qui ne ressembles point à une créature de la terre, en qui le ciel répandit sa

pure lumière plus qu'en aucune des filles d'Adam, que cherches-tu? d'où viens-tu? est-ce ton destin ou le nôtre qui t'amène ici? Fais que je le sache; fais que je ne me trompe point dans les hommages à te rendre, et que même, si cela t'est dû, je me prosterne. »

Elle répond : « Tes louanges sont trop exagérées, car mon mérite ne s'élève pas si haut. Tu vois, seigneur, une créature non seulement mortelle, mais déjà morte aux joies du monde, et qui ne vit plus que par la douleur. Vierge errante et fugitive, ma triste fortune m'a poussée dans ces lieux. J'accours vers le pieux Godefroi pour mettre en lui ma confiance, tant est venue loin la renommée de ce nom magnanime.

» Si, comme il me le semble, ton ame s'ouvre à la pitié et à la courtoisie, obtiens que je pénètre jusqu'à ce capitaine. » Et lui : — « Il est bien juste que l'un des deux frères auprès de l'autre te guide, qu'il intercède pour toi. Vierge charmante! tu ne fais point une vaine démarche; ma protection près de lui n'est pas à dédaigner : tout ce que son sceptre et mon épée peuvent valoir, il te sera permis d'en disposer au gré de tes désirs. »

Il se tait et la conduit où le pieux Bouillon, entouré des plus illustres chevaliers, se dérobait à la foule. Armide s'incline avec respect, et, toute tremblante, demeure interdite et muette; mais le guerrier rassure sa timidité et sa frayeur; il la console si bien qu'enfin elle développe toutes les ruses qu'elle a méditées, et avec une voix dont la douceur captive les sens :

« Prince invincible, dit-elle, dont le grand nom vole avec tant d'éclat que les provinces et les royaumes se font gloire d'être vaincus et domptés par toi dans les combats, ta valeur est connue du monde entier; et comme on estime, comme on aime cette vertu, même dans un ennemi, les tiens sont attirés avec confiance vers toi pour implorer ton appui.

» Pour moi, née dans une religion différente, que tu as abaissée, que tu entreprends aujourd'hui d'écraser, c'est par toi que j'espère reconquérir le noble trône et le sceptre royal de mon père. Si d'autres réclament le secours de leur famille contre la fureur de l'étranger; moi, puisqu'en elle je ne trouve nulle pitié, j'invoque le fer ennemi contre mon propre sang.

» C'est toi que j'implore, c'est en toi que j'espère; seul tu peux me faire remonter à cette hauteur d'où l'on m'a précipitée. Ton bras doit avoir une égale habitude à secourir et à terrasser, et l'on n'estime pas que l'honneur soit moindre à se montrer miséricordieux qu'à triompher de ses ennemis. S'il t'a été donné de ravir à plus d'un front sa couronne, en me rendant la mienne tu trouveras aussi de la gloire.

» Mais si la différence de nos religions te porte à mépriser, peut-être, ma juste prière, qu'il me suffise d'avoir en ta pitié une foi entière! elle ne saurait être trompée. J'en atteste ce Dieu notre maître à tous, jamais tu ne prêtas une plus légitime assistance. Toutefois, pour que rien ne te soit caché, écoute maintenant le récit de mes malheurs et la perfidie qui les a causés.

» Je suis fille d'Arbilan qui régna, quoique né dans une humble condition, sur le riche pays de Damas; la belle Chariclée, devenue son épouse, l'avait fait héritier de ses États, lorsque sa mort, hélas! prévint presque ma naissance. Elle expira comme je sortais de son sein, et le jour où je reçus la vie fut le jour fatal qui lui ravit la sienne.

» Mais à peine un lustre s'était achevé depuis qu'elle avait quitté sa dépouille mortelle, quand mon père, cédant au destin, alla se joindre à elle dans le ciel, laissant son royaume et mon enfance aux soins d'un frère qu'il avait aimé avec tant affection que, si le cœur des hommes renferme quelque piété et quelque reconnaissance, il devait compter sur sa foi.

» Chargé de ma tutelle, il montra pour mes intérêts un tel zèle, qu'on le vanta de son incorruptible fidélité, de son amour paternel pour moi et de sa tendresse sans bornes; soit qu'il couvrît alors d'apparences trompeuses les coupables pensées qu'il nourrissait en secret, soit que, me destinant pour épouse à son fils, il fût en effet sincère dans ses desseins.

» Je croissais en âge, et son fils avec moi; jamais ce fils ne put se façonner aux manières d'un noble cavalier; jamais il n'apprit aucun art; rien d'aimable ni de distingué n'a pu lui plaire, et nul but élevé n'appelle sa pensée. Ame vile, sous un aspect difforme, dans son cœur s'allument des désirs cupides; tellement grossier dans ses mœurs et dans sa conduite, qu'il n'a, dans le vice, pour égal, que lui-même.

» C'est à un homme si digne que mon loyal tuteur avait arrêté, dans sa pensée, de m'unir, pour qu'il partageât et mon lit et mon trône. Plus d'une fois il me le déclara sans feinte : toutes les ressources de son langage, tous les artifices de son esprit furent employés pour obtenir que de tels projets s'accomplissent; mais jamais il ne put m'arracher une promesse; au contraire, j'opposai toujours le silence ou les refus.

» Enfin il me quitta d'un air sombre, où perçait toute la méchanceté de son cœur. Il me sembla lire alors, écrite sur son front, l'histoire des malheurs dont j'étais menacée. Depuis ce temps mes nuits furent sans cesse troublées par des rêves et des visions étranges; une fatale horreur imprima dans mon ame le présage visible de mes calamités.

» Souvent s'offrait à moi l'ombre de ma mère, pâle image, et dans l'attitude de la douleur. Combien elle était différente, hélas! de ce que je l'avais vue dans ses portraits! — Fuis, ma fille, disait-elle, la mort affreuse est suspendue sur ta tête; fuis sans tarder davantage : déjà, pour ta perte, le tyran, je le vois, prépare le fer et le poison!

» Mais à quoi me servait-il, hélas! d'avoir dans le cœur le pressentiment du danger prochain, si la frayeur faisait hésiter ma jeunesse, si je n'osais former le moindre dessein? Prendre la fuite, me vouer à un exil volontaire, et sortir dépouillée du royaume de mes pères, était un parti si extrême, qu'il m'en coûtait moins de laisser la mort fermer mes yeux où pour la première fois je les avais ouverts.

» Malheureuse! je la craignais cependant cette mort, et, qui le croirait? je manquais de courage pour la fuir. Cette crainte même, je n'osais la montrer, pour ne pas hâter le moment de ma perte. Dans cet état d'inquiétude et de trouble, je traînais ma vie dans un long supplice; je ressemblais à l'infortuné qui, à chaque minute, attend le fer cruel sous lequel doit tomber sa tête.

» Quelle horrible situation! Enfin, soit que le sort me devînt propice, soit que le destin me réserve à de plus grands revers, un des ministres de la royale cour, élevé près de lui, dès l'enfance, par mon père, me découvrit que ma mort approchait, que le tyran en avait marqué l'heure, et que lui avait promis à ce

barbare de me présenter ce jour-là même le poison.

» Ensuite il ajoute que la fuite pouvait seule prolonger ma vie, et, comme il n'y avait d'aucun autre côté espérance pour moi, il s'offrit avec zèle pour me sauver. Ses conseils me donnèrent une telle hardiesse, que la frayeur n'eut plus assez d'empire pour m'empêcher de préparer mon départ avec lui, pendant la nuit sombre, abandonnant ainsi et mon oncle et mon pays.

» La nuit se leva plus obscure que jamais et nous couvrit de son ombre protectrice. Je sortis en secret, avec deux de mes femmes que j'avais choisies pour compagnes de mon infortune. Plus d'une fois je tournai derrière moi mes yeux mouillés de larmes, vers les murs de ma patrie, et, en m'éloignant, je ne pouvais me rassasier de la vue des lieux où j'étais née.

» Ma pensée suivait la même direction que mes yeux et mes pieds ne marchaient qu'à regret devant moi; j'étais comme le vaisseau qu'un vent terrible et subit détache du rivage qu'il aime. Nous marchâmes, toute la nuit et tout le jour qui lui succéda, à travers des lieux

où jamais mortel n'imprima la trace de ses pas. Nous trouvâmes enfin un asile dans un château situé sur les frontières de mon royaume.

» C'était le château d'Aronte, de celui qui me sauva du péril et m'accompagnait. Cependant lorsque le tyran s'aperçoit que par la fuite je m'étais dérobée à ses mortelles embuches, la fureur l'enflamme; il rejette sur nous les crimes qu'il a conçus et nous accuse du forfait odieux que sur moi il a voulu commettre.

» Il publie qu'excité par mes présens, Aronte devait mettre du poison dans sa coupe, afin que, lui mort, et délivrée de tout conseil, nul ne pût me tenir sous le frein; que, cédant à des penchans désordonnés, je voulais me livrer aux bras de mille amans. Sainte pudeur! que le feu du ciel tombe et me dévore avant que j'oublie tes lois!

» Qu'il fût affamé de mon or, altéré de mon sang innocent, cela m'est affreux sans doute; mais ce qui pèse davantage sur mon cœur, c'est qu'il ait voulu souiller la pureté de ma vertu! Le méchant, qui redoute un mouvement populaire, arrange ses mensonges et les colore si

bien, que la ville, indécise et dans le doute de la vérité, ne se lève pas et ne prend pas les armes pour ma défense.

» Quoiqu'il soit assis maintenant sur mon trône, quoiqu'il fasse briller sur son front la couronne royale, il ne m'accable pas moins de maux et d'affronts, tant l'aiguillonne sa nature cruelle; il menace d'incendier Aronte dans son château, si de lui-même il ne demande des fers. Quant à moi, infortunée que je suis, quant à ceux qui partagent mon destin, ce n'est pas la guerre seulement qu'il nous annonce, mais l'échafaud et la mort.

» A l'entendre, c'est pour laver la honte que j'ai fait rejaillir sur lui; pour replacer au rang d'où je les ai fait descendre, et l'honneur du trône et celui du sang royal; mais son seul mobile, c'est la crainte de se voir enlever le sceptre dont je suis la véritable héritière, car ce n'est que par ma ruine, si je succombe, qu'il peut asseoir sa puissance.

» Et cet affreux désir, formé dans le cœur du tyran, se réalisera; sa haine, que mes larmes ne sauraient éteindre, ne pourra s'assouvir que dans mon sang si tu n'y mets ob-

stacle. O seigneur! c'est près de toi que je me réfugie, moi, dont l'innocence est sans appui! Que ces pleurs, dont je baigne tes pieds, m'épargnent d'avoir à verser plus tard mon sang!

» Oui, par ces pieds accoutumés à fouler les superbes et les impies, par cette main qui secourt le bon droit, par tes éclatantes victoires, et par ces temples saints que tu as soutenus, que tu t'efforces de soutenir encore, exauce mes vœux, toi qui seul en as la puissance! que je doive à ta pitié et le trône et la vie! Mais la pitié ne suffit pas si tu n'es aussi animé par la justice et la raison.

» O toi à qui le ciel accorde, dans un but tout providentiel, de vouloir ce qui est juste, de pouvoir ce que tu veux, il dépend de toi de sauver mes jours et de te rendre maître de mes États; car, si je les recouvre, ils sont à toi. Parmi tant de héros qui t'entourent, permets que dix des plus vaillans me suivent; il ne m'en faut pas davantage pour me replacer aux lieux où mon enfance eut son berceau. J'ai pour moi toutes les armées de ma nation et tout ce qui dans le peuple est fidèle.

» Bien plus encore : l'un des chefs, commis

à la garde de l'une des portes secrètes du palais, promet de nous l'ouvrir et de nous y introduire pendant la nuit. Seulement il m'exhorte à obtenir de toi quelque secours, dans lequel, pour faible qu'il soit, il aura plus de confiance que s'il lui venait de toute autre part un renfort considérable, tant il attache de prix à ton nom et à ta bannière. »

Après avoir achevé ces mots elle se tait; elle attend une réponse dans une attitude silencieuse. Sa voix et ses prières ont laissé Godefroi indécis; il flotte, suspendu entre diverses pensées, et ne sait de quel côté incliner. Il redoute quelque piége des infidèles; il comprend que nulle foi ne peut se trouver dans celui qui la refuse à Dieu; mais, d'une autre part, un sentiment de pitié se réveille en lui. La pitié jamais ne dort dans un noble cœur.

Et ce n'est pas seulement la pitié naturelle à son caractère qui le porte à donner sa faveur à cette femme suppliante, c'est encore un motif d'intérêt particulier. Il lui sera utile que sur l'empire de Damas règne quelqu'un dans sa dépendance, qui lui ouvre les voies, favorise la marche de ses desseins, lui fournisse des se-

cours d'armes et d'argent, contre les Égyptiens et leurs alliés.

Tandis qu'incertain il tient ses yeux baissés, qu'il roule et retourne sa pensée, Armide a les regards attachés sur lui; absorbée et comme suspendue au visage de Godefroi, elle en interroge les moindres mouvemens. Au gré de son attente, la réponse lui semble bien tardive; elle craint, elle soupire. Enfin Godefroi, s'expliquant sur la grâce implorée, la lui refuse; mais sa réponse est courtoise et pleine de douceur.

« Si nos épées n'étaient pas consacrées au service de Dieu, qui, dans ce dessein, lui-même nous a choisis, tu pourrais fonder sur elles l'espoir le plus certain, et trouver près de nous tout à la fois pitié et secours; mais ne devons-nous pas rendre d'abord à la liberté le troupeau du Seigneur et ces murs opprimés? et conviendrait-il de ralentir le cours de nos victoires en diminuant le nombre de nos guerriers?

» Cependant je te promets, et pour gage je t'en donne ma foi, sur laquelle tu peux te reposer tranquille, que si jamais nous arra-

chons à un joug indigne ces murailles sacrées et si chères au ciel, notre premier soin sera, ainsi que la pitié nous y exhorte, de te ramener dans les Etats qui te furent ravis. Plus de pitié me rendrait moins pieux, si je ne commençais par rendre à Dieu ce qui lui est dû. »

A ce discours Armide baisse les yeux, les tient fixés à terre; puis, les relevant humides, après être demeurée quelque temps immobile, elle dit, en accompagnant ses larmes de gestes qui marquent sa douleur : « Infortunée! à quel autre le ciel imposa-t-il jamais une constance si grande dans le malheur, qu'il est plus facile de changer dans autrui le naturel même que de changer en moi un destin si fatal?

» Nul espoir ne me reste! c'est en vain que je pleure; les prières ont perdu leur force sur le cœur des hommes! Peut-on attendre qu'une douleur qui n'a pu t'émouvoir touchera un farouche tyran? Et ce n'est point toi que j'accuse d'inclémence, toi qui me refuses un faible secours; c'est le ciel que j'accuse, d'où sont descendus tous mes maux, et qui dans ton cœur rend la pitié inexorable!

» Non, Seigneur, non, ce n'est point Godefroi, car sa bonté est connue; c'est mon destin qui me retire tout appui. Destin cruel, destin barbare et fatal, tranche désormais mon odieuse vie! ce fut, hélas! trop peu de m'avoir privée de mes doux parens à la fleur de leur âge, si, dépouillée de mon royaume, tu ne me vois encore marcher, captive, comme une victime livrée au couteau!

» En effet, puisque ma pudeur et les soins que j'en dois prendre ne permettent pas qu'ici mon séjour se prolonge, à qui cependant aurai-je recours? où me cacher? quel refuge trouverai-je contre le tyran? il n'est point d'asile assez fermé sous le ciel que l'or ne fasse ouvrir. Ainsi donc pourquoi tant de retard? je vois la mort, et, si la fuir est impossible, le poignard me fera marcher au devant d'elle. »

Elle se tait. Un noble et fier dédain colore son visage plein de tristesse et de dépit; elle se tourne comme pour s'éloigner; ses pleurs coulaient en abondance, ainsi qu'il arrive lorsqu'à la colère se mêle la douleur. Ces pleurs, en s'échappant de ses yeux, étaient autant de perles et de cristaux brillant aux rayons du soleil.

Ses joues, baignées par l'eau de deux sources vives qui tombait jusque sur les bords de la robe d'Armide, ressemblaient à des fleurs vermeilles et blanches qu'un nuage de rosée mouille quand apparaissent les premières lueurs du jour, que la brise joyeuse entrouvre quand elle glisse sur leur calice fermé; l'aube les contemple alors avec amour et serait heureuse d'en parer sa tête.

Mais ces larmes limpides, abondantes, qui embellissent son sein et son charmant visage, produisent l'effet du feu; il serpente dans mille cœurs et s'y attache. Amour! ce sont là tes miracles! du milieu des pleurs tu fais jaillir des étincelles, tu inondes et tu embrases; tu triomphes de toute la nature, et toujours! mais c'est en faveur d'Armide, surtout, que tu te surpasses toi-même en puissance!

Ses feintes douleurs arrachent au plus grand nombre de véritables larmes, et amollissent les cœurs les plus endurcis : tous s'affligent avec elle; tous se disent en eux-mêmes : « Si maintenant elle n'obtient pitié de Godefroi, il faut qu'une tigresse furieuse l'ait nourri de son lait, que le roc affreux de quelque montagne sauvage l'ait enfanté, ou le flot qui écume et

se brise au sein des mers; le cruel! qui peut laisser une telle beauté dans le trouble et le désespoir! »

Mais le jeune Eustache, animé de compassion, brûlant d'amour, Eustache, dans son ardeur, et tandis que chacun à voix basse murmure ou se tait, s'avance, et, prenant avec audace la parole : « O mon frère et seigneur, dit-il, ton esprit serait par trop inébranlable dans sa première résolution, si, fléchissant quelque peu, tu ne cédais pas à nos prières et à nos vœux unanimes!

» Sans doute je ne prétends pas que les princes, chargés de veiller sur les intérêts des peuples qui leur sont soumis, détournent leurs pas des murs que nous assiégeons, et qu'ils négligent les devoirs imposés à leur rang; mais parmi nous, guerriers aventuriers, sans obligations personnelles, moins astreints que les autres à la règle des lois, tu peux bien choisir dix défenseurs d'une si juste cause.

» Celui qui s'abandonne à la défense d'une vierge innocente n'est point enlevé, par-là, au service de Dieu; car la mort d'un tyran fut toujours un trophée que le ciel vit avec plaisir.

Quand tous les avantages attachés et promis à cette entreprise ne m'entraîneraient pas, le devoir seul m'y porterait; car nous sommes chevaliers, et notre ordre commande de porter secours aux dames.

» Dieu nous garde qu'on puisse, avec vérité, dire en France, et partout où règne la courtoisie, que, dans une cause légitime et sacrée, nous avons fui la fatigue et les dangers! pour moi, je déposerai plutôt ici mon casque et ma cuirasse, je détacherai mon épée; indigne de manier un coursier et des armes, je croirais usurper désormais le noble titre de chevalier. »

C'est ainsi qu'il parle, et tous ses compagnons, mus d'un sentiment pareil, le manifestent à haute voix; tous approuvent son conseil et en vantent l'utilité. Ils entourent Godefroi, ils le pressent de leurs prières. « Je cède, dit-il alors; je suis vaincu par le concours de tant de vœux réunis. Qu'Armide reçoive, puisque vous le voulez, le secours qu'elle implore; elle tiendra de vous seuls ce que lui refuse ma raison.

» Mais si Godefroi a sur vos esprits quelque empire, modérez vos transports. » Il borna là

sa harangue, et l'on accepta sa concession sans demander davantage. Mais quelle est donc la puissance des pleurs d'une femme belle, des douces paroles d'une bouche pleine de volupté? de ses lèvres séduisantes semble sortir une chaîne d'or qui attache et captive à son gré tous les cœurs.

Eustache la rappelle et lui dit : « Fais trève à ta douleur, vierge charmante, car tu vas recevoir de nous tous les secours propres à dissiper tes craintes. » Alors les regards d'Armide, obscurcis par un nuage, reprirent leur sérénité; elle s'épanouit si riante, qu'en la voyant essuyer ses yeux avec son beau voile, le ciel même s'enivra de ses attraits.

Puis, d'une voix douce et caressante, elle leur rend grâce de l'immense faveur qu'on lui accorde, faveur gravée dans son cœur à jamais, et dont la renommée ira remplir le monde; et ce que la parole ne peut exprimer que faiblement, elle l'exprime par l'éloquence muette de ses gestes, cachant si bien sa secrète pensée sous une apparence mensongère, qu'aucun soupçon ne peut naître.

Voyant alors que la fortune sourit à ses pre-

mières intrigues, même avant que son plan soit bien arrêté dans son esprit, elle se dispose à mener à fin son œuvre criminelle. Par sa seule beauté, par l'attrait de ses manières, elle veut effacer tout ce que firent les Médée et les Circé avec leurs enchantemens. Elle veut, aux accens de sa voix de syrène, endormir la prudence la mieux éveillée.

Femme artificieuse, elle a recours à toutes les ruses qui pourront attirer de nouveaux amans dans ses filets; elle ne garde pas toujours, ni avec tous, le même visage; elle sait en changer à propos l'expression; tantôt son regard pudique se replie sur lui-même, tantôt elle le promène ardent et de tous côtés; en employant tour à tour le frein ou l'aiguillon, elle excite ou elle retient ceux qu'elle voit trop lents ou trop prompts à s'enflammer.

Si quelqu'un semble vouloir se soustraire à son amour, si la timidité comprime ses vœux, elle lui sourit avec bonté, l'enlace mollement de ses regards joyeux et sereins; elle presse les cœurs craintifs et paresseux, donne de la confiance à l'espoir incertain, et, sachant enflammer les désirs amoureux, elle dissipe cette froideur extrême qui naît de la peur.

Mais envers d'autres plus hardis, qui, guidés par un sentiment aveugle et téméraire, franchissent les bornes de la convenance, elle se montre avare de regards tendres et de douces paroles ; elle leur imprime la crainte et le respect. Toutefois, même à travers le courroux dont elle charge son front, un rayon de compassion brille encore dans son regard ; de sorte qu'ils craignent, mais sans se décourager, et que plus elle se montre altière, plus s'augmente la vivacité de leurs désirs.

Quelquefois elle se tient à l'écart, et, composant son maintien et son visage, elle feint la tristesse. Souvent Armide appelle les larmes dans ses yeux, mais elle les retient, elle les cache au lieu de les laisser couler : par cet artifice, les ames jeunes et candides s'attendrissent ; les flèches de l'amour, trempées ainsi au feu de la pitié, deviennent des armes si puissantes contre les cœurs, que tous succombent.

Puis, comme s'arrachant à ses tristes réflexions, comme si se réveillait en elle un nouvel espoir, elle se dirige vers ses adorateurs, leur adresse la parole, revêt son front d'une douce joie qui l'embellit encore ; comme deux

soleils, ses yeux lancent des rayons étincelans, et son sourire céleste dissipe les nuages épais et sombres de la tristesse qu'elle avait amassée dans leur sein.

Mais tandis que si douce elle parle, que si douce elle sourit, que leurs sens sont enivrés d'un double charme, elle ravit, pour ainsi dire, leur ame non accoutumée encore à ces torrens de délices. Ah! cruel amour! le miel ou l'absinthe que tu verses nous tue également, et les maux et les remèdes n'en sont pas moins mortels dès qu'ils viennent de toi.

Au milieu d'humeurs si contraires, la glace et le feu, les ris et les larmes, la crainte et l'espérance, chacun est dans le doute sur ce qu'elle éprouve réellement; tous sont le jouet de cette beauté trompeuse; et s'il arrive que l'un d'eux ose, d'une voix timide et tremblante, divulguer ses pensées, elle feint, dans sa naïveté, dans son ignorance de l'amour, de ne pas comprendre cette ame qui se découvre elle-même par ses propres aveux.

Ou bien encore, tenant baissés ses regards confus, elle s'embellit et se colore de pudeur, cachant ainsi la neige de son teint sous l'in-

carnat des roses; telle nous voyons l'aurore qui vient de naître, aux heures les plus fraîches du matin; mais en même temps Armide confond dans une même rougeur la honte qui, chez elle, se mêle à la colère.

Si elle devine, au maintien de l'un de ses amans, qu'il veut tenter l'aveu de ses brûlans désirs, tantôt elle fuit et s'échappe, tantôt elle lui offre et lui retire en même temps l'occasion de s'expliquer : c'est ainsi que tout le long du jour elle se plaît à l'entretenir dans sa vaine erreur, jusqu'à ce que, fatigué, trompé, tout espoir lui soit enlevé, et que, semblable au chasseur, il perde enfin, le soir, la trace de la proie qu'il poursuivait.

Tels sont les artifices qui lui servent à s'emparer furtivement de mille et mille cœurs. Que dis-je? telles furent ses armes pour les conquérir, pour les soumettre à la puissance de l'amour. Est-ce donc merveille que le farouche Achille, Hercule et Thésée soient devenus victimes de ce dieu, si le cruel serre dans ses liens ceux-là même qui ceignaient l'épée pour la cause de Jésus-Christ?

LE

PRISONNIER DE CHILLON,

Traduit de Lord Byron.

LE PRISONNIER DE CHILLON.

—

I.

Mes cheveux sont blancs, mais ils n'ont pas été blanchis par les années, ni même en une seule nuit, comme il arrive à ceux que frappe une terreur soudaine. Mes membres sont courbés, mais non par le travail ; un vil repos les a rouillés, car ils ont été la proie du cachot,

et j'ai eu le sort de ces maudits auxquels le bienfait de la terre et de l'air est interdit; — en jouir leur est défendu. Pour la foi de mon père, je souffris les chaînes et j'ambitionnai la mort. Ce père expira dans les supplices plutôt que d'abandonner sa croyance, et la même cause fit trouver à ses fils, pour demeure, les ténèbres. Nous étions sept, — il n'y en a qu'un maintenant. Six bien jeunes, l'autre plus âgé. Ils finirent comme ils avaient commencé, fiers de la rage de leurs oppresseurs. Un sur le bûcher, deux sur le champ de bataille, scellèrent de leur sang leur religion; ils moururent, comme mourut leur père, pour le Dieu que reniaient leurs ennemis. Trois furent jetés dans une prison, et je suis resté seul de ce naufrage.

II.

Il y a sept piliers de forme gothique dans les vieux et profonds cachots de Chillon; il y a sept colonnes grises et massives qu'un rayon triste et captif éclaire de sa pâle lumière, un rayon du soleil qui a perdu sa route, et qui, à travers les crevasses de l'épaisse muraille, est

venu tomber sur le pavé et le frapper, en glissant comme les lumineux météores du marécage. A chaque pilier est un anneau; dans chaque anneau une chaîne. Ce fer ronge, car l'empreinte de ses dents sur mes membres ne s'effacera jamais, qu'à l'heure où j'en aurai fini avec ce jour nouveau, si pénible pour mes yeux privés du lever du soleil pendant de longues années. — Je ne puis les compter, j'en perdis le nombre lourd et pesant lorsque mon dernier frère défaillit et mourut, et que je demeurai vivant à ses côtés.

III.

Ils nous enchaînèrent chacun à une colonne de pierre, et nous étions trois; — cependant chacun était seul; nous ne pouvions remuer d'un pas; nous n'apercevions nos visages qu'à cette clarté pâle et livide qui nous transformait en étrangers à nos propres yeux. Ainsi réunis, — séparés toutefois, les fers aux mains, la douleur dans l'ame, il y avait encore quelque douceur, tout en étant privés des pures jouissances de la terre, à prêter une oreille attentive aux discours que nous échangions entre

nous, et à devenir, chacun à son tour, le consolateur des autres, tantôt avec une espérance nouvelle, tantôt avec une vieille légende, ou un chant héroïque et fier; mais cela même finit par se refroidir : nos accens prirent un ton sinistre; on eût dit l'écho des voûtes du donjon; un son aigre, — non pas plein et libre comme autrefois. Peut-être était-ce un effet de mon imagination; — mais jamais ce ne fut là, pour moi, le son de notre voix.

IV.

J'étais l'aîné des trois; c'était à moi de soutenir et de consoler mes frères; je le devais; — je fis de mon mieux; — eux aussi, chacun de nous selon sa force. Pour le plus jeune, que mon père aimait parce que ma mère lui donna son visage — avec des yeux bleus comme le ciel; pour lui mon cœur était le plus tristement ému; et vraiment il y avait bien du malheur à voir un tel oiseau dans un tel nid, car il avait la beauté du jour, — quand le jour était beau pour moi comme pour les jeunes aigles; j'étais libre! — un jour du pôle, qui ne verra pas le soleil se coucher avant que son été soit

parti, son été sans sommeil et dont la clarté est si longue ! Enfant du soleil vêtu de neige. C'est ainsi qu'il était, aussi pur et aussi brillant ; et, toujours gai, dans son humeur naturelle, il n'avait de larmes que pour les maux d'autrui ; alors elles coulaient comme les ruisseaux des montagnes, à moins qu'il ne pût soulager le malheur dont la vue ici-bas le désolait.

V.

L'autre, avec une ame aussi pure, était formé pour combattre ses semblables : robuste de corps, son ardeur intrépide l'aurait porté à faire la guerre au monde entier ; il serait mort au premier rang avec joie, — mais il ne savait point souffrir dans les chaînes : leur bruit abattit son courage ; je le vis s'affaisser en silence, — et peut-être, en vérité, le mien s'affaiblit de même, mais je lui fis effort pour ranimer ces précieuses reliques d'une famille si chère. C'était un chasseur des montagnes ; il y avait poursuivi le daim et le loup. Pour lui un donjon était un gouffre, et des pieds enchaînés le pire de tous les maux.

VI.

Le lac Léman baigne les murs de Chillon; la masse de ses eaux se balance à une profondeur de mille pieds; ainsi l'a mesuré la sonde du haut des créneaux blancs comme la neige de ce château que la vague enferme de tous côtés : vagues et murailles forment un double rempart — et font de ce lieu une tombe vivante. La sombre voûte où nous étions captifs s'étendait au dessous de la surface du lac; nous l'entendions clapoter nuit et jour; il résonnait en frappant sur nos têtes, et, à travers les barreaux, il venait me mouiller de sa froide écume d'hiver lorsque les vents s'élevaient et se jouaient dans un ciel heureux. Alors il n'est pas jusqu'au roc qui ne s'ébranlât, et je l'ai senti trembler sans trembler moi-même, parce que j'aurais souri à la mort qui m'aurait rendu la liberté.

VII.

J'ai dit que le chagrin consumait le moins jeune de mes frères; j'ai dit que son cœur puis-

sant languissait : il repoussait avec dégoût sa nourriture ; ce n'est pas parce qu'elle était rude et grossière, car nous étions accoutumés à celle des chasseurs et cela nous inquiétait peu ; le lait tiré de la chèvre des montagnes était remplacé pour nous par l'eau des fossés ; notre pain était celui que les captifs arrosent de leurs larmes depuis des siècles, depuis que l'homme plongea pour la première fois ses frères, comme des brutes, dans des antres de fer. Mais qu'était-ce que tout cela pour nous et pour lui? Ces choses ne ravageaient point son cœur ni ne brisaient son corps. L'ame de mon frère était d'une telle trempe que, dans un palais, elle aurait été glacée, pour peu qu'on lui eût interdit l'air de ses montagnes lorsque, d'un pas libre, il en franchissait les sentiers escarpés. Mais pourquoi retarder la vérité? — Il mourut : je le vis, et je ne pus ni soutenir sa tête, ni atteindre sa main défaillante, — même quand il fut mort, quoique je fisse de rudes efforts, mais inutiles, pour rompre ma chaîne en deux avec mes dents ! Il mourut. — Alors on détacha ses fers ; on lui creusa un tombeau dans la terre humide et froide du cachot. Je les suppliai en grâce de déposer son corps dans une poussière sur laquelle le jour pût briller. — C'était une pensée folle, mais

dont mon esprit était alors pénétré, que, même mort, ce cœur, né libre, ne pouvait reposer captif. J'aurais pu m'épargner cette vaine prière. — Ils rirent froidement, — et ils étendirent là, sous une terre foulée, sans gazon, l'être que nous avions tant aimé. Sa chaîne vide resta suspendue au dessus; monument bien digne d'un tel meurtre!

VIII.

Mais lui, le favori, la fleur la plus aimée depuis l'heure de sa naissance, l'image de sa mère dans sa beauté, l'enfant chéri de toute sa famille, la pensée la plus tendre de son père martyr, mon dernier souci, pour qui j'étais avare de ma vie afin qu'il fût maintenant moins malheureux, et que, plus tard, il fût libre; lui aussi qui, avec constance, garda sa gaîté naturelle ou inspirée, — lui aussi fut frappé; et, de jour en jour, il se flétrit sur sa tige penchée. Oh! Dieu! c'est une chose triste à voir que l'ame humaine quand elle s'envole, n'importe sous quelle forme et de quelle manière! — Je l'ai vue s'échapper du milieu du sang; je l'ai vue se débattre, convulsive, sur l'océan brisé.

J'ai vu le pécheur malade sur son lit lugubre et dans le délire de ses remords; mais c'étaient là des horreurs, — ceci était la misère à son comble, sans que rien de semblable y fût mêlé, mais lente et sûre. Il s'éteignit si calme, si résigné, — si plein de douceur en se consumant, — d'une patience si angélique, sans une seule larme, cependant si tendre, — si bon, et n'ayant de peine que pour ceux qu'il laissait derrière lui. Pendant tout ce temps son visage conservait son incarnat qui semblait se rire de la tombe, et dont les teintes s'affaiblissaient aussi doucement que les nuances de l'arc-en-ciel qui s'efface. — L'éclat brillant de ses yeux éclairait presque le cachot; et pas un murmure, — pas un gémissement sur sa mort précoce; — quelques mots sur un avenir meilleur, — quelques mots d'espérance pour relever la mienne, car j'étais plongé dans le silence, — abîmé dans cette dernière perte, la plus grande de toutes. Et alors les soupirs qu'il cherchait à étouffer et qui accusaient la faiblesse d'une nature expirante, devenaient plus lents et toujours plus rares. J'écoutai, mais je ne pus entendre; — j'appelai, car j'étais fou de frayeur; je savais que c'était en vain, mais ma terreur voulait s'abuser. J'appelai, et je crus entendre un son. — Par un effort désespéré

je brisai d'un seul coup ma chaîne et je m'élançai vers lui : — je ne le trouvai plus. — Seul je me mouvais dans ce noir séjour, — seul je vivais, — seul je respirais l'air maudit de l'humide donjon. Le dernier, — l'unique, — le plus cher anneau, entre moi et l'éternel abîme, qui m'attachât à ma race prête à s'éteindre, venait d'être rompu à cette place fatale : un sur la terre, l'autre dessous, — mes frères ! — tous deux avaient cessé de vivre. Je pris cette main insensible. Hélas ! la mienne était tout aussi froide ! Je n'avais plus de force ni pour remuer, ni pour me débattre, quoique je sentisse que j'existais encore. — Déchirante pensée ! lorsque nous savons que les objets de notre amour ont pour jamais disparu de cette vie ! Je ne sais pourquoi, je ne pus mourir : je n'avais plus d'espoir sur la terre, — mais de la religion. Cette religion me défendait de mourir d'une mort égoïste.

IX.

Ce qui ensuite m'arriva alors et là, je ne le sais pas bien, — je ne le sus jamais. — Ce fut d'abord la perte du jour, de l'air et même des

ténèbres : je n'avais ni pensée ni sentiment, — plus rien. — Je restai pierre parmi les pierres, et à peine avais-je la conscience du passé; j'étais, comme un rocher dépouillé d'arbrisseaux, au milieu des brouillards, car tout était pâle, décoloré et blafard. — Ce n'était pas la nuit, — ce n'était pas le jour, — ce n'était pas même la clarté du cachot, si odieuse à mes yeux fatigués; c'était le vide absorbant l'espace, une immobilité — sans point fixe. Il n'y avait ni étoiles, — ni terre, — ni temps, — ni règles, — ni changemens, — ni vertus, — ni crimes; — mais le silence et une respiration insensible qui n'était ni la vie ni la mort; une mer oisive, stagnante, noire, sans bornes, immobile et muette!

X.

Tout à coup une lumière jaillit dans mon esprit : — c'était le gazouillement d'un oiseau; il cessa et il reprit encore le chant le plus délicieux que jamais oreille ait entendu; la mienne en fut reconnaissante. Mes yeux cherchèrent partout avec une surprise joyeuse, et dans cet instant ils ne voyaient pas en moi le compa-

gnon du malheur. Mais peu à peu mes sens revinrent, avec tristesse, à leur état accoutumé. Comme auparavant, je vis les murs et le pavé de ma prison se clore lentement autour de moi; comme auparavant, je vis se glisser la lueur du soleil; mais, dans la crevasse d'où elle venait, cet oiseau était perché aussi gai, aussi apprivoisé, et même plus que s'il eût été sur un arbre; un oiseau charmant, avec des ailes d'azur, dont le chant disait mille choses et semblait les dire toutes pour moi. Jamais jusqu'alors et jamais depuis je n'en ai rencontré de semblable. Comme moi il paraissait privé d'un compagnon, mais il n'était pas à moitié si désolé. Il était venu pour m'aimer lorsque nul ne vivait pour m'aimer encore, et, joyeux, il m'avait du bord de ma prison rappelé au sentiment et à la pensée. Je ne sais s'il était libre depuis long-temps, ou s'il avait brisé sa cage pour venir se poser sur la mienne; mais connaissant trop la captivité, cher oiseau! je ne pouvais pas désirer la tienne! C'était peut-être un habitant du paradis ayant pris une forme ailée; car, — que le ciel me pardonne cette pensée qui, pendant sa durée, me fit tout à la fois pleurer et sourire! je crus quelque temps que ce pouvait être l'ame de mon frère qui était descendue vers moi. Mais à la fin il s'envola, et

je vis bien alors que c'était une créature mortelle, — car jamais mon frère ne m'aurait ainsi quitté, me laissant deux fois si doublement seul, — seul — comme le cadavre dans son drap funèbre, seul — comme un nuage solitaire, un nuage isolé dans un jour de soleil, quand tout le reste du ciel est pur, une sorte de menace dans l'atmosphère, qui ne devrait pas se montrer lorsque le firmament est bleu et la terre riante.

XI.

Une espèce de changement s'opéra dans mon sort. Mes gardiens devinrent compatissans : je ne sais ce qui les rendit tels, car ils étaient endurcis contre le spectacle de la douleur; mais cela fut ainsi. — Ma chaîne rompue resta avec ses anneaux détachés, et ce fut presque de la liberté que de pouvoir marcher d'un côté à l'autre de ma prison, en long, en large, puis en travers, et de la parcourir en tous sens; de faire, un à un, le tour de chaque pilier; reprenant ma promenade où je l'avais commencée, mais en évitant avec soin de fouler les tombes de mes frères, que rien n'indiquait; et

si, par mégarde, mon pied profanait leur humble sépulture, ma respiration devenait pénible, oppressée, et mon cœur brisé se sentait défaillir.

XII.

Je creusai des marches dans le mur, non pour m'échapper, car j'avais enseveli tous ceux qui, sous une forme humaine, m'avaient aimé, et la terre entière ne pouvait être désormais pour moi qu'une prison plus vaste. Pas d'enfans, — pas de père, — pas de parens, personne pour partager ma misère! Cette pensée me vint et me causa de la joie, car rien que de songer à eux m'eût ôté la raison. Mais j'étais curieux de monter aux barreaux de ma fenêtre et de tourner encore une fois, sur les hautes montagnes, un regard rêveur et plein d'amour.

XIII.

Je les vis : — elles étaient les mêmes; elles n'avaient point changé dans leur aspect comme

moi. Je vis, sur leur sommet, leur mille années de neige; à leur pied, — le lac dans sa vaste étendue, et le Rhône bleu qui coulait à pleins flots. J'entendis les torrens bondir et se précipiter par dessus leur lit, creusé dans le roc, et à travers les buissons brisés; je vis les blanches murailles de la ville lointaine, et les voiles, plus blanches encore, qui effleuraient les ondes. Et puis il y avait une petite île riante tout en face de moi, la seule en vue; une petite île verte, — elle ne paraissait rien de plus; — à peine plus large que le sol de mon donjon, mais dans laquelle s'élevaient trois grands arbres : au dessus d'elle soufflait la brise des montagnes; autour d'elle coulaient les eaux; sur elle croissaient de jeunes fleurs, douces de couleurs et de parfums. Les poissons nageaient près des murs du château, et tous paraissaient joyeux. L'aigle volait en dominateur des vents déchaînés; il me semblait que jamais il n'avait volé si vite. Alors de nouvelles larmes remplirent mes yeux et je me sentis troublé : — j'aurais volontiers souhaité de n'avoir pas quitté ma chaîne. Et quand je redescendis l'obscurité de mon sombre séjour tomba sur moi comme un poids accablant; c'était comme la tombe fraîchement remuée qui se ferme sur l'être que nous avions cherché à sauver; et

pourtant ma vue trop fatiguée avait presque besoin d'un tel repos.

XIV.

Il se peut qu'il y eût des mois, des années, des jours; je n'en tins aucun compte; — je ne pris aucune note. Je n'avais plus l'espérance de lever mes yeux et de voir se dissiper les ténèbres qui les couvraient. Enfin des hommes vinrent pour me mettre en liberté; je ne demandai pas pourquoi ni à savoir où l'on me conduirait : c'était devenu pour moi la même chose, d'avoir ou de n'avoir pas des fers. — J'avais appris à aimer le désespoir. Aussi, quand ils parurent pour m'affranchir de toutes mes entraves, ces lourdes murailles étaient devenues pour moi un ermitage — tout à moi; ce fut presque une peine comme s'ils m'arrachaient d'un second toit paternel. J'avais formé amitié avec les araignées, et je les guettais dans leur silencieux travail; j'avais vu les souris jouer aux clartés de la lune. Et pourquoi aurais-je été moins sensible que ces animaux? nous étions tous les hôtes du même logis, et moi, leur monarque, j'avais le pouvoir de les

tuer; — cependant, chose étrange! nous avions appris à vivre en paix. — Mes chaînes elles-mêmes étaient devenues mes amies, tant l'habitude d'un long commerce nous fait ce que nous sommes; — moi-même je regagnai ma liberté avec un soupir.

UNE

SÉDITION MILITAIRE

A ROME.

—

Fragment de Tacite.

UNE SÉDITION MILITAIRE A ROME.

—

I.

Sur ces entrefaites une sédition, qui s'éleva pour une cause d'abord légère et d'un côté d'où l'on ne craignait rien, plaça Rome bien près de sa perte. Othon, ayant fait venir d'Ostie la dix-septième cohorte, avait confié le soin de l'armer à Varius Crispinus, tribun des prétoriens. Celui-ci, croyant être plus libre pour

exécuter ses ordres, pendant le repos du camp, fit ouvrir, à l'entrée de la nuit, l'arsenal et charger les chariots de la cohorte. L'heure parut suspecte, le motif criminel : le tumulte naquit des soins pris pour l'éviter. La vue des armes, dans l'état d'ivresse où quelques soldats se trouvaient, leur donna l'envie de s'en emparer. Ils s'irritent; ils accusent de trahison les centurions et les tribuns, comme si les esclaves des sénateurs allaient recevoir des armes pour la ruine d'Othon; les uns, étourdis par le vin, ne savaient ce qu'ils faisaient; les plus pervers entrevoyaient l'occasion de piller; la multitude cédait au naturel qui la porte à désirer un changement quel qu'il soit; la nuit d'ailleurs empêchait l'obéissance des plus disciplinés. Un tribun veut s'opposer à la sédition, on le massacre, ainsi que les centurions les plus rigides. Les soldats se saisissent des armes, tirent le glaive et, s'élançant sur leurs chevaux, ils courent vers la ville et le palais.

II.

Othon offrait, à des hommes et à des femmes du premier rang, un splendide repas : tous s'ef-

fraient, incertains si cette fureur de soldat est fortuite, ou si elle cache quelque piége de l'empereur; s'il y a plus de péril à rester et à se laisser prendre, ou à fuir, au risque de se disperser. Tantôt ils feignent la fermeté, tantôt ils sont trahis par la frayeur. En même temps ils observaient le visage d'Othon, et, comme il arrive aux esprits portés à la défiance, pendant qu'Othon tremblait on tremblait devant lui. Celui-ci, non moins alarmé pour le sénat que pour lui-même, envoie sur-le-champ les préfets du prétoire pour apaiser la colère du soldat, et fait sortir précipitamment les convives. Alors on vit les magistrats jeter les marques de leur dignité et se dérober à leur cortége et à leur suite d'esclaves. Les vieillards et les femmes fuient, à travers les ténèbres, dans tous les quartiers de la ville; un petit nombre regagnent leurs maisons; la plupart se réfugient sous le toit d'un ami et cherchent, auprès du plus obscur de leurs cliens, une retraite ignorée.

III.

Les portes même du palais n'arrêtent point l'impétuosité des soldats qui se précipitent dans

la salle du festin en criant qu'on leur fasse voir Othon. Ils blessent le tribun Julius Martialis et Vitellius Saturninus, préfet d'une légion, qui s'opposent à cette irruption. De toutes parts des armes et des menaces, tantôt contre les centurions et les tribuns, tantôt contre le sénat tout entier. Leurs esprits étaient égarés par une aveugle fureur, et, ne sachant qui désigner à leur colère, ils veulent pouvoir s'en prendre à tous. Enfin, à la honte de l'empire, Othon, debout sur le lit du festin, parvient à les contenir, non sans peine, par des larmes et des prières. Ils retournèrent au camp avec humeur et après maints désordres. Le lendemain, ainsi que dans une ville prise d'assaut, les maisons étaient fermées, les rues presque désertes, le peuple consterné; les soldats, le regard baissé, étaient plus sombres que repentans. Proculus et Firmus, préfets du prétoire, haranguèrent les compagnies, chacun selon son caractère, l'un avec plus de douceur, l'autre avec plus de rudesse : la conclusion de leurs discours fut de faire compter cinq mille sesterces à chaque soldat. Alors Othon se hasarda d'entrer dans le camp. Aussitôt les tribuns et les centurions l'entourent, jetant à ses pieds les décorations de leurs grades, implorant de lui leur retraite, pour mettre à l'abri

leur vie. Le soldat sentit cet affront, et, se rangeant à l'obéissance, il fut le premier à demander le supplice des auteurs de la sédition.

IV.

Othon, dans cet état de troubles, au milieu des sentimens divers du soldat, voyant que néanmoins les plus sages demandaient un remède à la licence du moment; que la foule, à qui plaisent les séditions, et plusieurs parmi elle, ambitieux du pouvoir, seraient plus facilement poussés vers la guerre civile à travers le tumulte et la rapine; jugeant tout à la fois que l'autorité suprême acquise par le crime ne peut se maintenir ni par une subite modération, ni par l'ancienne dignité; mais inquiet cependant des dangers de Rome et des périls du sénat, Othon, enfin, parla de la sorte :

V.

« Compagnons, je ne viens ni ranimer votre amour pour moi, ni réchauffer dans vos cœurs

le courage : l'un et l'autre sont admirables ; mais je viens vous supplier de tempérer cette ardeur et de modérer cet amour. La cause du dernier tumulte n'est pas dans la cupidité ou dans la haine qui ont poussé beaucoup d'armées à la sédition ; ce n'est pas non plus le refus ou la crainte des dangers : l'excès de votre attachement pour moi, plus vif que réfléchi, a fait tout le mal ; car les intentions les plus pures, sans la prudence, ont souvent de funestes résultats. Nous allons à la guerre : faudra-t-il publier toutes les nouvelles ? tenir tous les conseils en présence de l'armée ? La conduite des affaires ou la fuite si prompte des occasions le permettront-elles ? Il est des choses que le soldat doit ignorer comme il en est qu'il doit savoir. L'autorité des chefs et la sévérité de la discipline exigent même souvent que les centurions et les tribuns ne fassent qu'obéir. Si au premier commandement chacun a le droit d'en demander le motif, la discipline périt, et avec elle l'autorité succombe. Est-ce pendant la nuit, à une heure indue, qu'il sera permis de se jeter sur les armes ? Un ou deux hommes, perdus ou pris de vin, car je ne saurais voir plus de coupables dans le dernier tumulte, tremperont-ils leurs mains dans le sang d'un tribun et d'un cen-

turion? forceront-ils la tente de leur empereur?

» Vous l'avez fait par zèle, je le sais; mais, dans ces courses nocturnes, dans ce désordre général, l'occasion peut tourner contre moi-même le péril. Si la faculté était donnée à Vitellius et à ses satellites de choisir la disposition d'esprit et de cœur à laquelle ils voudraient vous vouer, nous souhaiteraient-ils autre chose que la sédition et la discorde, que l'insubordination du soldat envers le centurion, du centurion envers le tribun, et cette conflagration générale à travers laquelle, fantassins et cavaliers, nous nous précipiterions tous à notre ruine? C'est par l'obéissance, camarades, et non par le droit d'interroger les chefs, que se maintient l'art militaire. L'armée la plus terrible dans la mêlée est celle qui, auparavant, était la plus paisible. A vous, des armes et du cœur; à moi, le conseil et le soin de régler votre ardeur. Peu furent coupables : deux seront punis. Que les autres ensevelissent dans l'oubli le souvenir de cette nuit honteuse! Plaise au ciel que nulle armée n'apprenne vos clameurs contre le sénat! Le sénat! cette tête de l'empire, l'honneur de toutes nos provinces! demander son supplice, grands dieux!... Ceux que Vitellius soulève avec le plus d'acharnement contre nous,

les Germains ne l'oseraient pas; et des enfans de l'Italie, une jeunesse vraiment romaine, exigeraient le massacre et le sang de cet ordre dont la splendeur et la gloire font ressortir la bassesse et l'obscurité de Vitellius!... Vitellius s'est emparé de quelques nations; il traîne à sa suite un simulacre d'armée, mais le sénat est avec nous : par cela même la république est de ce côté; de l'autre, ses ennemis. Eh! quoi! cette Rome si belle, croyez-vous que ce soit dans des maisons, dans des amas de pierres qu'elle consiste? Ces monumens sans ame et sans voix, on peut indifféremment les abattre ou les relever. L'éternité de l'empire, la paix des peuples, leur salut et le vôtre, tout repose sur la conservation du sénat. Institué sous les auspices de Romulus, père et fondateur de Rome, il fut continué, depuis les rois jusqu'aux Césars, florissant et immortel. Tel nous le reçûmes de nos ancêtres, tel nous devons le remettre à nos descendans; car, de même que les sénateurs sortent de vous, des sénateurs sortent vos princes. »

VI.

Ce discours, fait tout à la fois pour réprimander et flatter les soldats, cette modération dans la sévérité même, puisque, parmi tant de coupables, Othon n'en châtiait que deux, fut accueilli avec faveur. Ainsi furent contenus, pour le moment, des esprits qu'on n'avait pas pu réduire. Rome cependant n'était pas rentrée dans son calme. Partout le bruit des armes, partout l'aspect de la guerre : si les soldats n'allaient plus en tumulte et par bandes, ils s'introduisaient, déguisés, dans les maisons, avec des intentions perfides pour tous ceux que leur noblesse, leurs richesses ou quelques dignités éclatantes désignaient aux rumeurs. On croyait aussi qu'il était venu dans Rome des agens de Vitellius, pour sonder la disposition des esprits; aussi la défiance se glissait-elle de toutes parts, et c'est à peine si l'intérieur des familles était à l'abri de la crainte. Mais en public, surtout, l'alarme était au comble : dès que la renommée apportait une nouvelle, on composait son esprit et son visage pour ne pas

montrer trop d'accablement dans les revers, trop peu de joie dans les succès. Il régnait une bien autre contrainte au sénat; il était malaisé d'y garder une juste mesure : le silence eût paru du blâme, la liberté de la sédition. Quant à la flatterie, Othon la connaissait trop bien; simple citoyen, il en avait fait un long usage; aussi ils retournaient en tous sens leur opinion; ils la tordaient pour appeler Vitellius des noms d'ennemi et de parricide. Les plus prévoyans ne hasardaient que de vagues outrages, et si quelques uns jetaient de dures vérités, c'était au milieu des clameurs, lorsque plusieurs voix s'élevaient ensemble, ou lorsque, dans la précipitation de leurs paroles, ils s'étourdissaient eux-mêmes.

VII.

Des prodiges, annoncés de tous côtés, augmentèrent l'épouvante : dans le vestibule du Capitole les rênes s'étaient échappées des mains d'une Victoire debout sur son char; du sanctuaire de Junon s'élança un spectre d'une taille gigantesque; une statue de Jules César, dans

une île du Tibre, et par un jour calme et serein, s'était retournée d'orient en occident; un bœuf avait parlé dans l'Étrurie; il était né des animaux monstrueux. D'autres bruits circulaient encore sur des choses que, dans les siècles grossiers, on observait en pleine paix, et dont on ne parle plus aujourd'hui que lorsqu'on est troublé par la peur. Mais un malheur plus grand vint joindre la désolation du moment à l'effroi de l'avenir : ce fut l'inondation subite du Tibre qui, dans une crue prodigieuse, renversa le pont de bois, et comme cette masse de débris lui faisait obstacle, il reflua sur lui-même et envahit non seulement les parties basses de la ville, mais encore des quartiers où l'on n'avait jamais craint jusqu'alors de tels événemens. Les uns furent emportés dans les rues, les autres surpris dans leurs boutiques ou dans leurs lits. La faim, provenant du manque de travail et de la rareté des subsistances, vint ensuite affliger le peuple. Les maisons, dont les fondemens avaient été minés par les eaux stagnantes, croulèrent à mesure que le fleuve se retira. Lorsque ce danger commença à ne plus préoccuper les esprits, on remarqua qu'au moment où Othon allait partir pour son expédition, le Champ-de-Mars et la voie Flaminienne, qui étaient son chemin

pour entrer en campagne, lui avaient été fermés; et de ces causes, fortuites ou naturelles, on en faisait un prodige et l'on en tirait des présages funestes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LE CARDINAL DE RETZ. (Étude historique.) 1

UNE VISION. (Imitation libre de l'anglais.) 65

L'OFFICIER DE CULLODEN. (Imit. lib. de l'anglais.) 89

LOUIS XI. (Tableau de son règne.) 115

LE LAC DE LA FÉE. (Imitation libre de l'anglais.) 201

TALMA. (Entretiens sur son art.) 215

LE DIVORCE. (Imitation libre de l'anglais.) 315

LE MARCHAND DE ZAMORA. (Nouvelle espagnole.) 329

ARMIDE. (Quatrième chant de la *Jérusalem Délivrée*.) 361

LE PRISONNIER DE CHILLON. (Trad. de lord Byron.) 403

UNE SÉDITION MILITAIRE A ROME (Fragment de Tacite.) 423

YORK PUBLIC LI
ERENCE DEPARTMENT

is under no circumstances to
taken from the Building